



John Adams  
Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>

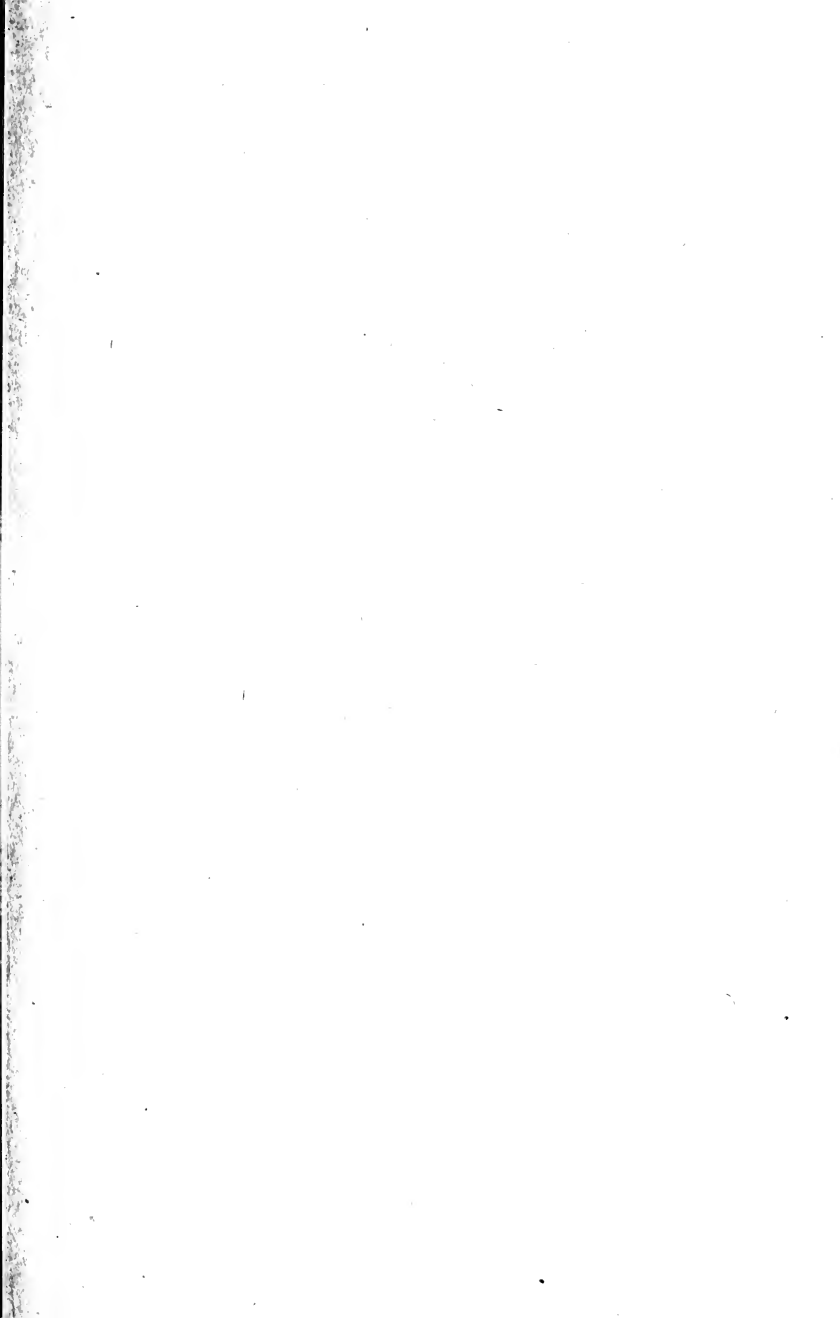
ADAMS

220.6

V. 59









O E U V R E S

P O S T H U M E S

D E

F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E.



T O M E IX.



A B E R L I N,

C H E Z V O S S E T F I L S E T D E C K E R E T F I L S.

1 7 8 8.

ADAMS220.6

no. 9



# CORRESPONDANCE.

---

*SUITE DES LETTRES*

à

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

---



---

**M**onfieur, me voilà rapproché de plus de foixante lieues de Cirey; il me femble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver, & je ne fais quelle puiffance invifible m'empêche d'achever ce chemin. Vous ne fauriez croire ce que vous me faites fouffrir, & les inquiétudes que j'ai, vous fachant fi près, de ne pouvoir jouir de votre converfation.

J'ai paffé par un pays où affurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles & les contrées les plus riantes du monde; mais il femble qu'elle fe foit épuifée en formant les plantes, les haies & les ruiſſeaux qui embelliffent les payſages, & qu'elle n'ait plus eu affez de force pour perfectionner notre eſpèce. J'ai vu presque toute la Weſtphalie, qui s'eſt trouvée fur notre paſſage; en vérité, fi Dieu daigna communiquer fon fouffle divin à l'homme, il faut que cette nation en ait eu

en très-petite quantité; tant y a qu'elle en est si mal partagée, que c'est un fait à mettre en question, si ces figures humaines font des hommes qui pensent ou non? Je suspends mon jugement pour l'amour de l'humanité, & de crainte que vous ne preniez pour une médisance ce que je pourrois vous dire sur ce sujet. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de la Hollande; tous ceux à qui j'ai parlé, m'entretiennent des libelles infames dont vos compatriotes vous persécutent, & de l'ingratitude de votre nation, qui souffre qu'on couvre d'opprobres un homme qui fait honneur à sa patrie, & qui doit un jour rendre illustre le siècle dans lequel il a vécu.

*Tidrot*  
*Tom. Paine*  
*also reads*  
*that it is*  
*illustrations!*

J'ai soutenu votre cause à Bronsvic contre un certain Botmer, bel esprit manqué, vif, étourdi, & décidant de tout en dernier ressort; je lui ai fait avouer en présence d'une vingtaine de personnes qu'il s'étoit grossièrement abusé dans le jugement qu'il avoit porté de vous, & qu'il n'étoit point capable de connoître toutes les beautés de vos ouvrages.

Vous voyez, Monsieur, que je fais des profélytes de tout côté, que je souhaiterois de

pouvoir vous en gagner à Paris en dépit de la France, & de faire sentir à votre nation, qui juge de tout par légèreté ou par caprice, que ses yeux sont offusqués, & que la jalousie & l'envie sont une espèce de brouillard qui cache & qui obscurcit aux envieux le mérite de leurs adversaires.

J'attends ici du Breuil Tronchin, pour prendre des mesures touchant notre correspondance. Je crois cependant avoir trouvé un chemin plus court pour vous écrire; c'est par Aix, où j'ai un marchand de vin, nommé Logni, qui a toutes les correspondances en Champagne; & pourvu que vous jugiez à propos de vous servir d'un certain Geoffroy qui demeure à Épernay, je crois que notre correspondance seroit fort accélérée par ce nouveau canal.

Je suis ici dans une action perpétuelle; c'est une vie active, & très-active; peut-être suis-je né pour pécher par les extrêmes: dans quelques semaines la spéculation aura son tour.

Thiriot m'a envoyé votre lettre à Mr Maffei, & votre autre lettre sur l'ouvrage de Mr Dutôt; ce sont deux chef-d'œuvres, chacun en son genre. Vous parlez de la poésie com-

me Horace, & de l'art de rendre les hommes heureux comme un \*\*\* ou comme un Agrippa.

S'il se peut, rapprochez votre méridien du nôtre. Il paroît qu'un destin jaloux de mon bonheur a voulu que Cirey fût si loin de Rémusberg.

Que par un système nouveau  
 Quelque savant change la terre,  
 Et qu'il retranche pour nous plaire  
 Les monts, les plaines & les eaux  
 Qui séparent nos deux hameaux.

Je fouhaiterois beaucoup que Mr de Mau-pertuis me pût rendre ce service; je lui en tiendrois compte plus volontiers que de son voyage en Laponie, & de tout ce que lui ont appris ses Lapons. Je suis avec bien de l'estime &c.

Wéfel, ce 21 Juillet 1738.

**M**on cher ami, un voyage assez long, assez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, & encore plus de dissipations, m'a empêché de répondre à votre lettre

du 5 Août, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de Septembre. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre & pallier aussi bien que vous le faites la conduite de votre ministère dans l'affaire de Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie, si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733. Mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise, & vous savez trop ce que c'est que la prévention. Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquise & vous donnez à mon ouvrage, cela m'encouragera à faire mieux.

Je vais répondre à présent à toutes vos interrogations, charmé de ce que vous voulez m'en faire, & prêt à vous alléguer mes autorités. Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du Maréchal de Villars, que le ministère de France vient d'adopter: cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix, & que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance; on ne verra que par la suite du temps tout ce qu'il entraînera

de funeste: ou je suis bien trompé, ou il nous prépare de ces événemens qui bouleversent les empires & qui font changer de face à l'Europe. La comparaison que vous faites de la France, à un homme riche & prudent, entouré de voisins prodigues & malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver: elle met très-bien en évidence la force des François & la foiblesse des puissances qui les entourent; elle en découvre la raison, & permet à l'imagination de percer dans ces siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie françoise émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui selon toutes les apparences engloutira un jour tous ses voisins.

*Bonne*  
*partie.*

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine de la désunion de l'Empire & de la foiblesse de l'Empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; & de tout temps les Ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes, ils ont payé les mois ro-



mains, ils ont fourni dans les guerres leur contingent, & ont rempli tous les devoirs des princes de l'Empire. Il est vrai que le Duc Charles a souvent embrassé le parti de la France, ou bien des Espagnols; mais il n'en étoit pas moins membre de l'Empire, comme l'Électeur de Bavière, qui commandoit les armées de Louis XIV contre celles de l'Empereur & des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devroient être les plus conséquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, & qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent le plus au hasard. C'est que ces rois, ces princes, ces ministres, ne sont que des hommes comme des particuliers, & que toute la différence que la fortune a mise entre eux & les personnes d'un rang inférieur, ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre, & celui qui s'élançe cent pieds en l'air, sont également des jets: il n'y a entre eux de différence que dans l'efficacité de leurs opérations; & une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours

quelque chose dans le gouvernement qui se ressentira de son sexe, je veux dire des fantaisies & des caprices.

Je crois que les sermens des ministres & des amans sont à peu près d'égale valeur. Mr Torcy vous aura dit tout ce qui lui aura plu; mais je me défierai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes: ce sont tout autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à Mr Torcy de faire parler un Pontchartrain, un Louis XIV, un Dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs personnages des propos qui doivent leur convenir. J'avoue que j'ai été dans un préjugé presque universel sur le sujet du Régent. On a dit hautement qu'il s'étoit enrichi d'une manière très-considérable par les actions: un commis de Law, qui dans ce temps-là s'étoit retiré à Berlin, a même assuré au Roi qu'il avoit eu commission du Régent de transporter des sommes assez fortes, pour être placées à la banque d'Amsterdam. Je suis bien

aïse que ce soit une calomnie; je m'intéresse à la mémoire du Régent, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, & qui après avoir reconnu le tort qu'il vous avoit fait, vous a comblés de bontés. Je suis sûr de penser juste, lorsque je me rencontre avec vous; c'est une pierre de touche à laquelle je puis toujours reconnoître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, & qui renferme toutes les autres, devrait selon moi être le partage de tout homme raisonnable, & s'il arrivoit que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudroit encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me sont trop avantageuses: Voltaire en politique me fouhaite la couronne impériale; Voltaire le philosophe demanderoit au Ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse; Voltaire mon ami ne me fouhaiteroit que sa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne désire point les grandeurs, & si elles ne viennent pas à moi, cher ami, je ne les chercherai jamais. Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, & qui peut-être ne se fera jamais pour mon malheur,

*Jura negat  
sibi nata.*

m'auroit mis au comble de la félicité ; si j'avois vu la Marquise & vous, j'aurois cru avoir plus profité de ce voyage que Clairault & Maupertuis, que la Condamine & tous vos académiciens, qui ont parcouru l'univers afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit font, selon moi, la quintessence du genre humain, & j'en aurois vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit & celui de la divine Émilie de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt : il est trop tard à présent, & je ne vois plus qu'un remède ; ce remède ne tardera guère, c'est la mort de l'Électeur palatin ; je vous avertirai à temps. Veuille le Ciel que la Marquise & vous vous puissiez vous trouver à cette terre, où je pourrois alors sûrement jouir d'un bonheur cher & délicieux !

Je suis indigné contre votre nation & contre ceux qui en font les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrifiant, & il y a de la lâcheté à elle à souffrir cette impunité : c'est contre quoi je crie & ce que n'excuseront point vos généreuses paroles.

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquise de sa dissertation sur le Feu qu'elle veut bien m'envoyer; je la lirai pour m'instruire, & si je doute de quelques bagatelles, ce sera pour mieux connoître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plait, mille assurances d'estime. Voici une pièce nouvellement achevée; c'est le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie comme les païens offroient leurs prémices aux Dieux: je vous demande en revanche de la sincérité, de la vérité & de la hardiesse. Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite. Soyez-le toujours, je vous en prie, & ne soyez qu'ami; ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il est possible, à mes yeux, étant avec toute l'estime imaginable &c.

Ce 11 Septembre 1738.

---

---

**M**on cher ami, je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du 8 d'Août, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous sommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnois tout le prix de votre amitié & des attentions obligeantes de la Marquise. Il ne se peut assurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Émilie; je crois cependant que sans l'avantage d'une acquisition & l'achat d'une seigneurie je n'aurois pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux. On auroit envoyé à Hamm quelque conseiller bien pesant, qui auroit dressé très-méthodiquement & très-scrupuleusement l'accord de la vente, qui vous auroit ennuyé magnifiquement, & qui après avoir usé des formalités requises, auroit passé & parafé le contrat; & pour moi j'aurois eu l'avantage de questionner à son retour, sur ce qu'il auroit vu & entendu, Mr le conseiller, qui au lieu de me parler de Voltaire & d'Émilie, m'auroit entretenu d'arpens de terre, de droits seigneuriaux, de privilèges, & de tout le jargon des sectateurs de Plutus. Je crois que si la Marquise vouloit attendre jusqu'à la mort de l'Électeur palatin (dont la santé & l'âge menacent ruine) elle trouveroit plus de facilité alors à se défaire de cette terre qu'à présent. J'ai dans l'esprit, sans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la succession viendra

viendra à exister le printemps prochain. Notre marche au pays de Juliers & de Bergue en fera une fuite immanquable. La Marquise ne pourroit-elle point, si cela arrivoit, se rendre à cette seigneurie voisine de ces duchés? & le digne Voltaire ne pourroit-il point faire une petite incursion jusques au camp prussien? J'aurois soin de toutes vos commodités; on vous prépareroit une bonne maison dans un village prochain du camp, où je serois à portée de vous aller voir, ou bien d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps & selon que votre fanté le permettroit: je vous prie d'y aviser & de me dire naturellement ce que vous pouvez faire en ma faveur; ne hazardez rien toutefois qui vous puisse causer le moindre chagrin de la part de votre cour; je ne veux point payer du prix de vos désagrémens les momens de ma félicité.

La Marquise, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle se flatte de ma discrétion à l'égard de toutes les pièces manuscrites que je tiens de votre amitié; j'espère que vous n'avez pas la moindre inquiétude sur ce sujet. Vous savez ce que je vous ai promis, & d'ail-

leurs l'indifcrétion n'est point du tout mon défaut. Lorsque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en présence de Kayferling & de Jordan: après quoi je les confie à ma mémoire, & je les retiens comme les paroles de Moyse que les rois d'Israël étoient obligés de se rendre familières; ces pièces sont ensuite ferrées dans l'arrière-cabinet de mes archives, dont je ne les tire que pour les relire moi seul. Vos lettres ont un même sort, & quoiqu'on se doute de notre commerce, personne ne fait rien de positif là-dessus. Je ne borne point à cela mes précautions; j'ai pourvu de plus loin, & mes domestiques ont ordre de brûler un certain paquet, au cas que je fusse en danger, & que je me trouvasse à l'extrémité. Ma vie n'a été qu'un tissu de chagrins, & l'école de l'adversité rend circonspect, discret & compatissant; on est attentif aux moindres démarches, lorsqu'on réfléchit sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, & l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail & votre assiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous tra-



vaillez pour ma satisfaction, pour mon bonheur; & quand la maladie interrompt notre correspondance, j'en accuse le destin, & je souffre avec vous. L'ode philosophique que je viens de recevoir est parfaite; les pensées sont foncièrement vraies, ce qui est le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, & la poésie du style, qui flatte si agréablement l'oreille; l'esprit y brille. Je dois mes suffrages à cette ode excellente; il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir. Cette strophe qui commence: *Tandis que des humains*, contient un sens infini. A Paris ce seroit le sujet d'une comédie, à Londres Pope en feroit un poëme épique, & en Allemagne mes bons compatriotes trouveroient de la matière suffisante pour en forger un in-folio, bien conditionné & bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paroissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelque forme il vous plaise de vous produire: votre esprit paroît, dans des sujets si différens, d'une égale force; c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs,

qui éblouissent également. Je vous recommande plus que jamais le soin de votre fanté, beaucoup de diète & peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure; il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous relativement à l'estime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres & des fantômes pour les combattre. Soyez persuadé des sentimens avec lesquels je suis &c.

Rémusberg, le 14 Septembre 1738.

---

---

**M**on cher ami, je viens de recevoir une lettre & des vers que personne n'est capable de faire que vous; mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres & des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potosé, & je

ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers si vifs & si aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant de vous envoyer l'épître sur l'Humanité que vous recevrez avec cette lettre; mais je me suis dit ensuite: il faut rendre nos hommages à Cirey, & il faut y chercher des instructions & de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquise sur le Feu. Je puis dire que j'ai été étonné en le lisant. On ne diroit point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme; de plus le style est mâle, & tout à fait convenable au sujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables & uniques dans votre espèce, & qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connoissent: je pense sur ce sujet des choses que votre seule modestie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des Dieux qui assurément étoient bien au dessous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, si vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorsque l'on compare la manière dont l'antiquité traitoit les grands hommes & celle dont les traite notre siècle. La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté passent pour des vertus chimériques. On dit, oh, vous vous piquez de faire le Romain, cela est hors de saison, on est revenu de ces affectations dans ce siècle. Tant pis; les Romains, qui se piquoient de vertus, étoient de grands hommes; pourquoi ne pas les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable? La Grèce étoit si charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes se disputoient l'honneur d'être sa patrie. Et l'Homère de la France, l'homme le plus respectable de toute la nation, est exposé aux traits de l'envie. Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissoit paisiblement de la protection d'Auguste & de Mécène, comme Boileau, Racine & Corneille de celle de Louis le grand. Vous n'avez point ces avantages, & je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une Émilie doit être préférable à celui du trône pour tout

homme né avec un bon jugement. Votre esprit n'est point esclave, & votre Muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, & c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité; car on fait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'histoire de Louis XIV, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour de Cirey. C'est un ouvrage excellent & dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille en ami de point le livrer à l'impression; la postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se ligueroit contre vous; les uns trouveroient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; & les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneroit point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité & dans un esprit philosophique, ne doit point fortir de la sphère des philosophes: non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent pas penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. Césarion, qui avoit la goutte, l'a perdue de joie, & Jordan, qui se portoit bien, a pensé tomber en apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens: c'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Il ne nous manque à Rémusberg qu'un Voltaire, pour être parfaitement heureux. Indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos âmes; vous êtes toujours avec nous: votre portrait préside dans ma bibliothèque; il pend au dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au dessus de vos ouvrages, & vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours sous mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait étoit comme la statue de Memnon, qui donnoit un son harmonieux lorsqu'elle étoit frappée des rayons du soleil; & que votre portrait animoit de même l'esprit de ceux qui le regardent; pour moi il me semble

O vous donc qui brûlez d'une ardeur périlleuse! &c.

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Rémusberg, & souvenez-vous-en pour lui adresser de vos lettres pastorales. Ce sont des consolations qui deviennent nécessaires en votre absence. Vous les devez à vos amis; j'espère que vous me compterez à leur tête; on ne fauroit du moins être plus ardemment que je ne suis & que je ne ferai toujours &c.

Rémusberg, le 9 Novembre 1738.

---

**M**on cher ami, il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable. Vous ne restez point en arrière avec vos payemens, & l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'épître sur le Plaisir; ce système de théologie me paroît très-digne de la Divinité, & s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable?

Les Dieux que nous chantoit Homère,  
 Étoient forts, robustes, puissans ;  
 Celui que l'on nous prêche en chaire  
 Est l'original des tyrans ;  
 Mais le Plaisir, Dieu de Voltaire,  
 Est le vrai Dieu, le tendre père  
 De tous les esprits bienfaisans.

On ne peut mieux connoître la différence des génies qu'en examinant la manière dont des personnes différentes expriment les mêmes pensées. La Comtesse de Platen, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un eunuque, le périptraisoit un *homme brillanté* : l'idée étoit prise d'une pierre fine qu'on taille & qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer, portoit bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustemens & aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poète se manifeste bien différemment par cette noble & belle périphrase, *que le fer a privé des sources de la vie*. Outre que la pensée d'un Dieu servi par des eunuques a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore avec une force merveilleuse l'idée du poète. Cette ma-



nière de toucher avec modestie & avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la circoncision, contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée, ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'est par sa bonté intrinsèque, que je lui dois mon approbation entière. Je me doutois bien que le Dieu des écoles ne pourroit que gagner en passant par vos mains. Ne croyez pas, je vous prie, que je pousse mon scepticisme à outrance; il y a des vérités que je crois démontrées & dont ma raison ne me permet pas de douter; je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans le monde; je crois encore que ce Dieu avoit besoin dans ce siècle d'un Voltaire pour le rendre aimable.

Vous avez lavé, nettoyé & retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avoit rendu méconnoissable. Le but principal que je m'étois proposé dans ma dissertation sur l'Erreur étoit d'en prouver l'innocence; je n'ai point osé m'expliquer sur le sujet de la religion; c'est pourquoi j'ai plutôt employé un sujet philoso-

phique. Je respecte d'ailleurs Copernic, Descartes, Leibnitz, Newton; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti: les sentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt & quelques années que le ton décisif & doctoral. Il faut commencer par connoître pour apprendre à juger, c'est ce que je fais; je lis tout avec un esprit impartial & dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon: *Et vers la vérité le doute les conduit.*

J'ai lu avec admiration & avec étonnement l'ouvrage de la Marquise sur le Feu. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connoissances & de votre bonheur. Vous le méritez trop bien que je vous l'envie; jouissez-en dans votre paradis, & qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur. Vous pouvez assurer Émilie qu'elle m'a inspiré pour le feu une vénération particulière, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie. Est-ce qu'il seroit permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on dans un ouvrage de physique où l'on re-

cherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes des visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paroît être échappé à la Marquise touchant l'embrasement excité dans les forêts par le mouvement des branches? J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des causes de la congélation de l'eau. On y rapporte qu'en Suisse il se trouvoit des étangs qui geloient pendant l'été aux mois de Juin & de Juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes; j'y profiterai à coup sûr, car vos éclaircissements m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages & de ceux de la Marquise, il ne m'est guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je fasse. Le plus grand plaisir que vous me puissiez faire après celui de m'envoyer vos productions, est de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir sur la fin de l'ouvrage. Lors qu'on a peu de génie, qu'on n'est point fécondé d'un censeur éclairé & qu'on écrit dans une langue étrangère, on ne peut guère se promettre de faire des progrès: rimer

malgré ces obstacles, c'est ce me semble être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains. Je vous fais confiance de toutes mes folies : c'est la marque la plus grande de ma confiance & de l'estime avec laquelle je suis inviolablement &c.

Rémusberg, ce 1 Décembre 1738.

---

**M**on cher ami, je m'étois bien flatté que l'épître sur l'Humanité pourroit mériter votre approbation par les sentimens qu'elle renferme; mais j'espérois en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poësie & du style. Je prie donc l'habile philosophe, le grand poëte de vouloir bien s'abaisser encore, & de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la Marquise; & par ma docilité à suivre vos corrections vous jugerez du plaisir que je trouve à m'amender. Que mon épître sur l'Humanité soit le précurseur de l'ouvrage que vous avez médité; je me trouverai assez récompensé de

ce que mon ouvrage a été comme l'auteur du vôtre: courez la même carrière & ne craignez point qu'un amour propre mal-entendu m'a-veugle sur mes productions. L'humanité est un sujet inépuisable; j'ai bégayé mes pensées, c'est à vous à les développer.

Il paroît qu'on se fortifie dans un sentiment lorsqu'on repasse en son esprit toutes les raisons qui l'appuient. C'est ce qui m'a déterminé à traiter le sujet de l'humanité: c'est à mon avis l'unique vertu, & elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition distingue dans le monde. Un souverain, grand ou petit, peut être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier autant qu'il est en son pouvoir aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissemens des misérables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui; soit par pitié pour les autres, soit par un certain retour sur soi-même, il doit être touché de la triste situation de ceux dont il voit les misères, & pour peu que son cœur soit tendre, les malheureux trouveront chez

lui toute la compassion dont ils ont besoin. Un prince est par rapport à son peuple, ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps; il reçoit le sang de tous les membres, & il le repousse jusqu'aux extrémités: il reçoit la fidélité & l'obéissance de ses sujets, & il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, & tout ce qui peut contribuer au bien & à l'accroissement de la société.

Ce font-là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes; cela se sent, pourvu qu'on raisonne, & l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour l'apprendre. Je crois que la compassion & le désir de soulager une personne qui a besoin de secours sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités & nos misères en voyant celles des autres, & nous sommes aussi prompts à les secourir que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas. Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un certain point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; & pour être

être trop au dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens & cruels, c'est qu'ils ne connoissent pas la nature du mal qu'ils font, & que pour ne point avoir souffert le mal, ils le croient trop léger. Ces fortes d'hommes ne sont pas dans le cas de Mucius Scévola, qui se brûlant la main devant Porfenna, ressentoit toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité: cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité de condition, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens formés par leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité. Toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir, qui faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie. En voilà suffisamment, à ce qu'il me paroît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, & la Marquise s'en impa-

tienter. Elle a raison en vérité; car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrois vous dire sur ce sujet, & qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau; il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air que ce ne soit en tremblant que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur. Je vous prie de dire à la Marquise que je la prie fort de vouloir m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie; elle en doit avoir de reste, & j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

*Doctissime*, je n'ai pas vu encore l'Essai de la Marquise. Je ne suis pas prodigue de vos faveurs, il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. Jordan verra l'Essai sur le feu, puisque la Marquise y consent, & il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce dont je puis vous assurer d'avance, c'est que tous tant que nous sommes, nous ne



connoissons point les préjugés: les Descartes, les Leibnitz, les Newton, les Émilie nous paroissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu. La Marquise aura cet avantage que sa beauté & son sexe donne sur le nôtre lorsqu'il s'agit de persuader:

Son esprit persuadera

Que le profond Newton en tout est véritable;

Mais son regard nous convaincra

D'une autre vérité plus claire & plus palpable,

En la voyant on sentira

Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidoient à l'académie, elles n'auroient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paroît bien que Messieurs de l'académie, trop attachés à l'usage & à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne font qu'imparfaitement. Je me représente un vieux académicien, qui après avoir vieilli sous le harnois de Descartes, voit dans la décrépitude de sa course s'élever une nouvelle opinion; cet homme connoît par habitude les articles de sa foi philosophique, il est accou-

tumé à sa façon de penser, il s'en contente, & il voudroit que tout le monde en fît autant. Quoi! redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, & être exposé à la honte d'étudier foi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres, & d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une foible lumière, ou plutôt la voir s'obscurcir tout à fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau système que de l'approfondir; il y a même une fermeté héroïque à s'opposer aux nouveautés en tous genres, & à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière; ils disent dans leur simplicité: telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne seroit-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentimens d'Aristote ou de Descartes, pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentimens des novateurs? Ces fortes d'esprits s'opposent toujours aux progrès des connoissances; aussi n'est-il pas étonnant qu'il s'en fasse si peu. Dès que je serai de retour à Rémusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la

physique; c'est la Marquise à qui j'en aurai l'obligation. Je me prépare aussi à une entreprise bien difficile & hasardeuse; mais vous n'en ferez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces. Le Roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai. Le destin veut que nous jouions aux barres, & malgré tout ce que je puis imaginer, je ne prévois pas encore comment nous pourrons nous voir. Ce fera toujours trop tard pour mes souhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis &c.

Le 10 Janvier 1739.

---

Subitement d'un vol rapide  
La Mort fondoit sur moi,  
L'affreuse douleur qui la guide,  
Dans peu m'eût abymé sous foi.  
De maux carnassiers avidement rongée,  
La trame de mes jours alloit être abrégée,  
Et la débile infirmité  
Précipitoit ma triste vie,  
Hélas! avec trop de furie,

Au gouffre de l'éternité.

Déjà la Mort qui fème l'épouvante,

Avec son attirail hideux,

Faisoit briller sa faux tranchante,

Pour éblouir mes foibles yeux,

Et ma pensée évanouie

Alloit abandonner mon corps,

Je me voyois finir: mes défaillans ressorts

Du martyre souffrant la fureur inouïe,

Faisoient leurs derniers efforts.

L'ombre de la nuit éternelle

Dissoit à mes yeux la lumière du jour;

L'espérance, toujours ma compagne fidelle,

Ne me laissoit plus voir la plus foible étincelle

D'un espoir de retour.

Dans des tourmens sans fin, d'une angoisse

mortelle,

Je désirois l'instant qu'éteignant mon flam-

beau,

La Mort affouissant sa passion cruelle,

Me précipitât au tombeau.

C'est par vous, propice Jeunesse,

Que plein de joie & d'allégresse

Des tourmens de la mort je suis forti vain-

queur.

Oui, cher Voltaire, je respire,  
Oui, je respire encore pour vous,  
Et des rives du sombre empire,  
De notre attachement le souvenir si doux  
Me transporta comme en délire  
Chez Émilie auprès de vous.  
Mais revenant à moi, par un nouveau mar-  
tyre,  
Je reconnus l'erreur où me plongeioient mes  
sens :  
Faut-il mourir, disois-je? ô vous, Dieux  
tout - puissans!  
Redoublez ma douleur amère  
Et redoublez mes maux cuisans ;  
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du ton-  
nerre,  
Que les destins impatiens,  
Jaloux de mon bonheur m'arrachent de la  
terre,  
Avant que d'avoir vu Voltaire.

Ces quarante & quelques vers se réduisent à vous apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac a pensé vous priver il y a deux jours d'un ami qui vous est bien sincèrement attaché & qui vous estime on ne sauroit davantage.

Ma jeuneſſe ma ſauvé; les charlatans diſent que ce ſont leurs remèdes, & pour moi je crois que c'eſt l'impatience de vous voir avant que de mourir. J'avois lu le ſoir avant que de me coucher une très-mauvaiſe ode de Rouſſeau, adreſſée à la poſtérité; j'en ai pris la colique, & je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peſte. C'eſt aſſurément l'ouvrage le plus miſérable qui me ſoit de la vie tombé entre les mains.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaisir de relever mes fautes: je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe, qui eſt très-mauvaiſe; mais je crains de ne pas parvenir ſitôt à l'exaëtitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vite & d'être trop paresſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer dans le goût de Lucien un dialogue des lettres qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, & qui ſe plaignent des injures que je leur ai faites. Si en ſe corrigeant on peut par-

venir à quelque habileté, si par l'application on peut apprendre à mieux faire, si les soins des maîtres de l'art ne se lassent point de former les disciples; je puis assurer qu'avec votre assistance, je ferai un jour des vers moins mauvais que ceux que je compose à présent.

J'ai bien cru que la Marquise du Châtelet étoit en affaires sérieuses, & qu'elle étoit en physique, en philosophie & dans la société. Le propre des sciences est de donner une justeesse d'esprit qui prévient l'abus qu'on en pourroit faire. J'aime à apprendre qu'une jeune Dame ait assez d'empire sur ses passions pour sacrifier tous ses goûts à ses devoirs; mais j'admire encore plus un philosophe qui abandonne la retraite & la paix en faveur de l'amitié. Ce sont des exemples que Cirey fournit à la postérité, & qui feront infiniment plus d'honneur à la philosophie que l'abdication de cette femme singulière qui descend du trône de Suède, pour aller occuper un palais à Rome. Les sciences doivent être considérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs; les personnes qui les cultivent ont plus de méthode dans

ce qu'elles font, & elles agissent plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes; ce sont les sources des raisonnemens & la cause des actions sentées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey fassiez ce que vous devez faire: mais je m'étonnerois beaucoup si vous ne le faisiez pas, vu la sublimité de vos génies & la profondeur de vos connoissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, & d'aviser en même temps à la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir tous les huit jours de vos lettres, lorsque vous ferez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays; car je connois très-particulièrement le Prince d'Orange, qui est souvent à Bréda, & le Duc d'AreMBERG, qui demeure à Bruxelles; peut-être pourrai-je aussi par le ministère du Prince de Lichtenstein abrégé à la Marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles & à Vienne; les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugemens: on dit que si la cour impériale devoit un soufflet à quel-



qu'un, il faudroit solliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de là que les affaires de la Marquise ne se termineront pas aussi vite qu'elle le pourroit désirer.

Le vin de Hongrie vous suivra partout où vous irez; il vous est beaucoup plus convenable que le vin de Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, à cause qu'il est fort malfain. Ne m'oubliez pas, cher Voltaire, & si votre fanté vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures & de vos ouvrages. Vous m'avez si bien accoutumé à vos productions, que je ne puis presque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du siècle de Louis XIV. Cet ouvrage est incomparable; mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

A Berlin, le 27 Janvier 1739.

---

**M**on cher ami, vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence: une prévention favorable à l'auteur vous fait excuser leurs faiblesses, & les fautes dont ils fourmillent. Je suis

comme le Prométhée de la fable; je dérobe quelque chose de votre feu divin, dont j'anime mes foibles productions; mais la différence qu'il y a entre cette fable & la vérité, c'est que l'ame de Voltaire, beaucoup plus grande & plus magnanime que celle du roi des Dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma fanté languissante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulois dans ma tête; & le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à faire tous les jours de l'exercice, temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude. Ces charlatans veulent me défendre de m'instruire, bientôt ils voudront que je ne pense plus: mais tout compté tout rabattu, j'aime mieux être malade de corps, que d'être perclus d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps; il est dérangé en même temps que l'organisation de notre machine, & la matière ne fau-roit souffrir, sans que l'esprit s'en ressentit également. Cette union si étroite, cette liaison intime est, ce me semble, une très-forte preuve du sentiment de Locke; ce qui pense en

nous est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique; j'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, & j'en ai indiqué deux nouvelles, qui sont premièrement de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré, s'il retardera, s'il restera le même, ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois; après qu'on l'aura enfermé dans le récipient, on en pompera l'air, & je suppose que le pois ne croîtra point, à cause que j'attribue à l'air cette vertu productrice & cette force qui développe les semences. J'ai donné de plus quelque besogne à nos académiciens: il m'est venu une idée sur la cause des vents, que je leur ai communiquée, & notre célèbre Kirch pourra me dire au bout d'un an, si mon assertion est juste,

ou si je me suis trompé. Je vous dirai en peu de mots de quoi il s'agit. On ne peut considérer que deux choses comme les mobiles du vent; la pression de l'air & le mouvement. Or je dis que la raison qui fait que nous avons plus de tempêtes vers le solstice d'hiver, c'est que le soleil est plus voisin de nous & que la pression de cet astre sur notre hémisphère produit les vents: de plus, la terre étant dans son périégée, doit avoir un mouvement plus fort en raison inverse du quarré de sa distance, & ce mouvement influant sur les parties de l'air, doit nécessairement produire les vents & les tempêtes. Les autres vents peuvent venir des autres planètes avec lesquelles nous sommes dans le périégée; de plus, lorsque le soleil attire beaucoup d'humidités de la terre, ces humidités qui s'élèvent & se rassemblent dans la moyenne région de l'air, peuvent par leur pression causer également des vents & des tourbillons. Mr Kirch observera exactement la situation de notre terre à l'égard du monde planétaire; il remarquera les nuages, & il examinera avec soin, pour voir si la cause que j'assigne au vent est véritable.

En voilà assez pour la physique. Quant à la poésie, j'avois formé un dessein, mais ce dessein est si grand, qu'il m'épouvante moi-même, lorsque je le considère de sang froid. Le croiriez-vous? J'ai fait le projet d'une tragédie; le sujet est pris de l'Énéide; l'action de la pièce devoit représenter l'amitié tendre & constante de Nifus & d'Euryale. Je me suis proposé de renfermer mon sujet en trois actes, & j'ai déjà rangé & digéré les matériaux; ma maladie est survenue, & Nifus & Euryale me paroissent plus redoutables que jamais.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible; je doute s'il y a un Voltaire dans le monde; j'ai fait un système pour nier son existence: non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à Mr de Voltaire. Il y a à Cirey une académie, composée de l'élite de l'univers; il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a des poètes héroïques, il y a des Corneilles, il y a des Catulles, il y a des Thucydides, & l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la

commande. La fable nous parle d'un géant qui avoit cent bras, vous avez mille génies; vous voulez embrasser l'univers entier, comme Atlas le portoit. Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue. N'oubliez point que si votre esprit est immense, votre corps est très-fragile; ayez quelque égard, je vous prie, à l'amitié de vos amis, & ne rendez pas votre champ aride à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, & ce travail exorbitant use trop vite votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la *Henriade* que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés. J'aurois dessein de faire graver la *Henriade*, (lorsque vous m'aurez envoyé les changemens que vous avez trouvé à propos de faire) comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres. *Knobelsdorf*, qui dessine très-bien, fera les desseins des estampes, & l'on pourroit y ajouter l'ode à *Maupertuis*, les épîtres morales, & quelques unes de vos pièces qui sont dispersées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, & quelle seroit votre volonté.

Il est indigne, il est honteux pour la France qu'on vous persécute impunément. Ceux qui sont les maîtres de la terre doivent administrer la justice, récompenser & soutenir la vertu contre l'oppression & la calomnie du vice. Je suis indigné de ce que personne ne s'oppose à la fureur de vos ennemis. La nation devoit embrasser la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de sa patrie, & qui est presque l'unique homme qui fasse honneur à son siècle. Les personnes qui pensent juste, méprisent le libelle diffamatoire qui paroît: ils ont en horreur ceux qui en sont les abominables auteurs. Ces pièces ne sauroient attaquer votre réputation; ce sont des traits impuissans, & des calomnies trop atroces pour être crues si légèrement.

J'ai fait écrire à Thiriot tout ce qui convient qu'il sache, & l'avis qu'on lui a donné touchant sa conduite, fructifiera, à ce que j'espère. Vous savez que la Marquise & moi nous sommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorsque vous serez attaqué, de prendre votre défense; ce n'est point que nous puissions nous en acquitter avec autant d'éloquence, de tour & de

dignité que si vous preniez ce soin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, à cause qu'un ami, outré du tort qu'on fait à son ami outré, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer: le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant, qu'il n'est attendri par l'opprimé qui crie vengeance. Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, & je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui sans relâche travaille pour mon instruction & pour mon agrément.

Je suis &c.

A Berlin, ce 2 de Février 1739.

---

**M**on cher ami, je me suis furieusement précipité à vous découvrir mes projets de physique: il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune homme, qui pour avoir pris une légère teinture de physique, se mêle de proposer des problèmes aux maîtres de l'art. J'en fais amende honorable en rougissant, & je vous pro-



inets que vous ne m'entendrez plus parler de périhélies ni d'aphélie qu'après m'en être bien instruit préalablement. Passez cependant à un ignorant de vous faire une objection à ce vide que vous supposez entre le soleil & nous. Il me semble que dans le traité de la lumière Newton dit que les rayons du soleil sont de la matière, & qu'ainsi il falloit qu'il y eût un vide, afin que ces rayons pussent parvenir à nous en si peu de temps: or comme ces rayons sont matériels, & qu'ils occupent cet espace immense, tout cet intervalle se trouve donc rempli d'une matière lumineuse; ainsi il n'y a point de vide, & la matière subtile de Descartes, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, est remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci ne vous attendez plus de moi à un seul petit mot de physique. Je suis volontaire en fait de philosophie; je suis très-persuadé que nous ne découvrirons jamais les secrets de la nature; & restant neutre entre les sectes, je puis les regarder sans prévention & m'amuser à leurs dépens. Je n'ai pas la même indifférence pour ce qui regarde la morale; c'est la partie la plus

nécessaire de la philosophie, & qui contribue le plus au bonheur des hommes.

Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie sur la Tranquillité. Ma fanté ne m'a pas permis de faire grand' chose; j'ai en attendant ébauché cet ouvrage; ce sont des idées croquées, que la main d'un habile peintre devoit mettre en exécution. J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réussir, mais je sens bien que la pièce toute achevée ne fera bonne qu'à servir de papillottes à la Marquise. Je médite un ouvrage sur le Prince de Machiavel; tout cela roule encore dans ma tête, & il faudra le secours de quelque Divinité pour débrouiller ce chaos. J'attends avec impatience la Henriade; mais je vous demande instamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez: il n'y auroit rien de plus instructif, ni de plus capable de former le goût, que ces remarques. Servez-vous s'il vous plaît, de la voie de Michelet, pour me faire tenir vos lettres; c'est la meilleure de toutes. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre fanté; j'apprends beaucoup

que ces persécutions & ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'est déjà. Je suis &c.

A Rémusberg, le 22 Mars 1739.

---

Je n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de mon amitié, & pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre & les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quilles, à la Marquise. Nous sommes si occupés ici, qu'à peine avons-nous le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolix. Le vin de Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis occupé à présent à régler l'édition de la Henriade; je vous communiquerai tous les arrangements que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un vrai magasin de sciences: le célèbre Mr la Croze vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la

quintessence de toute l'histoire, & une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avoit laissé échapper aucune circonstance. Falloit-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devoit-il point vivre éternellement, pour récompense de ses belles études? Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux, ne le font pas assez connoître à mon avis. L'endroit par lequel il brilloit le plus, c'étoit sans contredit sa mémoire; il en donnoit des preuves sur tous les sujets qu'on lui proposoit; il vous citoit les éditions & les pages où vous trouviez, sans que cela lui manquât jamais, tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont en rien diminué le talent extraordinaire de sa mémoire, & jusqu'au dernier soupir de sa vie il a fait amas de trésors d'érudition, que la mort vient d'enfouir pour jamais, avec une connoissance parfaite de tous les systèmes philosophiques, qui embrassoit également les points principaux des opinions & les moindres minuties. Mr de la Croze étoit assez mauvais philosophe; il suivoit le système de Descartes dans lequel on l'avoit élevé, probablement par pré-

vention, & pour ne point perdre la coutume qu'il avoit contractée, depuis soixante & dix années, d'être de ce sentiment: le jugement, la pénétration & un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux & les génies supérieurs, n'étoit point de son ressort; en revanche une probité égale dans toutes les fortunes le rendoit respectable, & digne de l'estime des honnêtes gens. Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, & nous n'en voyons point renaître; il paroît que les savans & les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terroir ingrat est incapable de reproduire, lorsque les rayons ardents du soleil ou les gelées violentes de l'hiver les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement & par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers après le siècle heureux des Cicéron & des Virgile. Lorsque le poète est remplacé par le poète, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, on peut alors se flatter de voir les sciences se perpétuer; mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peu-

vent les remplacer dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt qu'on enterre les sciences. Je suis avec tous les sentimens que vous faites si bien éprouver à vos amis & qu'il est difficile d'exprimer &c.

le 1 Juin 1739.

---

**M**on cher ami, je souhaiterois beaucoup que votre étoile errante se fixât; car mon imagination déroutée ne fait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvoit une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'emploierois assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours: je me jeterois même dans l'astrologie, j'apprendrois le grimoire, & je ferois des invocations à tous les Dieux & à tous les Diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulyffe, malgré les enchantemens de Circé, ne pensoit qu'à sortir de cette île, où toutes les caresses de la Déesse magicienne n'a-

voient pas autant de pouvoir sur son cœur que le souvenir de sa chère Pénélope. Il me paroît que vous seriez dans le cas d'Ulyffe, & que le puissant souvenir de la belle Émilie & l'attraction de son cœur auroient sur vous un empire plus fort que mes Dieux & mes Démon. Il est juste que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la Marquise, toutefois à condition qu'elle maintienne mes droits de second contre tous ceux qui voudroient me les disputer.

J'ai cru que je pourrois aller assez vite dans ce que je m'étois proposé d'écrire contre Machiavel; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour savoir tout ce qu'on a écrit sur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, & avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Prusse ne laissera pas que de causer encore quelque interruption à mes études, & retardera la *Henriade*, *Machiavel* & *Euryale*. Je n'ai point encore réponse d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'est une chose résolue, & que la *Henriade* sera gravée. J'espère

de pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage & de l'avant-propos avant mon retour de Prusse, qui pourra être vers le 15 d'Août. Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers; je veux du moins servir mon siècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui est utile à l'univers! je veux multiplier un poëme où l'auteur enseigne le devoir des grands, & celui des peuples, une manière de régner peu connue des princes, & une façon de penser qui auroit anobli les Dieux d'Homère, autant que leurs cruautés & leurs caprices les ont rendus méprifables. Vous faites un portrait vrai, mais terrible des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, & des suites funestes du faux zèle. Ce sont des leçons qu'on ne sauroit assez répéter aux hommes, que leurs folies passées devoient du moins rendre plus sages. Ce que je médite contre le machiavélisme est proprement une suite de la Henriade: c'est sur les grands sentimens de Henri IV que je forge le tonnerre qui écrasera César Borgia. Pour Nisus & Euryole, ils attendront que le temps & vos corrections ayent fortifié ma ver-



ve. J'envoie par le Lieutenant Schilling le vin de Hongrie sous l'adresse du Duc d'AreMBERG : il est sûr que ce Duc est le patriarche des bons-vivaus, comme il peut être regardé comme père de la joie & des plaisirs. Silène l'a doué d'une physionomie qui ne dément point son caractère, & qui fait connoître en lui une volupté aimable, & décaffée de tout ce que la débauche a d'obscénités.

J'espère que vous respirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, & que la sécurité de ce séjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la fanté de votre corps; je vous assure qu'elle m'intéresse beaucoup, & qu'il ne se passe aucun jour que je ne fasse des vœux en votre faveur à la Déesse de la fanté.

J'espère que tous mes paquets vous seront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelque petit mot. On dit que les plaisirs se sont donné rendez-vous sur votre route,

Que la danse & la comédie,  
Avec leur sœur la mélodie,  
Toutes trois firent le dessein  
De vous escorter en chemin,

Avecque leur bande joyeuse,  
 Et qu'en tous lieux leur troupe heureuse  
 Devant vos pas semant des fleurs,  
 Vous a rendu tous les honneurs  
 Qu'au sommet de la double croupe,  
 Gouvernant sa divine troupe,  
 Apollon reçoit des neuf sœurs.

On dit aussi :

Que la Politesse & les Grâces  
 Avec vous quittèrent Paris,  
 Que l'ennui froid a pris les places  
 De ces Déeses & des ris ;  
 Qu'en cette région trompeuse  
 La politique frauduleuse  
 Tient le poste de l'équité ;  
 Que la timide honnêteté  
 Redoutant le pouvoir inique  
 D'un prélat fourbe & despotique,  
 Ennemi de la liberté,  
 S'enfuit avec la vérité.

Voilà une gazette poétique de la façon qu'on les fait à Rémusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en prose & en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille assurances d'estime à Émilie, ma rivale de votre cœur. J'espère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec Superville. Césarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le sien sent, lorsqu'il a été assez heureux pour connoître le vôtre, & moi je suis plus que jamais &c.

A Rémusberg, 26 Juin 1739.

---

---

Sublime auteur, ami charmant,  
Vous dont la source intarissable  
Nous fournit si diligemment  
De ce fruit rare, inestimable  
Que votre Muse hardiment  
Dans un séjour peu favorable  
Fait éclore à chaque moment,  
    Au fond de la Lithuanie  
J'ai vu paroître tout brillant  
Ce rayon de votre génie  
Qui confond dans la tragédie  
Le fatalisme en se jouant.

J'ai vu de la philosophie,  
J'ai vu le Baron voyageur,

Et j'ai vu la pièce accomplie  
 Où les ouvrages & la vie  
 De Molière vous font honneur.

A la France votre patrie,  
 Voltaire, daignez épargner  
 Les frais que pour l'académie  
 Sa main a voulu destiner.

En effet je suis sûr que ces quarante têtes qui sont payées pour penser, & dont l'emploi est d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je suis certain que si l'on pouvoit apprécier la valeur des pensées, toutes celles de cette nombreuse société prises ensemble ne tiendroient pas l'équilibre vis-à-vis des vôtres. Les sciences sont pour tout le monde; mais l'art de penser est le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école,  
 Aux pédans il est inconnu;  
 Par l'inquisition frivole  
 L'usage en seroit défendu,  
 Si le pouvoir saint de l'étoile  
 S'étoit à ce point étendu.  
 Du vulgaire la troupe folle  
 A penser juste a prétendu;

Du vil flatteur l'encens vendra  
En a parfumé son idole,  
Et l'ignorant a confondu  
Le froid non-sens d'une parole,  
Et l'enflure de l'hyperbole,  
Avec l'art de penser, cet art si peu connu.

Entre cent personnes qui croient penser, il en est une à peine qui pense par elle-même; les autres n'ont que deux ou trois idées, qui roulent dans leur cerveau, sans s'altérer, & sans acquérir de nouvelles formes; & la centième pensera peut-être ce qu'une autre a déjà pensé, mais son génie, son imagination ne sera pas créatrice. C'est cet esprit créateur qui fait multiplier les idées, qui fait des rapports entre des choses que l'homme inattentif n'apperçoit qu'à peine; c'est cette force du bon sens qui fait selon moi la partie essentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux & rare  
Ne sauroit se communiquer;  
La nature en paroît avare.  
Autant que l'on a pu compter,  
Tout un siècle elle se prépare,  
Lorsqu'elle nous le veut donner.

Mais vous le possédez, Voltaire,  
 Et ce feroit vous ennuyer  
 Qu'apprécier & calculer  
 L'heritage de votre père.

Trois fortes d'ouvrages me font parvenus de votre plume en fix semaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux & supérieurs qui travaillent tous ensemble, & qui publient leurs ouvrages sous le nom de Voltaire, comme cette autre société les publie sous le nom de Trévoux. Si cette supposition est fondée, je me fais trinitaire & je commencerai à voir jour à ce mystère que les chrétiens ont cru jusqu'à présent sans le comprendre.

Ce qui m'est parvenu de Mahomet me paroît récent; je ne faurois juger de la charpente de la pièce, faute de la connoître; mais la versification est à mon avis pleine de force, & accompagnée de ces portraits & caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'esprit. Vous n'avez pas besoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de Mr Valory; vous êtes dans le cas où l'on ne fauroit détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux deffèche de fureur ;  
L'ennemi des humains qu'afflige leur bon-  
heur,

Cet infecte rampant qui naît avec la gloire,  
Dont le toucher impur falit fouvent l'hi-  
stoire,

Sur vos vers immortels répandant fes poi-  
sons,

De vos lauriers naiffans retarde les moissons.

Votre ame, à tous les arts par fon pen-  
chant formée,

Par vingt ans de travaux fonda fa renommée ;  
Sous les yeux d'Émilie élève de Newton,  
Vous effacez du Thou, vous furpassez Maron.

En tout genre d'écrits, en toute carrière  
C'est le même foleil & la même lumière.

Cet esprit, ces talens, ces qualités du cœur  
Peuvent plus fur mes fens que tout ambaf-  
fateur.

Je fuis avec une eftime parfaite, mon  
cher Voltaire,

Votre très-affectionné ami.

Si vous voyez le Duc d'Areberg, faites-  
lui bien mes complimens, & dites - lui que

deux lignes françoises de sa main me feroient plus de plaisir que mille lettres allemandes dans le style des chancelleries.

A Kœnigsberg, 9 d'Août 1739.

Enfin hors du piège trompeur,  
 Enfin hors des mains assassines  
 Des charlatans que notre erreur  
 Nourrit souvent pour nos ruines,  
 Vous quittez votre empoisonneur.  
 Du Tokay, des liqueurs divines  
 Vous ferviront de médecines,  
 Et je ferai votre docteur.  
 Soit, j'y consens, si par avance,  
 Voltaire, de ma conscience  
 Vous devenez le confesseur.

Je suis bien aise d'apprendre que le vin de Hongrie est arrivé à Bruxelles. J'espère d'être bientôt informé par vous-même que vous en avez bu, & qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante au Duc d'Areberg, à Madame Charolet & à la fille du Comte de Lau-



rai; j'en ai été bien aise, car il est bon de prouver par un exemple à l'Europe, que le savoir n'est pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,  
Dans leur taudis toujours en cage,  
Hors du monde & loin de nos mœurs  
Effarouchoient d'un air sauvage  
Cet auteur fou, léger, volage  
Qui turlupine les docteurs.  
Le goût ne fut point l'appanage  
De ces misérables rêveurs,  
Qui cherchoient les talens du sage  
Dans de simples extérieurs,  
Dans les rides de leur visage,  
Et dans les frivoles honneurs  
Du plus gros format d'un ouvrage.  
Le peuple, fait pour les erreurs,  
Aux préjugés en appanage,  
De tout savant crut voir l'image  
Dans celui de ces plats auteurs.  
Bientôt pour le bien de la terre  
Le Ciel daigna former Voltaire;  
Lors sous de nouvelles couleurs,  
Et par vos talens anoblie,  
Reparut la philosophie

Dans un cercle d'admirateurs.  
 En pénétrant les profondeurs  
 Que Newton découvrit à peine,  
 Et dont cent auteurs à la gêne  
 En vain furent commentateurs ;  
 En suivant les divines traces  
 De ces esprits universels,  
 Agens sacrés des immortels,  
 Vos mains sacrifiant aux Grâces,  
 Vos fleurs parèrent leurs autels.  
 Peſans disciples des Saumaifes,  
 Difféqueurs de graves fadaifes,  
 Suivez ces exemples charmans ;  
 Quittez la région frivole  
 D'où l'air empesé de l'école  
 A proſcrit tous les agrémens.

J'attends avec bien de l'impatience les actes  
 ſuivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien  
 à vous, perſuadé que cette tragédie ſingulière  
 & nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta Muſe en conquérant aſſervit l'univers ;  
 La nature adjugea ſon tribut à tes vers.  
 L'Europe à tes succès ſe voyoit aſſervie,  
 L'Afrique étoit domptée, il te falloit  
 l'Aſie.

Dans ses fertiles champs cours moisson-  
ner des fleurs,

Au théâtre françois combattre les erreurs,  
Et frapper nos bigots d'une main indi-  
recte

Sur l'auteur insolent de l'infidelle secte.

On m'avoit dit que je trouverois la défaite de Machiavel dans les notes politiques d'Ame-  
lot de la Houffaye & dans la traduction du  
Chevalier Gordon. J'ai lu ces deux ouvrages  
judicieux & excellens dans leur genre; mais  
j'ai été bien aise de voir que mon plan étoit  
tout différent du leur; je travaillerai à l'exécuter  
dès que je ferai de retour. Vous ferez le pre-  
mier qui verrez l'ouvrage, & le public ne le  
verra point, à moins que vous ne l'approuviez;  
j'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu  
permettre les distractions d'un voyage, & ce  
tribut que la naissance est obligé de payer, à  
ce que l'on dit, à l'oisiveté & à l'ennui.

Je ferai le 18 à Berlin, & je vous enverrai  
de là ma préface de la Henriade, afin d'obte-  
nir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire; faites, s'il vous  
plait, mes assurances d'estime à la Marquise.

du Châtelet, & grondez un peu le Duc d'Artemberg de sa lenteur à me répondre; je ne fais qui de nous deux est le plus occupé, mais je fais bien qui est le plus paresseux.

Je suis avec toute l'affection possible, mon cher Voltaire,

Votre parfait ami.

Aux haras de Prusse, 15 Août 1739.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je réponds, favoir à celles du 12 & du 17 d'Août. J'ai très-bien reçu de même le second acte de Mahomet, qui me paroît fort beau, mais à vous parler franchement moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers dans le premier acte de cette pièce qui m'a fait naître un doute; je ne fais si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles*, j'ai cru qu'il falloit dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers, & *vers la vérité le doute les conduit*. Toujours fais-je bien que mes sens sont affectés

d'une manière bien plus agréable par les magnifiques vers de vos musulmans, que par les massacres que ces infidèles font de nos pauvres Allemands à Belgrad.

Quand de souffre enflammés deux nuages  
affreux

Obscurcissent les cieux & menacent la terre,  
Agités par les vents dans leur cours orageux  
De leurs flancs entr'ouverts vomissent le ton-  
nerre,

D'un choc impétueux se frappent dans les  
airs,

Semblent nous abymer aux gouffres des en-  
fers,

La nature frémit; ce bruit épouvantable  
Paroît dans le chaos plonger les élémens,  
Et du monde ébranlé le fondement durable  
Semble être parvenu à ses derniers momens.

Ainsi quand le Démon altéré de carnage  
Sous ses drapeaux sanglans rassemble les hu-  
mains,

Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,  
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les de-  
fins,

De haine & de fureur follement animées,

S'égorgent de sang froid deux puissantes ar-  
mées;

La terre de leur sang s'abreuve avec horreur,  
L'enfer de leurs succès empoisonne la source,  
Le ciel au loin gémit d'une affreuse cla-  
meur,

Et les flots pleins de morts interrompent  
leur course.

Ciel d'où part cette voix de vaincus, de  
trépas,

O ciel! quoi, de l'enfer un monstre abomi-  
nable

Traîne ces nations dans l'horreur des com-  
bats,

Et dans le sang humain plonge leur bras  
coupable!

Quoi! l'aigle des Césars vaincu des musul-  
mans

Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglans;  
De morts & de mourans les plaines sont  
couvertes;

Le trépas qui confond toutes les nations,  
Dans ce climat fatal de leurs communes  
pertes

Affemble avidement les cruelles moissons.

O fatale Morave! ô trop funestes rives!  
Combien de sang humain répandu sur vos  
bords,  
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,  
Au loin portent l'effroi, le carnage & les  
morts!  
Du trépas dévorant vos plaines empestées  
D'un mal contagieux déjà sont infectées.  
Par quels monstres cruels, par quels affreux  
tyrans  
Ces douces régions font-elles défolées,  
Et tant de légions de braves combattans  
Sur l'autel de la mort font-elles immolées?  
Tel que le mont Athos qui du fond des  
enfers  
S'élevant jusqu'aux cieux, au dessus des  
nuages,  
Contemple avec mépris les aquilons altiers  
À l'entour de ses pieds rassemblant les ora-  
ges;  
Tel dans son vain éclat, au dessus des hu-  
mains,  
Un monarque indolent maîtrise les destins;  
Du fardeau de l'État il charge son ministre,  
D'un foudre destructeur il arme ses héros.

L'autre au fond d'un férail signant l'ordre  
 finistre,  
 De fang froid de la guerre allume les flam-  
 beaux.

Monarques malheureux, ce sont vos mains  
 fatales

Qui nourrissent les feux de ces embrasemens.  
 La haine, l'intérêt, Dées infemales,  
 Précipitent vos pas dans ces égaremens.

Accablés sous le poids de nombreuses pro-  
 vinces,

Vous en voulez encor ravir à d'autres princes.  
 Payez de votre fang les frais de votre or-  
 gueil;

Laissez le fils tranquille, & le père à ses  
 filles;

Et qu'ainfi les succès, le malheur & le deuil  
 Ne touchent de l'État que vos seules familles.

Ce globe spacieux qu'enferme l'univers,  
 Ce globe des humains la commune patrie,  
 Où ces peuples nombreux de cent climats  
 divers

Ne forment rassemblés qu'une ample co-  
 lonie,

Distingués par leurs traits, par leurs religions,



Leurs coutumes, leurs mœurs & leurs opi-  
nions,

Du Ciel, qui les forma sur un même modèle,  
Ils reçurent des cœurs, & c'étoit pour s'aimer.

Détestez, infensés, votre rage cruelle ;

L'amour ne pourra-t-il jamais vous défar-  
mer ?

De leurs destins cruels mon ame est at-  
tendrie ;

Et d'un fort si funeste aveugles artisans,

Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie

Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !

Européens, Chinois, habitans de l'Afrique,

Et vous fiers citoyens du fond de l'Améri-  
que,

Mon cœur, également ému de vos malheurs,

Condamne les combats, déplore les misères

Où vous plongent sans fin vos barbares fu-  
reurs,

Et je ne vois en vous que mon sang & mes  
frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la  
paix

Réprouvant ses erreurs abandonne les armes,

Et que l'ambition, la guerre & les procès

Laissent le genre humain sans trouble & sans  
alarmes!

Que descendent des cieux, pour remplir leurs  
désirs,

Ces volages enfans, les ris & les plaisirs,  
Le luxe fortuné, la prodigue abondance,  
Et vous arts précieux, par qui furent polis  
Les Égyptiens, les Grecs, l'Italie & la France,  
Mais dont à votre tour vous fûtes anoblis!

Venez, arts enchanteurs, par vos heu-  
reux prestiges

Étaler à nos yeux vos charmes tout-puissans.  
Des sujets de terreur par vos nouveaux pro-  
diges

Se changent en vos mains & plaisent à nos  
sens:

Tels des gouffres profonds, inconnus au ton-  
nerre,

Où mille affreux rochers se cachent sous la  
terre,

Où roulent à grand bruit de rapides torrens,  
Les hommes ont tiré, guidés par l'industrie,  
Ces métaux précieux, ces riches diamans,  
Compagnons fastueux des grandeurs de la  
vie.

Ainsi possédant l'art des magiques ac-  
cords,

Voltaire fait orner des fleurs qu'il fait éclore  
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts;  
Que sans ces traits savans l'œil délicat ab-  
horre :

C'est là qu'on peut souffrir ces massacres af-  
freux;

Les malheurs des humains ne plaisent qu'en  
ces jeux

Où des auteurs divins tracent à la mémoire  
Les règnes détestés de barbares tyrans,

D'un illustre courroux la malheureuse hi-  
stoire,

Où les crimes des morts corrigent les vi-  
vans.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfans de  
Solime,

Faites-nous admirer vos triomphes heureux,  
Et bientôt surpassant Mithridate & Monime,  
Au théâtre françois attirez tous nos vœux.

Allez donc, sur les pas de César & d'Al-  
zire,

Sous le nom de Phanor à Paris vous pro-  
duire;

Sans avoir des rivaux moins craints, moins  
redoutés,  
Mais plus fûrs du bonheur de toucher & de  
plaire,  
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,  
Je vois tous les lauriers que vous cueillit Vol-  
taire.

Je vous envoie en même temps la préface de la *Henriade*. Il faut sept années pour la gravure; mais l'imprimeur anglois assure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de son *Horace* latin. Si vous trouvez quelque chose à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire: je ne veux pas qu'il y ait rien d'indigne de la *Henriade*, ni de son auteur: je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre. Après un petit voyage de quelques jours qui me reste à faire, je me mettrai sérieusement en devoir de combattre Machiavel. Vous savez que l'étude veut du repos, & je n'en ai aucun depuis trois mois; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps

d'achever cette lettre; & l'ouvrage que je me suis proposé de faire demandant du jugement & de l'exaétitude, je l'ai réservé pour mon loisir dans ma retraite philosophique.

Je vous vois avec plaisir mener une vie presque toute aussi errante que la mienne. Thiriot m'avertit de votre arrivée à Paris. J'avoue que si j'avois le choix des fêtes que célèbrent les François d'aujourd'hui & de celles qu'on célébroit du temps de Louis XIV, je ferois pour celles où l'esprit a plus de part que la vue; mais je fais bien que je préférerois à toutes ces brillantes merveilles le plaisir de m'entretenir deux heures avec vous. . . . . On m'interrompt tout à présent; au diable les fâcheux! . . . . . Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes & d'engagemens, qu'on vous prendroit pour un enrôleur. Vous sacrifiez donc aussi aux Dieux de notre pays? Si l'on est à Paris dans le goût des plaisirs & qu'on se trompe quelquefois sur le choix, on est ici dans le goût des grands hommes; on mesure le mérite à la toise, & l'on diroit que quiconque a le malheur d'être né d'un demi-pied de roi moins haut qu'un géant, ne fau-

roit avoir du bon sens, & cela fondé sur la règle des proportions. Pour moi, je ne fais ce qui en est, mais selon ce qu'on dit, Alexandre n'étoit pas grand, César non plus; le Prince de Condé, Turenne, Milord Marlborough, le Prince Eugène que j'ai vu, qui étoient tous héros à juste titre, brilloient moins par l'extérieur que par cette force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même dans les dangers, & par un jugement exquis, qui leur faisoit toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des François; j'avoue que j'ai du plaisir à penser que quatre cent mille habitans d'une grande ville ne pensent qu'aux charmes de la vie, sans en connoître presque les défagrémens. C'est une marque que ces quatre-cent mille hommes sont heureux. Il me semble que tout chef de société devrait penser sérieusement à rendre son peuple content, s'il ne peut le rendre riche; car le contentement peut fort bien subsister sans être soutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui se trouve à un spectacle, à une fête, dans un endroit où une affem-

assemblée nombreuse lui inspire une certaine satisfaction, un homme dans ces momens-là, dis-je, est heureux, & il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laisse régner dans son ame. Pourquoi donc ne pas raffiner davantage pour procurer aux hommes de ces momens agréables, qui adoucissent toutes les amertumes de leur vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de distractions de leurs chagrins? Le plaisir est le bien le plus réel de cette vie; c'est donc assurément faire du bien, & c'en est faire beaucoup que de fournir à la société les moyens de se divertir.

Il paroît que le monde se met assez en goût; car jusqu'au voisinage de la nouvelle Zemble & des mers hyperborées, on ne parle que de réjouissances. Les nouvelles de Pétersbourg ne sont remplies que des bals, des festins & des fêtes qu'on y donne à l'occasion du mariage du Prince de Bronswic. Je l'ai vu à Berlin, ce Prince de Bronswic, avec le Duc de Lorraine, & je les ai vus badiner ensemble d'une manière qui ne sentoit guère le monarque; ce sont cependant deux têtes que je ne fais quelle

nécessité ou quelle providence paroît destiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe. Si la providence étoit tout ce qu'on en dit, il faudroit que les Newton, les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui pensent le plus, fussent les maîtres de cet univers; il paroîtroit alors que cette sagesse infinie qui préside à tous les événemens, auroit, par un choix digne d'elle, placé dans ce monde les êtres les plus sages d'entre les humains pour gouverner les autres; mais de la manière que les choses vont, on diroit que tout se fait assez à l'aventure.

Un homme de mérite n'est point estimé selon sa valeur, un autre n'est point placé dans un poste qui lui convient. Un faquin sera illustré & un homme de bien languira dans l'obscurité. Les rênes du gouvernement d'un empire seront commises à des mains novices, & des hommes experts seront éloignés des charges. Qu'on me dise là-dessus tout ce qu'on voudra, on ne pourra pourtant jamais m'alléguer une bonne raison de cette bizarrerie du dessein.

Je suis fâché que ma destinée ne m'ait point placé de manière que je pussé vous entretenir



tous les jours, que je pusse bégayer quelques mots de physique à Madame la Marquise, & que le pays des arts & des sciences fût ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement a causé mes plaintes au sujet de la providence, peut-être mes doutes sont-ils trop téméraires; mais je ne pense point cependant qu'ils soient tout à fait déstitués de raison.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai cet hiver cette partie de la philosophie qu'elle protège, & que je la prie d'échauffer mon esprit d'un rayon de son génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire. Que les charmes de Paris, vos amis, les sciences, le plaisir, les belles n'effacent point de votre mémoire une personne qui devrait y être conservée à perpétuité; je crois y mériter une place par l'estime & l'amitié avec laquelle je suis à jamais,

Mon cher Voltaire,

Votre très-parfait ami.

Potsdam, ce 9 de Septembre 1739.

---

Pour avoir illustré la France  
Un vieux prêtre ingrat t'en bénit;  
Il radote dans son enfance.  
C'est bien ainsi que l'on punit,  
Mais non pas que l'on récompense.

J'ai lu la petite brochure du siècle de Louis le grand. Si ce prince vivoit, vous seriez comblé d'honneurs & de bienfaits; mais dans le siècle où nous sommes il paroît que le bon goût, ainsi que le vieux Cardinal, sont tombés en enfance. Milord Chesterfield disoit que l'année vingt-cinq le monde étoit devenu fou; je crois qu'à l'année quarante il faudra le mettre aux petites maisons. Après les chagrins & les persécutions que l'on vous suscite, il n'est plus permis à personne d'écrire: tout sera donc criminel, tout sera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant par tout le crédit que j'ai sur vous, par la divine Émilie, d'achever pour l'amour de votre gloire l'incomparable histoire dont vous m'avez confié le commencement.

Laisse glapir tes envieux  
Laisse fulminer le saint père,  
Ce vieux fantôme imaginaire,  
Idole de nos bons aïeux,  
Et qui des intérêts des cieux  
Se dit ici-bas le vicaire,  
Mais qu'on ne respecte plus guère.

Laisse en propos injurieux  
Dans leur humeur atrabilaire  
Hurler des bigots furieux.  
Méprise la folle colère,  
De l'héritier octogénaire  
Des Mazarins, des Richelieux,  
De ce doyen machiavéliste,  
De ce tuteur ambitieux,  
Dans ses discours adroit sophiste,  
Qui fuit l'intérêt à la piste  
Par des détours fallacieux,  
Et qui par l'artifice pense  
De s'emparer de la balance  
Que soutiennent ces fiers Anglois,  
Qui pour tenir l'Europe libre  
Ont maintenu dans l'équilibre  
L'Autrichien & le François.  
Écris, honore ta patrie

Sans bassesse & sans flatterie,  
En dépit des fougueux accès  
De ce vieux prélat en furie,  
Que l'ignorance & la folie  
Animent contre tes succès.

Qu'impofant filence aux miracles,  
Louis détruife des erreurs,  
Qu'il aboliffe les spectacles  
Qu'à faint Médard des impofteurs  
Préfentoient à leurs feâteurs ;  
Mais qu'il n'oppofe point d'obftacles  
A ces efprits fupérieurs  
De l'univers légiflateurs,  
Dont les écrits font les oraçles  
Des beaux efprits & des docteurs.

O toi ! le fils chéri des Grâces,  
L'organe de la vérité,  
Toi qui vois naître fur tes traces  
L'indépendante liberté,  
Ne permets point que ta fageffe,  
Craignant l'orage & les hafards,  
Préfère à l'infînct qui te preffe  
L'indolente & molle pareffe  
De Meffieurs Greffet & Bernard.

Quand même la bête cruelle  
De son souffle impur vient faner  
Les fleurs, production nouvelle  
Dont Flore se veut couronner,  
Le jardinier toujours fidelle,  
Loin de se laisser rebuter,  
Va de nouveau pour cultiver  
Une fleur plus tendre & plus belle.  
C'est ainsi qu'il faut réparer  
Les dégâts que cause l'orage.  
Voltaire, achève ton ouvrage,  
C'est le moyen de te venger.

Le conseil vous paroîtra intéressé: j'avoue qu'il l'est effectivement, car j'ai trouvé un plaisir infini à la lecture de l'histoire de Louis XIV, & je désire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la persécution que vous souffrez à présent ne vous cause de chagrins; il ne faut pas se rebuter si aisément: un homme de votre ordre doit penser que l'histoire de Louis XIV imparfaite est une banqueroute pour la république des lettres. Souvenez-vous de César, qui nageant dans les flots de la mer, tenoit ses com-

mentaires d'une main sur sa tête, pour les conserver à la postérité.

Comment vous parler de mes foibles productions, après vous avoir parlé de vos ouvrages immortels? Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avois du loisir, vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections & des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Occupé sans cesse à rien faire  
 Le temps, cet être fugitif,  
 S'envole d'une aile légère  
 Et l'âge pesant & tardif  
 Glace ce sang bouillant & vif,  
 Qui dans ma jeunesse première  
 Me fit vigilant & actif:  
 On m'ennuie en cérémonie;  
 L'ordre pédant, la symétrie  
 Tiennent en ce séjour oisif  
 Lieu des plaisirs de cette vie.  
 Encensant ainsi sur l'autel

Des grandeurs & de la folie,  
Ce sacrifice ponctuel  
Rendant mon ame appesantie  
Et par les respects assoupie,  
Incapable en ce temps cruel  
De me frotter à Machiavel,  
J'attends que fuyant cette rive,  
Je revoie ces heureux bords  
Où la nature plus naïve,  
Et où la gaîté moins craintive,  
Sans les richesses & fans l'or  
Trouvent une grâce plus vive  
Dans la liberté, doux trésor!  
Que dans la grandeur excessive  
Des fortunes qu'offre le fort.

Les chapitres de Machiavel font copiés par un de mes secrétaires, il s'appelle Gaillard; son écriture ressemble beaucoup à celle de Césarion. Je voudrois que ce pauvre Césarion fût en état d'écrire; mais la goutte cruelle l'attaque impitoyablement par tous ses membres; depuis deux mois, il n'a presque point eu de relâche.

Malgré ses cuisantes douleurs  
La gaîté le front ceint de fleurs

A l'entour de son lit folâtre ;  
Mais la goutte, cette marâtre,  
Change les jeunes ris en pleurs.  
Dans un coin, venant de Cythère,  
Tristement regardant sa mère  
On voit le tendre Cupidon ;  
Il pleure, il gémit, il soupire  
De la perte que son empire  
Fait du pauvre Césarion.  
Et Bacchus vidant son flacon,  
Répand des larmes de Champagne  
En voyant ce brave champion  
Sortir boiteux de la campagne.  
Morus se rit de leurs clameurs :  
Voilà, Messieurs les imposteurs,  
(Disoit-il à ces Dieux volages,)  
Voilà, dit-il, de vos ouvrages ;  
Ne faites plus tant les pleureurs,  
Mais déformais foyez plus sages.

Je crois que Messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrus échappés de leurs cavernes, dont en vérité nous nous ferions bien passés. J'écrirai à Algarotti pour qu'il nous envoie quelques



rayons de soleil de sa patrie; car la nature aux abois paroît avoir un besoin indispensable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvoit vous rendre la fanté, je donnerois dès ce moment la préférence sur le Dieu de Delphes à celui d'Épidaure. Pourquoi ne puis - je point contribuer à votre satisfaction comme à votre fanté? Que ne puis - je vous rendre aussi heureux que vous méritez de l'être! Les uns ont dans ce monde le pouvoir sans la volonté, les autres ont la volonté sans le pouvoir; contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté & de tous les sentimens d'estime avec lesquels je suis &c.

A Berlin ce 10 Janvier 1740.

---

**M**on cher ami, je vous aurois répondu plutôt, si la situation fâcheuse dans laquelle je me trouve me l'avoit permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel dont vous avez les commencemens; je vous envoie par cet ordinaire la lie de mon travail, en vous

priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir & de corriger sans amour propre tout ce que vous jugerez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les grands princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paroisse sous mon nom; ainsi j'ai résolu de le faire imprimer après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main-basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, & ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée & retouchée: je l'ai vue dans son crépuscule, que ne fera-t-elle point dans son midi? Vous revoilà donc à votre physique & la Marquise à ses procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille physiciens en Europe; mais nous n'avons point de poëte ni d'historien qui vous approche; & l'on voit en Normandie cent marquises plaider, mais aucune qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à votre histoire de Louis XIV, & faites venir de Cirey un ma-

manuscrit & vos livres, pour que rien ne vous arrête.

Valory dit qu'on vous a exilé de France comme perturbateur de la religion catholique, & j'ai dit qu'il en avoit menti. Je voudrois que le vieux machiavélifte, relié dans la pourpre romaine, vous assignât Berlin pour le lieu de votre exil. Mes désirs sont pour Rémusberg, comme les vôtres pour Cirey; je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre Césarion est toujours malade, il ne sauroit vous répondre.

Presque trois mois de maladie  
 Valent un siècle de tourmens;  
 Par les maux son ame engourdie  
 Ne voit, ne connoît plus que la douleur des  
 sens.

Les charmans accords de ta lyre,  
 Mélodieux, forts & touchans,  
 Ont sur ses esprits plus d'empire  
 Qu'Hippocrate, Galien & leurs médicamens.  
 Mais quelque Dieu qui nous inspire,  
 Tout est en vain sans la santé:  
 Lorsque le corps souffre martyr,

L'esprit ne peut non plus écrire  
Que le faucon voler, privé de liberté.

Consolez-moi, mon cher Voltaire, par vos charmans ouvrages; vous m'accuserez d'en être infatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes, qui pour avoir beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'Algarotti ne perde point le souvenir de Rémusberg; les personnes d'esprit n'y feront jamais oubliées, & je ne désespère pas de vous y voir. Nous venons de voir ici un petit ours en pompons; c'est une princesse russe, qui ne tient de l'humanité que l'ajustement; elle est fille du Prince Cantemir.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la Marquise, & soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.

A Berlin, ce 3 Février 1740.

---

**M**on cher Voltaire, je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus spirituelle du monde que vous m'avez écrite; la situation où

je me trouve me rétrécit si fort l'esprit, que je  
perds presque la faculté de penser.

Aux portes de la mort un père à l'agonie,  
Affailli de cruels tourmens,  
Me présente Atropos prête à trancher sa vie.  
Cet aspect douloureux est plus fort sur mes  
sens

Que toute ma philosophie.

Tel que d'un chêne énorme un foible re-  
jeton

Languit, manquant de sève & de sa nour-  
riture,

Quand des vents furieux l'arbre souffrant  
injure,

Sèche du sommet jusqu'au tronc:

Ainsi je sens en moi la voix de la nature  
Plus éloquente encor que mon ambition,  
Et dans le triste cours de mon affliction  
De mon père expirant je crois voir l'om-  
bre obscure,

Je ne vois que sa sépulture,  
Et le funeste instant de sa destruction.

Oui, j'apprends en devenant maître  
La fragilité de mon être;

Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.

Que n'ai-je, hélas! vécu fans être transplanté  
 De ce climat doux & tranquille  
 Où prospéroit ma liberté,  
 Dans ce terrain scabreux, raboteux, difficile,  
 De machiavélisme infecté?  
 Loin des folles grandeurs, de la cour, de  
 la ville,  
 De l'éblouissante clarté  
 Du trône & de la majesté,  
 Loin de tout cet éclat fragile,  
 Ah, j'eusse préféré mon studieux asyle,  
 Mon aimable repos, & mon obscurité.

Vous voyez par ces vers que quand le cœur est plein, la bouche débonde. Je suis sûr que vous compatissez à ma situation, & que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre dévot, votre Mahomet, & généralement tout ce que vous croyez capable de me distraire. Assurez la Marquise de mon estime, & soyez persuadé que dans quelque situation que le sort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chose de plus efficace réuni à l'estime & à l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour vous.

P. S. Je pense fort souvent à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtifans de Valois : *ces courtifans en pleurs &c.* J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer ; tout est achevé & réglé pour cet effet.

A Berlin ce 26 de Février 1740.

---

Mon cher Voltaire, j'ai reçu les galions de Bruxelles, qui m'ont apporté des trésors qui sont au dessus de tout prix pour moi. Je m'étonne de la prodigieuse fécondité de votre Pérou, qui paroît inépuisable. Vous adoucissez les momens les plus amers de ma vie ; que ne puis-je contribuer également à votre bonheur ! Dans l'inquiétude où je suis, je ne me vois ni le temps, ni la tranquillité d'esprit nécessaires pour corriger Machiavel ; je vous abandonne mon ouvrage, persuadé qu'il s'embellira entre vos mains ; il falloit votre creuset pour séparer cet or de l'alliage.

Je vous envoie une épître sur la nécessité de cultiver les arts : vous en êtes bien persuadé,

mais il y a beaucoup de personnes qui pensent différemment.

Adieu, mon cher Voltaire. J'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre fanté m'intéressent autant que celles de votre esprit. Assurez la Marquise de mon estime, & foyez persuadé qu'on ne sauroit être plus que je ne suis,

Votre très-fidelle ami.

A Berlin, ce 26 Avril 1740.

**M**on cher Voltaire, il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'esprit; non point parce que je suis le sujet de vos vers, mais parce qu'il n'est guère possible de dire de plus jolies choses, ni des choses plus galantes sur un sujet plus mince.

Ce Dieu du goût, dont tu peignis le temple,  
 Voulant lui-même éclairer l'univers,  
 Et nous donner son immortel exemple,  
 A sous ton nom sans doute fait des vers.



Je le crois effectivement, & que c'est vous qui nous avez abusés.

L'aimable, le divin Voltaire  
Écrit, mais il ne fait pas tout ;  
L'on assure qu'au Dieu du goût  
Il ne fert que de secrétaire.

Dites-nous un peu si c'est la vérité, & comment votre être aussi singulier qu'accompli a pu accorder tant d'imagination & tant de justesse, tant de profondeur & tant de légèreté ?

Tant de savoir, tant de génie,  
Melpomène avec Uranie,  
Euclide armé de son compas,  
Et les grâces & les appas  
Dont tu charmes ton Émilie,  
Les ris badins, les ris moqueurs,  
Avec les doctes profondeurs  
De l'immense philosophie.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècles futurs, & la croix de ceux qui voudront être savans & aimables après vous. Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véri-

table des rêves, qui ne ressembleront jamais parfaitement à la vérité; outre qu'il manque beaucoup de choses pour l'accomplir, il me semble encore qu'un esprit prophétique y auroit pu ajouter ceci.

L'ange protecteur de Berlin  
Voulant y planter la science,  
Chercha parmi le genre humain  
Un sage en qui sa confiance  
Des beaux arts remît le destin;  
Il ne chercha point dans la France,  
Ce radoteur, vieille Éminence,  
Qu'un peuple rongé par la faim,  
Ou quelque auteur manquant de pain  
Assez grossièrement encense;  
Mais loin de ce prélat romain  
Il trouva l'aimable Voltaire,  
Que Minerve même instruisoit,  
Tenant en ses mains notre sphère.  
Lui sagement examinait,  
Et tout rigidement pesait  
Aux poids que d'une main sévère  
La vérité lui fournisoit.  
Ah! dit l'ange, c'est mon affaire;

Si l'esprit ainfi qu'autrefois  
Sur le trône élevoit les rois,  
La Pruffe te verroit naguère  
Révêtu de ce caractère ;  
Mais de plus indulgentes lois  
Aux fots donnent les mêmes droits.  
D'où vient que ces faveurs infignes  
Ne font jamais pour les plus dignes ?

Cet ange ou ce génie de la Pruffe n'en refta pas là, il vouloit à quelque prix que ce fût vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention ; je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous croyions être.

Car que peut une académie  
Contre l'appas de la beauté ?  
Le poids feul que donne Émilie  
Entraîne tout de fon côté.

L'ange tint ferme, il prétendoit prouver que le plaisir de connoître étoit préférable à celui de jouir.

Mais finiffons, ceci fuffit,  
Car Despréaux fagement dit

Qu'un bavard qui prétend tout dire,  
 Franc ignorant dans l'art d'écrire,  
 Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à  
 l'ange gardien de Rémusberg, dont la protection  
 s'est manifestée dans le terrible incendie  
 par lequel la plus grande partie de la ville a  
 été réduite en cendres. Le château a été sau-  
 vé, quoiqu'avec peine; mais cela n'est point  
 étonnant, car vous savez sans doute que votre  
 portrait s'y conserve.

Ce palladium le sauva  
 D'une affreuse flamme en furie  
 (Ondoyante, ardente ennemie,  
 Qui bientôt le bourg consuma;)  
 Car au château l'on conserva,  
 Et toujours l'on y vénéra  
 De vous l'image tant chérie :  
 Mais le Troyen qui négligea  
 D'un Dieu la céleste effigie,  
 Vit sa négligence punie ;  
 Bientôt le Grégeois apporta  
 La semence de l'incendie  
 Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium est placé par le discernement dans le sanctuaire du château; c'est la bibliothèque, où les sciences & tous les arts l'accompagnent, & fervent pour ainsi dire à l'encadrer.

Et les sages de tous les temps,  
Les beaux esprits & les savans  
L'honorent dans cette chapelle;  
De ses ouvrages excellens  
On voit le monument fidelle,  
De ses beaux écrits les fragmens,  
Et la Henriade immortelle  
D'une foule de courtisans,  
Tous animés de même zèle,  
Reçoit les hommages fervens.

En vérité, sainte Marie  
Lorette, & tous vos ornemens,  
La pompe de vos sacremens,  
Vos prêtres & leur momerie,  
Ne valent pas assurément  
Ce culte exempt de flatterie,  
Sans faste & sans hypocrisie;  
Ce culte de nos sentimens,  
Qui sur l'autel du vrai mérite,

Le discernement à sa suite,  
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer & mes vers & ma prose; je corrige tout à mesure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matière à correction, je vous envoie un conte, dont mon séjour de Berlin m'a fourni le sujet. Le fond de l'histoire est véritable, j'ai cru devoir l'ajuster. Le fait est qu'un homme nommé *Kirch*, astronome de profession, & je crois un peu astrologue par plaisir, est mort d'apoplexie. un ministre de la religion réformée, de ses amis, vint voir ses sœurs, toutes deux astronomes, & leur conseilla de ne point enterrer leur frère, parce qu'il y avoit beaucoup d'exemples de personnes que l'on avoit enterrées avant que leur trépas fût avéré: & par le conseil de cet ami les sœurs crédules du mort attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y força, malgré les représentations du ministre, qui s'attendoit tous les jours à la résurrection de Mr Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise

dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer, & s'il est trop long, vous n'en attribuerez la raison qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talisman est rempli de tant de souhaits pour votre personne, qu'il faut de nécessité qu'il vous porte bonheur; j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous assurant que je suis inviolablement

Votre très-fidelle ami.

Faites, s'il vous plaît, mes complimens à votre aimable Marquise.

A Rémusberg, le 3 de Mai 1740.

---

**M**on cher Voltaire, vous m'avez véritablement obligé par votre sincérité, & par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réputation. Vous devriez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, & c'étoit bien mon intention; mais

je suis dans une crise si épouvantable, qu'il me faut plutôt penser à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger, dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Asie: je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne sauroit juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers, pour vous montrer que je remplis en me délassant avec Calliope le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-fatisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever le siècle de Louis XIV. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, & pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre Cardinal éternel deviendra Pape; il pourroit en ce cas faire peindre son apothéose au dôme de l'église de St Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, & je m'imagine que le timon du gouvernement



françois vaut bien les clefs moitié rouillées de St Pierre. Machiavel pourroit bien le disputer à St Paul, & Mr de Fleury pourroit trouver plus convenable à sa gloire de duper le cabinet des princes composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la multitude superstitieuse & orthodoxe de l'église catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre dévot & votre métaphysique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me repose sur votre générosité, & j'espère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques semaines; après quoi Machiavel, & peut-être encore quelque autre rien, pourra m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Césarion, dont la fanté se fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey; je les vois en esprit, mais je ne les vois jamais sans souhaiter quelque réalité à ce rêve agréable, dont l'illusion me tient même lieu de plaisir.

Adieu, mon cher Voltaire; faites une ample provision de fanté & de forces: soyez économe de votre fanté autant que je suis prodigue envers vous des sentimens d'estime

& d'amitié avec lesquels vous me trouverez toujours

Votre très-fidelle ami.

A Berlin, 18 Mai 1740.

---

---

**M**on cher ami, mon sort a changé, & j'ai assisté aux derniers momens d'un Roi, à son agonie & à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avois pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité, & des grandeurs humaines. J'avois projeté un petit ouvrage de métaphysique; il s'est changé en mes mains en ouvrage de politique. Je croyois jouër avec l'aimable Voltaire, & il me faut escrimer avec le vieux Machiavel mitré. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événemens nous entraîne, & il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidelle. Pour Dieu! ne m'écrivez qu'en homme, & méprifez avec moi les titres, le nom, & l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnoître. J'ai des occupations infinies, & je m'en donne encore davantage ; mais malgré tout ce travail il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages, & pour puiser chez vous & des instructions & des délassements. Assurez la Marquise de mon estime, & que je l'admire autant que ses vastes connoissances & la rare capacité de son esprit le méritent. Adieu, mon cher Voltaire. Si je vis, je vous verrai, & cela même cette année. Aimez-moi toujours, & soyez toujours sincère avec votre ami.

A Charlottenbourg, ce 6 Juin 1740.

---

**M**on cher ami, celui qui vous rendra cette lettre de ma part est l'homme de ma dernière épître : il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, & ma mauvaise prose au lieu de votre admirable philosophie. Je suis accablé & surchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loisir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le

passé, & aux mêmes conditions. Je suis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation, de beaucoup de voyages & de soins auxquels mon devoir m'engage. Je vous prie d'excuser si ma lettre & celle que vous reçûtes de moi il y a trois semaines se ressentent de quelque pesanteur; ce grand travail finira, & alors mon esprit pourra reprendre son élasticité naturelle.

Vous, le seul Dieu qui m'inspirez,  
 Voltaire, en peu vous me verrez  
 Libre de soins, d'inquiétudes,  
 Chanter vos vers & mes plaisirs:  
 Mais pour combler tous mes desirs,  
 Venez charmer nos solitudes.

C'est en tremblant que ma Muse me dicte ce dernier vers, & je fais trop que l'amitié doit le céder à . . . . .

Adieu, mon cher Voltaire. Aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes ou des épîtres, vous en aurez les gants; mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, & me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière que je viens d'enfiler à présent. Ne m'oubliez pas, & soyez sûr qu'a-

près le soin de mon pays, je n'ai pas de chose plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis

Votre très-fidelle ami.

À Charlottenbourg, le 21 Juin 1740.

---

**M**on cher Voltaire, vos lettres me font toujours un plaisir infini: non par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive & les charmans vers qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même, comme l'éternel Abbé de Chaulieu; qu'importe? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin, telle que vous me la demandez: J'arrivai vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le Roi défunt dans une situation qui me fit augurer que sa fin étoit prochaine; il me témoigna mille amitiés, & me parla plus d'une grosse heure sur les affaires tant internes qu'étrangères avec toute la justesse d'esprit & le bon sens imaginable: il me parla de même le samedi, le dimanche & le lundi, paroissant très-tranquille

& très-résigné quant à sa personne, & soutenant ses souffrances infinies avec toute la fermeté imaginable; il résigna la régence entre mes mains le mardi matin à 5 heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque & de moi. La Reine, mes frères & moi, nous l'avons assisté dans ses dernières heures, où il a montré le stoïcisme de Caton dans ses angoisses: il est mort avec la curiosité d'un physicien, sur ce qui se passoit en lui dans l'instant de sa mort, & avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, & sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, m'a laissé à peine le temps de me livrer à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devois entièrement à ma patrie; & dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi, pour prendre les arrangemens les plus prompts qu'il m'étoit possible pour le bien public. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'État de 16 bataillons, de 5 escadrons de houfards & d'un escadron de gardes du corps. J'ai  
posé

posé les fondemens de notre nouvelle académie: j'ai fait l'acquisition de Wolf, de Mau-pertuis, de Vaucanson, d'Algarotti; j'attends la réponse de s'Gravesande & d'Euler. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce & les manufactures; j'engage des peintres & des sculpteurs, & je pars pour la Prusse pour y recevoir l'hommage sans la sainte ampoule, & sans les cérémonies inutiles & frivoles que l'ignorance a établies & que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez peu réglé quant au présent; car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de prendre les eaux de Pyrmont; je me lève à 4 heures, je prends les eaux jusqu'à 8, j'écris jusqu'à 10, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à 5 heures, & le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages feront finis, mon genre de vie sera plus tranquille & plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires, & j'ai les nouveaux établissemens de plus; avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire & d'ordres circulaires à donner. Ce qui me coûte le plus, est l'établissement de magasins assez

considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année & demie de consommation pour tout le pays.

Lassé de parler de moi-même,  
 Souffrez du moins, ami charmant,  
 Que je vous apprenne gaîment  
 La joie & le plaisir extrême  
 Que nos premiers embrassemens  
 Déjà font sentir à mes sens.  
 Orphée approchant Eurydice  
 Au fond de l'infernal manoir,  
 Sentit, je crois, moins de délice  
 Que ne m'en donnera le plaisir de vous  
 voir.

Mais je crains moins Pluton que l'aimable  
 Émilie;  
 Ses traits pour jamais enchaînent votre  
 vie;  
 L'amour sur votre cœur a bien plus de pou-  
 voir

Que le Styx n'en pouvoit avoir  
 Sur Eurydice & sa sortie.

Sans rancune, Madame du Châtelet; il  
 m'est permis de vous envier un bien que vous



possédez, & que je préférerois à beaucoup d'autres biens qui me sont échus en partage.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire; vous ferez ma paix avec la Marquise, vous lui conserverez la première place dans votre cœur, & elle permettra que j'en occupe une seconde dans votre esprit.

Je compte que mon homme de l'épître vous aura déjà rendu ma lettre & le vin de Hongrie. Je vous paye très-matériellement de tout l'esprit que vous me prodiguez, mon cher Voltaire. Consolez-vous, car dans tout l'univers vous ne trouveriez assurément personne qui voulût faire assaut d'esprit avec vous: s'il s'agit d'amitié, je le dispute à tout autre, & je vous assure qu'on ne sauroit vous aimer ni vous estimer plus que vous ne l'êtes de moi. Adieu. Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'Anti-Machiavel.

A Charlottenbourg, ce 27 Juin 1740.

L'amant favori d'Uranie  
Va fouler nos champs fablonneux,  
Environné de tous ces Dieux,  
Hors de l'immortelle Émilie.

Brillante Imagination,  
Et vous ses compagnes les Grâces,  
Vous nous annoncez par vos traces  
Sa rapide apparition.

Notre ame est souvent le prophète  
D'un fort heureux & fortuné;  
Elle est le céleste interprète  
De ton voyage inopiné.

L'aveugle & stupide ignorance,  
Craint pour son règne ténébreux;  
Tu parois: toute son engeance  
Fuit tes éclairs trop lumineux.

Enfin l'heureuse jouissance  
Ouvre les portes des plaisirs;  
Les jeux, les ris, & nos désirs  
T'attendent pleins d'impatience.

Des mortels nés d'un fang divin  
Volent de Paris, de Venise,  
Et des rives de la Tamise,  
Pour te préparer le chemin.

Déjà les beaux arts ressuscitent;  
Tu fais ce miracle vainqueur,  
Et de leur sépulcre ils te citent  
Comme leur immortel fauteur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici.  
Je ne ferai point comme les habitans de la  
Thrace, qui lorsqu'ils donnoient des repas  
aux Dieux, avoient auparavant mangé la  
moëlle eux-mêmes. Je recevrai Apollon  
comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non  
seulement Dieu de la médecine, mais de la  
philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts.

L'ananas qui de tous les fruits  
Rassemble en lui les goûts exquis,  
Voltaire, est de fait ton emblème:  
Ainsi les arts au point supreme  
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu sur le sujet de ma  
fanté, vous me croyez plein de préjugés, & je

crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux saints de la cour d'Hippocrate  
En vain j'ai voulu me vouer ;  
Comment pourrai-je m'en louer ?  
Tout, jusqu'au quinquina, me rate.

Ou jésuite, ou musulman,  
Ou bonze, ou brame ou protestant,  
Ma peu subtile conscience  
Les tient en égale balance.

Pour vous, arrogans médecins,  
Je suis hérétique incrédule ;  
Le Ciel gouverne nos destins,  
Et non pas votre art ridicule.

L'avocat, fort d'un argument,  
Sur la chicane & l'éloquence  
Veut élever notre espérance ;  
Tout change par l'événement.

De ces trois états la furie  
Nous persécutent à la mort ;  
L'un en veut à notre trésor,  
L'autre à l'ame, un autre à la vie.

Très-redoutables charlatans,  
Médecins, avocats & prêtres,  
Assassins, scélérats & traîtres,  
Vous n'éblouirez point mes sens.

J'ai lu le Machiavel d'un bout à l'autre : mais à vous dire le vrai, je n'en suis pas tout à fait content, & j'ai résolu de changer ce qui ne m'y plaïoit point, & d'en faire une nouvelle édition sous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'essai défavone les deux impressions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement; car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'est plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV & XVI tout différens de ce que je voulois qu'ils fussent; ce fera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop; car ce n'est pas me faire plaisir; & d'ailleurs vous savez que lorsque je vous ai envoyé le manuscrit, j'ai exigé un secret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiscius à mon service; pour son père, il s'est sauvé, il y a passé je

crois un an, du pays de Clèves, & je pense qu'il est très - indifférent où ce fou finira sa vie.

Je ne fais où cette lettre vous trouvera; je ferai toujours fort aise qu'elle vous trouve proche d'ici; tout est préparé pour vous recevoir, & pour moi j'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

A Rémusberg, ce 7 d'Octobre 1740.

**M**on cher Voltaire, je vous suis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez, de van Duren que vous retenez, & en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages, & le génie heureux que sans doute quelque être bienfaisant m'envoie pour me soutenir & m'inspirer.

O vous, mortels ingrats! ô vous, cœurs insensibles!

Qui ne connoissez point l'amour ni la pitié,

Qui n'enfantez jamais que des projets nuisibles,

Adorez l'amitié.

La vertu la fit naître, & les Dieux la douèrent

De l'honneur scrupuleux, de la fidélité;  
Les traits les plus brillans & les plus doux  
l'ornèrent

De la Divinité.

Elle attire, elle unit les ames vertueuses,  
Leur fort est au dessus de celui des humains;  
Leurs bras leur sont communs, leurs armes  
généreuses

Triomphent des destins.

Tendre & vaillant Nifus, vous sensible Euryale,

Héros dont l'amitié, dont le divin transport  
Sut refferrer les nœuds de votre ardeur  
égale

Jusqu'au fein de la mort:

Vos fiècles engloutis du temps qui les dévore,

Contre les hauts exploits à jamais conjurés,

N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore  
 nore

Vos grands noms confacrés.

Un nom plus grand me frappe, & remplit  
 l'hémisphère;

L'auguste vérité dresse déjà l'autel,  
 Et l'amitié paroît pour te placer, Voltaire,  
 Dans son temple immortel.

Mornay de ces lambris habitant pacifique,  
 Dès long-temps solitaire, heureux, & satisfait,  
 Entend ta voix, s'étonne, & son ame héroïque  
 roïque

T'apperçoit sans regret.

„Par zèle, & par devoir j'ai fécondé mon  
 maître;

„Ou ministre, ou guerrier, j'ai servi tour à  
 tour:

„Ton cœur plus généreux assiste (sans pa-  
 roître)

„Ton ami par amour.

„Celui qui me chanta, m'égale & me surpasse:

„Il m'a peint d'après lui; ses crayons lu-  
 mineux



„Ornèrent mes vertus, & m'ont donné la  
place

„Que j'ai parmi les Dieux.

Ainsi parloit ce sage; & les intelligences  
Aux bouts de l'univers l'annonçoient aux  
vivans;

Le ciel en retentit, & ses voûtes immenses  
Prolongeoient leurs accens.

Pendant qu'on t'applaudit & que ton élo-  
quence

Terrasse en ma faveur deux venimeux fer-  
pens,

L'amitié me transporte, & je m'envole en  
France

Pour fléchir tes tyrans.

O divine amitié d'un cœur tendre & flexible!  
Seul espoir dans ma vie, & seul bien dans  
ma mort,

Tout cède devant toi; Vénus est moins sen-  
sible,

Hercule étoit moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Her-  
cule de Fleury, pour voir si l'on pourra l'hu-

manifester sur votre sujet. Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très-têtu, & je vous prie d'avance de ne me point rendre responsable des succès qu'auront mes sollicitations; c'est un van Duren placé sur le trône.

Ce Machiavel en barette,  
 Toujours fourré de faux fuyans,  
 Lève de temps en temps sa crête,  
 Et honnit les honnêtes gens.  
 Pour plaire à ses yeux bienfécans  
 Il faut entonner la trompette  
 Des éloges les plus brillans,  
 Et parfumer sa vieille idole  
 De baume arabe & d'encens.  
 Ami, je connois ton bon sens:  
 Tu n'as pas la cervelle folle  
 De l'abjecte faveur des grands,  
 Et tu n'as point l'ame assez molle  
 Pour épouser leurs sentimens.  
 Fait pour la vérité sincère,  
 A ce vieux monarque mitré,  
 Précepteur de gloire entouré,  
 Ta franchise ne fauroit plaire:  
 Tu naquis pour la liberté,

Pour ma maîtresse tant chérie,  
Que tu vantes en vérité  
Plus que Phyllis & qu'Émilie ;  
Tu peux avec tranquillité  
Dans mon pays , à mon côté,  
La courtoiser toute ta vie.  
N'as-tu donc de félicité  
Que dans ton ingrate patrie ?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles. Mandez-moi, je vous prie, les frais qu'occasionnera l'impression, & les avances que vous avez faites à ce sujet, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois. J'attends de vous des comédies, des savans, des ouvrages d'esprit, des instructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime, de reconnaissance, & l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous.

Mon cher Voltaire, l'événement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon ame à la vôtre comme d'ordinaire, & de bavarder comme je le voudrois. L'Empereur est mort.

Ce prince né particulier  
Fut Roi, puis Empereur, Eugène fut sa gloire,  
Mais par malheur pour son histoire  
Il est mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, & je crois qu'il s'agira au mois de Juin plutôt de poudre à canon, de foldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets & de théâtres; de façon que je me vois obligé de suspendre le marché que nous aurions fait. Mon affaire de Liège est toute terminée: mais celles d'à présent font de bien plus grande conséquence pour l'Europe; c'est le moment du changement total de l'ancien système de politique; c'est ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor, & qui les détruit tous. Je vous suis mille fois

obligé de l'impression du Machiavel achevée ; je ne faurois y travailler à présent, je suis surchargé d'affaires. Je vais faire passer ma fièvre, car j'ai besoin de ma machine, & il en faut tirer à présent tout le parti possible.

Je vous envoie une ode en réponse à celle de Greffet. Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, & foyez persuadé de la tendre estime avec laquelle je suis

Votre très-fidelle ami.

A Rémusberg, 26 d'Octobre 1740.

---

Ton Apollon te fait voler au ciel,  
Tandis, ami, que rampant sur la terre  
Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,  
A la malice, aux dévots dont le fiel  
Avec fureur cent fois a fait la guerre  
A maint humain bien moins qu'eux criminel.

Mais laissons-là leur imbécille engeance  
Hurler l'erreur & prêcher l'abstinence,  
Du sein du luxe & de leurs passions.

Tu veux percer la carrière immense  
De l'avenir, & voir les actions

Que le destin avec tant de constance  
Aux cuneux bouillans d'impatience  
Cacha toujours très-scrupuleusement?  
Pour te parler tant foit peu sensément,  
A ce palais qu'on trouve dans Voltaire,  
Temple où Henri fut conduit par son père,  
Où tout paroît nu devant le destin,  
Si son auteur t'en montre le chemin  
Entièrement tu peux te satisfaire.  
Mais si tu veux d'un fantasque tableau,  
En ta faveur de ce nouveau chaos  
Je vais ici te barbouiller l'histoire,  
De Jean Callot empruntant le pinceau.  
Premièrement vois bouillonner la gloire  
Au feu d'enfer attisé d'un démon,  
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire  
Boire à l'excès de ce fatal poison;  
Vois dans ses mains, secouant un brandon,  
Spectre hideux, femelle affreuse & noire,  
Parlant toujours langage de grimoire,  
Et s'appuyant sur le sombre soupçon,  
Sur le secret, & marchant à tâtons  
La politique, implacable harpie,  
Et l'intérêt qui lui donna le jour  
Insinuer toute leur troupe impie

Auprès des rois , en inonder leur cour ,  
Et de leurs traits bleffer les cœurs d'envie,  
Souffler la haine , & brouiller fans retour  
Mille voifins de qui la race amie  
Par maint hymen signaloit leur amour.

Déjà j'entends l'orage du tambour,  
De cent héros je vois briller la rage ,  
Sous les beaux noms d'audace & de cou-  
rage;

Déjà je vois envahir cent États,  
Et tant d'humains moissonnés avant l'âge,  
Précipités dans la nuit du trépas.

De tous côtés je vois croître l'orage,  
Je vois plus d'un illustre & grand naufrage,  
Et l'univers tout couvert de foldats,  
Je vois . . . . *Petit* \*). J'en vis bien davan-  
tage,

Et vous, à votre imagination  
C'est à finir; car ma Muse effoufflée  
De la fureur & de l'ambition  
Te crayonnant la défolation,  
Fuyant le meurtre & craignant la mêlée,  
S'est promptement de ces lieux envolée.

\*) De la comédie des Plaideurs.

Voilà une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si Don Louis Acunha, le Cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré avoient des commis qui leur fissent des pareils plans, je crois qu'ils fortiroient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

Vous vous en contenterez cependant pour le présent; c'est à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviserons à Berlin, & je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre satisfait & content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant; mais que ce ne soit point, selon la fiction des poètes, en rendant l'ame au bord du Simois. Je veux de vos lettres, vous bien portant & même mieux qu'à présent. Vous connoissez l'estime que j'ai pour vous, & vous en êtes persuadé.

A Rémusberg, ce 8 Novembre 1740.



Je vous suis obligé des beaux vers joints à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen, mais qui peut plaire à la Chine. Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Embden a apporté une lettre en vers de cet Empereur, & comme on fait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée: la grande difficulté a été de la faire traduire; mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur Arnulphius Euférico Quadrazius: il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il est d'opinion que des vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lors qu'on traduit l'ouvrage d'un empereur. Vous rirez de ce qu'on pense à la Chine des succès des Russes

& de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu Soudan d'Égypte, & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Mustapha avec sa pipe est allié des Welches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers du génie & de l'artillerie, pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avoit un grand Turc, le temple de Jérusalem seroit rebâti, qu'il n'y auroit plus de férial, plus de Mamamouchi, plus d'ablutions &c.? & que de certaines puissances voisines de Belgrad s'intéressent vivement à l'alcoran & à toutes ces choses, & qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable? Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, Dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

Le 5 Décembre 1770.

---

---

**I**l y a long-temps que je vous aurois répondu, si je n'en avois été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Russie, & qui plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, ne cesse de m'en entretenir. Il a vu votre souveraine ; il a été à portée d'applaudir à ces qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités sociales qui s'allient si rarement avec la morgue & la grandeur des souverains. Mon frère a passé par curiosité jusqu'à Moscou, & partout il a vu des traces de grands établissemens, par lesquels le génie bienfaisant de l'Impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seroient immenses & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne.

Voilà pour m'excuser de ma lenteur ; j'en viens à présent à vos lettres. Voyez la différence qui est entre nous. Moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves ; vous, grand prêtre d'Apollon, c'est ce Dieu même qui vous remplit & qui vous inspire ce divin enthousiasme

qui nous charme & nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous, de crainte d'avoir le sort d'un certain Israël, qui s'étant compromis contre un ange, en eut une

*hip, put out,* hanche démise.

J'en viens à vos questions encyclopédiques, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public, ne fauroit assez le respecter, même dans ses foibleffes. Je n'approuve point l'auteur de la préface du Fleury abrégé. S'il s'exprime avec hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les âmes pieuses, & cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions & de raisonnemens que l'erreur se filtre, & se sépare de la vérité: peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible & qui demande une attention suivie; avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire, & en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce. J'approuve donc fort la méthode de donner des nasardes à la superstition en la comblant de politesse. Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint & puant troupeau.

*Lillips*

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstochow, défendu par des confédérés. On y garde, comme vous savez, une image de la sainte & immaculée reine du ciel; les confédérés, dans leur détresse s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui. La vierge leur fit un signe de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Voilà déjà les Russes qui se préparent pour l'affaut; ils s'étoient pourvus de longues échelles, avec lesquelles ils avancement la nuit pour escalader cette bicoque; la vierge les apperçoit, appelle son fils & lui dit: *Mon enfant, ressouvienst-toi de ton premier métier, il est temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés orthodoxes.* Le petit Jésus se charge d'une scie, il part avec sa mère, & tandis que les Russes avancement, il leur scie lestement quelques barres de leurs échelles, & en riant il se transporte par les airs avec sa mère à Czenstochow, & rentre avec elle dans sa niche. Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étoient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer, les orthodoxes entonnèrent un *te Deum*, & depuis ce

miracle la garde-robe de notre sainte mère & son cabinet de curiosités s'accroissent à vue d'œil par les trésors qui s'y versent, & que le zèle des âmes pieuses augmente en abondance. J'espère que jusqu'aux pous de vos capucins se feront fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende qui de long-temps n'a été aussi bien recrutée.

Il court ici un testament politique qu'on vous attribue ; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, & je prétends que c'est l'ouvrage d'un je ne fais qui, d'un quidam qui vous a entendu, & qui s'est flatté d'imiter assez bien votre style pour en imposer au public ; je vous prie, un petit mot de réponse sur cet article.

Le pauvre Isaac est allé trouver son père Abraham en paradis ; son frère d'Éguilles, qui est dévot, l'avoit lesté pour le voyage, & on lui érige des trophées, qu'on ne vous érigeria de long-temps. Votre corps peut être âgé ; mais votre esprit est encore jeune, & cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison

& pour ma propre satisfaction. Surquoi je prie le grand Dieu de la médecine, votre protecteur le Dieu Apollon, de vous avoir en sa sainte & digne garde.

Le 5 Mars 1771.

Quels agrémens, quel feu vous possédez encore!

Le couchant de vos jours surpasse leur aurore.

Quand l'âge injurieux mine & glace nos sens,

Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talens;

Mais surchargé d'hivers, Voltaire est à l'entendre,

Tel qu'on dit le phénix qui renaît de sa cendre.

Ce petit compliment vous est dû, ou pour mieux dire c'est une merveille qui étonne l'Europe, ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre, que Voltaire, chargé

de jours & d'années, ait plus de feu, de gaieté & de génie que cette foule de jeunes poètes dont sa patrie abonde. Votre impératrice fera sans doute flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers. Certes je ne présumois pas de devenir un auteur grave; mon amour propre vous en fait un compliment; j'aurai bonne opinion de mes rapsodies, en tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire. J'en viens à ce Mustapha, que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son férial; je crois même que Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paroît cependant qu'il seroit plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Mustapha en payera la façon, & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra. Ou

*contra opinion*



se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles; on impute cette imprudente levée de boucliers des ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyoit qu'en divisant & troublant l'Europe il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire. Le bruit court ici que vous rendrez Avignon au vice-Dieu des sept montagnes. Un tel trait de générosité est rare chez les souverains; Ganganelli en rira sous cape & dira en lui-même: les portes de l'enfer ne prévaudront point. Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce XVIII siècle! Après cela, Messieurs les philosophes, évertuez vous *exert* bien, combattez l'erreur, entassez argumens sur argumens pour la pulvériser; vous n'empêcherez jamais qu'en nombre les ames foibles ne l'emportent sur les ames fortes. Chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Église, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine. Mais quel

bavardage! Je réponds au jeune Voltaire en style de vieillard; quand il badine je raisonne, quand il s'égayé je differte. Sans doute que Bouhours avoit raison; mes chers compatriotes & moi nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues. Ma foible chandelle s'éteint, & ce soupçon d'imagination dont je n'eus qu'une foible dose m'abandonne, ma gaieté me quitte & ma vivacité se perd. Conservez long-temps la vôtre. Puissiez-vous, comme le bon homme saint Hilaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire! C'est ce que je prie Apollon de nous accorder.

Le 18 Mars 1771.

---

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le Roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt. J'avois donc deviné que ce beau testament n'étoit pas de vous. On vous a fait l'honneur, comme au Cardinal de Richelieu, comme au Cardinal Alberoni, comme au Maréchal de Belle-Isle de tester en votre nom.

Je disois à quelqu'un qui me parloit de ce testament, que c'étoit une œuvre de ténèbres, où l'on ne reconnoît ni votre style, ni les bienféances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public; cependant bien des personnes qui n'ont pas le tact assez fin, s'y font trompées, & je crois qu'il ne feroit mal de les défabufer.

J'ai donc vu ce Roi de Suède, qui est un prince très-instruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la société. Il aura été charmé fans doute de recevoir vos vers, & j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le Roi de Suède nous a beaucoup parlé de nouveaux arrangemens qu'on prenoit en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs; je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudroit plus approfondir les matières que ie ne le puis pour en décider. On dit que le Chancelier est un homme de génie & d'un mérite distingué; d'où je conclus qu'il

aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse & la plus utile au bien de l'État; cependant, quoi qu'on fasse en France, les Welches crient, critiquent, se plaignent & se consolent par quelque épigramme fatirique, ou par quelque chanson maligne. Lorsque le Cardinal de Mazarin durant son ministère faisoit quelque innovation, il demandoit: est-ce qu'à Paris ils ont chanté la *canzonetta*? si on lui disoit qu'oui, il étoit content. Il en est presque de même partout. Peu d'hommes raisonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlov, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous, pour se rendre sur sa flotte à Livourne; il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie, je ne fais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier, peut-être vous amusera-t-elle. Oh! pour la guerre, Monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré; ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui

changent l'Europe en un théâtre de carnage; que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne fais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches. Ce qui paroît souvent en politique le plus vraisemblable, l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons, & nous ne sommes pas aussi adroits que les quinze-vingts, qui connoissent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en est pas un; c'est un jeu de hasard, où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant. Après le départ du Comte Orlow, nous avons eu l'apparition d'un Comte autrichien, qui lorsque j'allois me rendre en Moravie chez l'Empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes; ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie, où elles sont décrites avec vérité; je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du Comte Hoditz, qui s'y trouve dépeint d'après nature. Votre Impératrice en a donné de plus superbes à mon frère Henri; je ne crois point qu'on puisse la surpasser en ce genre: des illumina-

tions durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifice qui furpaffent tout ce qui nous est connu en ce genre, felon les descriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille personnes, & furtout l'affabilité & les grâces que votre fouveraine a répandues comme un affaifonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat. A mon âge les feules fêtes qui me conviennent, ce font les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricant, vous répandez encore quelque sérénité fur le déclin de mes jours; vous ne devez donc pas vous étonner que je m'intérefse autant que je le fais à la confervation du patriarche de Ferney, auquel foit honneur, gloire, fanté de fiècle en fiècle. Ainfi foit-il!

Le 1 Mai 1771.

**C**e poète empereur fi puiffant qui domine  
 Sur les Mantchoux & fur la Chine,  
 Est bien plus avifé que moi;  
 Si le démon des vers le preffe & le lutine,  
 Des chants dont fon confeil fait choix

Il refreint fagement la courfe clandestine  
Aux bornes des États qui vivent fous fa loi.

Moi, fans écouter la prudence,  
Les traits légers de mes foibles crayons  
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons  
Où le plus bel efprit de France,  
Le Dieu du goût, le Dieu des vers,  
Depuis peu fait fa refidence;  
C'eft jeter par extravagance  
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts ufuraires, une lettre de votre part & un volume de queftions encyclopédiques. Si le peuple étoit inftruit de ces échanges littéraires, il diroit que je jette un morceau de lard après un jambon, & quoique l'expreflion foit triviale, il auroit raifon.

On n'entend guère parler ici du Pape; je le crois perpétuellement en conférence avec le Cardinal de Bernis, pour convenir du fort de ces bons pères jéfuites; en qualité d'affocié de l'ordre, il me feroit banqueroute de leurs prières, fi Rome avoit la cruauté de les fupprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du

Turc; on ne fait à quoi sa hauteffe s'occupe, mais je parierois bien que ce n'est pas à grand' chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher Mr Obreskow, Ministre de Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connoissance. C'est un acheminement à la paix, qui va se couclure pour le plus grand avantage & pour la plus grande gloire de votre Impératrice. Je vous félicite du nouveau ministre dont le très-Chrétien a fait choix; on le dit homme d'esprit; en ce cas vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni l'imbécillité, ni la foiblesse de rendre Avignon au Pape. On peut être bon catholique & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ses possessions temporelles, qui le distraient trop de ses devoirs spirituels, & qui lui font souvent risquer son salut. Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse; ses racines tiennent à tout l'univers; elle est fille de la timidité, de la foiblesse & de l'ignorance; cette



trinité domine aussi impérieusement dans les âmes vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain? Ce vieux Prince d'Anhalt Dessau que vous avez vu, ne croyoit pas à Dieu; mais allant à la chasse, il rebrouffoit chemin, s'il lui arrivoit de rencontrer trois vieilles femmes; c'étoit un mauvais augure; il n'entreprendoit rien un lundi, parce que ce jour étoit malheureux; si vous lui en demandiez la raison, il l'ignoroit. Vous savez ce qu'on rapporte de Hobbes; incrédule de jour, il ne couchoit jamais seul la nuit, de crainte des revenans. Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes; l'homme est fait pour l'erreur, elle entre comme d'elle-même dans son esprit, & ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, & des borgnes mes compagnons; pour les aveugles, il faut les envoyer aux quinze-vingts: éclairez encore ce qui est éclairable. Vous semez dans des terres ingrates; mais les

siècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philosophe de Sans-Souci salue l'hermite de Ferney. *Vale.*

Le 21 Juin 1771.

---

---

Un homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain; il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie farmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'État sans l'approbation du synode, seroit se commettre inutilement. J'ai voulu dans ce pays protéger Jean Jacques, on l'a chassé; j'ai demandé qu'on ne persécutât pas un certain Petit Pierre, je n'ai pu l'obtenir. Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours dans ce pays au remède dont se sert la cour

de France pour obliger les parlemens du royaume à obtempérer à ses volontés; je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté & ses immunités, & je me renferme dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison.

Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques. Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de liberté est déterminée en fait de politique, & combien les métaphysiciens l'ont embrouillée; il y a donc nécessairement une liberté. Car comment auroit-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action selon ma volonté; il est donc sûr que la liberté existe, non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissant cependant en quelques occasions sans gêne & sans contrainte. Il y a une différence sans doute entre pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) à l'État, & ne le pouvoir pas; celui qui le peut, a cette liberté; celui qui ne fauroit le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour

prouver que la liberté existe, & que par conséquent nous ne sommes pas automates mus par les mains d'une aveugle fatalité. Passez-moi ces petites réflexions; c'est le dernier renvoi que me cause l'indigestion du système de la nature. C'est ce système de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte; tandis que les Turcs se tiennent comme les quackers les bras croisés, pour attendre le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes, & ce léger échec que vient de recevoir un détachement du Prince Repnin, ne doit pas enfler l'espérance de Mustapha jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puisse entrer en comparaison avec toutes ces victoires que les Russes ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens-là se battent pour les possessions de ce monde-ci, les Suisses sont très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde; cela fournit plus à l'imagination, & quand on n'a point d'armée pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis & l'enfer. Je ne connois point ces pays-

là; de l'Isle n'en a pas encore donné la carte; le chemin qu'on dit y mener, traverse les espaces imaginaires, & jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. Quelqu'un qui vous a vu m'assure que vous jouissez d'une très-bonne fanté. Ménagez ce trésor le plus longtemps que possible: un tien vaut mieux que dix tu l'auras. Que Vénus nous conserve le chantre des Grâces, Minerve l'émule de Thucydide, Uranie l'interprète de Newton, & Apollon son fils chéri, qui surpassant Euripide, égala Virgile! Ce sont les vœux que le solitaire de Sans-Souci fait & fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

Le 20 Septembre 1771.

---

Vous vous moquez de moi, mon bon Voltaire. Je ne suis ni un héros ni l'océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade: il faut des

remèdes doux pour les fanatiques, les violens leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui ressemblent plus par leur véhémence aux réformateurs du XV siècle qu'à la génération présente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du droit des hommes & de l'usurpation des autres. Vous croyez donc que les Senons ne font pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas aux bords de la Havel avec autant & peut-être plus de plaisir qu'aux bords de la Seine & du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les François eurent pris possession du comtat; je crus que c'étoit leur manifeste & que par mégarde on l'avoit imprimé après coup. Je vous ai mille obligations du 6 & 7 Tome de l'encyclopédie que j'ai reçus. Si le style de Voiture étoit encore à la mode, je vous dirois que le père des Muses est l'auteur de cet ouvrage & que l'approbation est signée par le Dieu du goût. J'ai été fort surpris d'y trouver mon nom, que par charité vous y avez mis. J'ai trouvé quelques paraboles moins obscures que celles de l'évangile, & me suis applaudi de les avoir expli-

quées. Cet ouvrage est admirable; je vous exhorte à le continuer. Si c'étoit un discours académique, assujetti à la révision de la forbonne, je ferois peut-être d'un autre avis. Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Russie, je vous réponds qu'on les dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France, & vos Welches auront honte de ne pas approuver ce qui est admiré partout ailleurs.

J'avois un très - violent accès de goutte quand vos livres sont arrivés, les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus; ces livres m'ont été d'une grande ressource; en les lisant j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde. Pour vous rendre compte du reste de mes occupations, vous saurez qu'à peine j'eus recouvré l'articulation de la main gauche, que je m'avifai de barbouiller du papier, non pour éclairer, non pour instruire le public & l'Europe aux yeux ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des confédérés: le badinage convient mieux à un conva-

lescent que l'austérité du style majestueux; vous en verrez un échantillon: il y a six chants, tout est fini; car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aise. Deux chants de lecture que je vous prépare, fussent pour vous ennuyer. Ah! que l'homme est un animal incorrigible, direz-vous, en voyant encore de mes vers! La Valachie, la Moldavie, la Tartarie subjuguées doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un Krafinsky, d'un Potoky, d'un Oginsky. Comme je crois posséder une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion, & comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican; bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas. Souvenez-vous qu'il ne faut pas enfouir son talent. C'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées; car combien de siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève qui joigne à tant de goût tant de connoissances? Je plaide une belle cause, & je parle à un homme si éloquent, que s'il jette un coup d'œil sur



le sujet, il faisoit tous les argumens que je pourrois lui présenter. Qu'il continue donc à étendre encore sa réputation, à instruire, à éclairer, à conseiller, à persiffler, à pincer selon que la matière l'exige, le public, les cagots, & les mauvais auteurs; qu'il jouisse d'une santé inaltérable, & qu'il n'oublie point le Senon solitaire habitué à Sans - Souci.

Le 13 Novembre 1771:

---

**J**e conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez exposé les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissémens nécessaires sur la Henriade. Vous faurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat, entrepris & manqué contre le Roi de Pologne, s'est passé (à la communion près) de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le Roi de Pologne, en avoit

prêté le ferment à Pulawski, Maréchal de confédération, devant le maître autel de la vierge à Czenstochow. Je vous envoie des papiers publics qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon Ministre de Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) étoit achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeois pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie & de gaieté; cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence &, j'en ai dit deux mots en passant au commencement du chant V, de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui auroit juré avec le reste. J'ai poussé la licence plus loin; car quoique la guerre dure encore, j'ai fait la paix d'imagination pour finir, n'étant pas assuré de ne pas prendre la goutte lorsque ces troubles s'appaiseront. Vous verrez par le troisième & quatrième chant que je vous envoie, qu'il n'étoit pas possible de mêler des faits gra-

ves avec tant de sottises. Le sublime fatigue à la longue, & les poliffonneries font rire. Je pense bien comme vous que plus on avance en âge, plus il faut essayer de se déridier. Aucun sujet ne m'auroit fourni une aussi abondante matière que les Polonois; Montesquieu auroit perdu son temps à trouver chez eux les principes des républiques, ou des gouvernemens souverains. L'intérêt, l'orgueil, la bassesse & la pusillanimité semblent être les fruits du gouvernement anarchique. Au lieu de philosophes, vous y trouvez des esprits abrutis par la plus stupide superstition, & des hommes capables de tous les crimes que des lâches peuvent commettre. Le corps de la confédération n'agit point par système. Ce Pulawsky, dont vous aurez vu le nom dans mes rapsodies, est proprement l'auteur de la conspiration tramée contre le Roi de Pologne. Les autres confédérés regardent le trône comme vacant, quoiqu'il soit rempli; les uns y veulent placer le Landgrave de Hesse, d'autres l'Électeur de Saxe, d'autres encore le Prince de Teschen. Tous ces partis différens ont autant de haine l'un pour l'autre que les jansénistes, les molinistes

& les calvinistes entre eux. C'est pour cela que je les compare aux maçons de la tour de Babel. Le crime qu'ils viennent de tenter, ne les a pas décrédités chez leurs protecteurs, parce qu'en effet plusieurs de ces confédérés l'ont ignoré; mais qu'ils ayent des protecteurs ou non, ils n'en sont pas plus redoutables, & par les mesures que votre souveraine vient de prendre, dans peu leur mauvaise volonté fera confondue.

Il semble que pour détourner mes yeux des puérités polonoises & de la scène atroce de Varsovie, ma sœur, la Reine de Suède, ait pris ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens dans lesquels les arts & les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvoit que vous manquiez à Berlin. Je lui ai répondu qu'il y avoit seize ans que je m'en appercevois. Cela n'a

pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation, & nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe. Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau; car ce seroit une contradiction, que celui qui éclaira si long-temps l'Europe, fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots. J'en fais amende honorable au Dieu du goût qui siège à Ferney; je le prie de m'inspirer & d'être assuré qu'en fait de belles-lettres je crois ses décisions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

Le 2 Janvier 1772.

---

---

Je suis en vérité tout honteux des sottises que je vous envoie; mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces; le V<sup>me</sup> chant de la confédération, un discours académique sur une matière assez usée pour amener un éloge de l'illustre auditoire qui se trouvoit à la séance de l'académie, &

une épître en vers à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a effuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui adressez; elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui sans cela se seroit trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède où l'on effuie des contretemps; la pauvre Babet, veuve du défunt Isaac, en a bien éprouvé en Provence; il faut que les dévots de ce pays soient de terribles gens, ils ont donné l'extrême onction en faisant violence à ce bon panégyriste de l'Empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on vouloit lui ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie; elle a perdu des meubles, & considérablement vu sa fortune qui n'est que mince; elle a acquis quantité de connoissances pour complaire à son mari; elle ne peint pas mal, & elle est respectable pour avoir contribué autant qu'il étoit en elle, en se conformant aux goûts de son mari, à lui rendre la vie agréable. Un soir, en revenant de chez

moi, le Marquis rentre chez sa femme & lui demande : *eh bien ! as-tu fait cet enfant ?* Quelques amis qui se trouvèrent présens, se prirent à rire de cette question étrange ; mais la Marquise les mit à leur aise, en leur montrant le tableau d'un petit morveux que son mari l'avoit chargé de faire.

Je viens encore d'essuyer un violent accès de goutte ; mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune ; vos ouvrages ne se ressentent pas de la caducité de leur auteur, & je crois qu'il ne dépendroit que de vous de composer encore une *Henriade*. Si les insectes de la littérature vous donnoient de l'opium, ils n'auroient pas tant tort ; car mettant Voltaire de côté, ils en paroîtroient moins médiocres, & que de beaux lieux communs on pourroit répéter, en faisant la liste de tous les grands hommes qui ont survécu à eux-mêmes ? On diroit que l'épée a usé le fourreau, que le feu ardent de ce grand génie l'a consumé avant le temps, qu'il faut bien se garder d'avoir trop d'esprit, parce qu'il s'use trop vite. Que de fots s'applaudiroient de ne pas se trou-

ver dans ce cas? & qu'une multitude d'animaux à deux pieds sans plumes diroient, nous sommes bien heureux de n'être point des Voltaires? Mais heureusement vous n'avez point de médecin premier ministre, qui vous donne des drogues pour régner en votre place; je crois même que la trempe de votre esprit résisteroit aux poisons de l'ame. Je fais des vœux pour votre conservation; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

Le 1 Mars 1772.

---

Il ne s'est point rencontré de poète assez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être rembarré par quelque épigramme; personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes ou Fontenelle, ou Bossuet, ou Gassendi; mais vous, qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes possédoient; elle rend vos vertus plus aimables; aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du



sacré vallon, parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse en protégeant le poëme de M... & celui des confédérés, & ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des questions encyclopédiques. Je vous en fais mes remerciemens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction; il est fait pour répandre les connoissances parmi les aimables ignorans, & leur donner du goût pour s'instruire. J'ai été agréablement surpris par l'article des beaux arts que vous m'adressez; je ne mérite cette distinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainsi que pour tout ce qui caractérise le génie, seule source de gloire pour l'esprit humain. Les lettres de Memmius à Cicéron sont des chef-d'œuvres, où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde; c'est l'extrait de tout ce que les anciens & les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt à signer ce symbole de foi philosophique; tout homme sans prévention, qui a bien examiné cette matière, ne sauroit penser autrement. Vous avez eu surtout l'art d'avancer

ces vérités hardies, sans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* est encore admirable. Je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. Ç'auroit été bien dommage s'il n'avoit pas paru, & si la postérité en avoit été frustrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit se ranger parmi vos chef-d'œuvres dramatiques; l'intérêt toujours renaissant de la pièce & l'élégance continue de la versification l'élèvent de cent piques au dessus de celles de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Welches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses; ils ont été rassasiés de chef-d'œuvres de l'art, & la frivolité les porte à présent à protéger l'opéra comique, Vauxhall & les marionnettes; ils ne méritent pas que vous foyez né dans leur patrie. Ce ne sera que la postérité qui connoîtra tout votre mérite; pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice; je ne varie pas dans mes sentimens, je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet, & je fais des

vœux à cet être qui anime tout, pour qu'il daigne conserver aussi long - temps que possible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne font pas des complimens, mais des sentimens très-vrais, que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit.

Le 18 Avril 1772.

---

---

**J**e vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se font répandus dans le public; il faudra voir si les événemens les confirmeront & quelle issue auront les affaires de la Pologne. J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avois la goutte: ce font les systêmes & la cabale. Ces morceaux font aussi frais & d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à l'âge de vingt ans; on les a imprimés à Berlin, & ils vont se répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers tant anglois que hollandois, espagnols & italiens; mais aucun françois n'a mis le pied chez nous, & je fais positivement que le Mar-

quis de Saint Aulaire n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, surtout s'il ne s'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de la nation. Je pars cette nuit pour la Silésie. A mon retour vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons d'une porcelaine que les connoisseurs approuvent & qui se fait à Berlin. Je souhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conserve encore long-temps pour l'honneur du Parnasse & pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

Le 14 Août 1772.

**J**'ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans, à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus: oui, je crois que son ame est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, & qu'elle

vous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilège que celui de l'immortalité; bien peu d'êtres dans cet univers en ont joui: je vous applaudis & vous admire. Pour ne pas rester tout à fait en arrière, je vous envoie le VI chant des confédérés, avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées; mais chaque champ ne produit pas des roses, & on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je ne le suis. J'aurois voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre. Les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir; mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage. Personne du nom de Saint Aulaire n'est arrivé jusqu'ici; peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix près de se conclure en orient & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement est uniquement

dû à la modération de l'Impératrice de Russie, qui a su elle-même mettre des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où jusqu'à présent ne régnoit que trouble & confusion. Ce sera à votre Muse à la célébrer dignement.

*Stammer*  
*in. theling* Je n'ai fait que balbutier en ébauchant son éloge, & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore, vivez long-temps. Quand on est sûr de l'immortalité en ce monde-ci, il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi, pauvre mortel, qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe pour que j'en jouisse; car je crains fort de ne me pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

Le 16 Septembre 1772.

**V**ous saurez que ne me faisant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux, cassé, goutteux, furanné, mais toujours gai & de bonne humeur;

d'ailleurs les médailles attestent plutôt les époques qu'elles ne sont fidelles ou ressemblantes. J'ai non seulement acquis un abbé, mais deux évêques, & une armée de capucins, dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur. Je trouve, il est vrai, le poète de la confédération impertinent d'avoir osé se jouer de quelques François passés en Pologne; il dit pour son excuse qu'il fait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excrémens des nations, des François réformés par la paix, & qui faute de mieux alloient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale. Je crois qu'il y a des François qui gardent le silence & qui ont un grand crédit au sérail, mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent; ce qui me fait craindre que mon coquin de poète, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le Roi de Suède; ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au com-

mencement de ce siècle. *Semper idem*, c'est votre devise; il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer. Comment pourrois-je vous rajouir, vous qui êtes immortel? Apollon vous a cédé le sceptre du Parnasse; il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps, & votre raison de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination & la raison! Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces, dont on n'apperçoit pas l'existence sur le globe général, & qui des sphères célestes paroïtroient à peine comparables à un grain de sable. Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'affuroit gravement qu'il s'exposeroit au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe; je n'en ferois pas autant, mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connois guère de mortel qui n'y travaillât avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci s'est passée sans effusion de sang,



& que les encyclopédistes ne pourront point déclamer contre les brigands mercenaires & employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait, & l'Europe sera pacifiée au moins après ces derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans quelque guerre. Cette fièvre intermittente peut être suspendue, mais jamais guérie: il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle des hommes; si ce n'est l'un qui excite des troubles, c'est l'autre, & une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement. Je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres François, vous possédez l'imagination, les Anglois, à ce que l'on prétend, la profondeur, & nous autres, la lenteur avec ce bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence & qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même

Voltaire que j'ai possédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable.

Le 1 Novembre 1772.

---

---

Ayant reçu votre lettre, j'ai fait venir incessamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que signifioit cet Amphion, cette lyre & ce laurier dont il avoit orné une certaine jatte envoyée à Ferney? Il m'a répondu que ses artistes n'en avoient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle étoit destinée, qu'il n'étoit pas assez ignorant pour ne pas être instruit de la couronne de lauriers destinée au Tasse pour le couronner au capitolé, que la lyre étoit faite à l'imitation de celle sur laquelle la Henriade avoit été chantée; que si Amphion avoit par ses sons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connoissoit quelque vivant qui en avoit fait davantage en opérant en Europe une révolution subite dans la façon de penser; que la mer sur laquelle nageoit Amphion étoit allégo-

rique, & signifioit le temps, duquel Amphion triomphe; que le dauphin étoit l'emblème des amateurs des lettres, qui soutiennent les grands hommes durant les tempêtes, & que c'étoit tant pis pour les dauphins, s'ils n'aimoient pas les grands hommes. Je vous rends compte de ce procès verbal, tel qu'il a été dressé en présence de deux témoins, gens graves, & qui l'attesteront par serment, si cela est nécessaire. Ces gens ont travaillé au grand deffert avec figures que j'ai envoyé à l'Impératrice de Russie, ce qui les a mis dans le goût des allégories; ils avouent que la porcelaine est trop fragile, & qu'il faudroit employer le marbre & le bronze pour transmettre aux âges futurs l'estime de notre siècle pour ceux qui l'honorent.

Nous attendons dans peu la nouvelle de la conclusion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas cette fois été expulsés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures; mais ils ne tiennent plus qu'à un filet, & la première guerre qu'ils entreprendront, achevera probablement leur ruine entière. Cependant ils n'ont point de philosophes; car vous vous souviendrez des propos qu'on tint à Versailles en

apprenant que la bataille de Minden étoit perdue ; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'Helvétius sur le bonheur, & je crois qu'il l'auroit retouché avant de le donner au public ; il y a des liaisons qui manquent & quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent ; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine & ceux d'un certain grand homme qui illustre la Suisse par sa présence. On peut être grand métaphysicien & grand politique comme l'étoit le Cardinal de Richelieu, sans être grand poëte. La nature a distribué différemment ses dons, & il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple qu'elle les a réunis en la même personne. Jouissez longtemps des biens que la nature prodigue envers vous a daigné vous donner, & continuez d'occuper le trône du Parnasse, qui sans vous demeurera peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney le philosophe de Sans-Souci.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes  
l'histoire,  
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au  
grand,  
Des François un feul homme a foutenu la  
gloire :  
Il fut embrasser tout; son génie agiffant  
A la fois remplaça Boffuet & Racine,  
Et maniant la lyre ainfi que le compas,  
Il transmit les accords de la Mufe latine  
Qui du fils de Vénus célébra les combats;  
De l'immortel Newton il faifit le génie,  
Fit connoître aux François ce qu'eft l'attra-  
ction;  
Il terraffa l'erreur & la religion.  
Ce grand homme lui feul vaut une acadé-  
mie.

Vous devez le connoître mieux que per-  
fonne. Pour notre poudre à canon, je crois  
qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainfi  
que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons  
ouvrages qu'elle répand dans le public; par

malheur ils deviennent de jour en jour plus rares. Nous avons dans notre voisinage une cherté de bled excessive; j'ai cru que les Suisses n'en manquoient pas, encore moins les François, dont les ouvrages éclairent nos régions ignorantes sur les premiers besoins de la nature.

Je ne connois point de traités signés à Potsdam ou Berlin; je fais qu'il s'en est fait à Pétersbourg; ainsi le public trompé par les gazetiers fait souvent honneur des choses aux personnes qui y ont eu le moins de part. J'ai entendu dire de même que l'Impératrice de Russie avoit été mécontente de la manière dont le Comte Orlow avoit conduit sa négociation de Focziani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrâce fût entière. On ment d'une maison à l'autre; à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre & s'accroître, quand ils se promènent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que les mensonges font plus de chemin que les vérités. En attendant le grand Turc devient plus docile; les conférences ont été

été

été entamées de nouveau, ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que Monsieur Mustapha ne séjournera plus long-temps en Europe: tout cela dépend d'un nombre de causes secondes obscures & impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulemas, du caprice du grand Visir, de la morgue du négociateur; & voilà comme le monde va; il ne se gouverne que par compère & par commère; quelquefois quand on a assez de données, on devine l'avenir; souvent on s'y trompe. Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée; il n'y a rien de fortuit dans cette prophétie; elle se fonde sur vos ouvrages égaux & quelques uns supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche; avec cela il est doux de jouir, & de se soutenir dans la même force malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde; je sens que j'ai besoin de vous; & ne pouvant vous entretenir, il est encore bien

agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue.

Le 6 Décembre 1772.

**J**e me souviens que lorsque Milton dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce, qui avoit pour titre Adam & Ève, cela réveilla son imagination & lui donna l'idée de son poëme du paradis perdu; ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon perfiillage des confédérés, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas. Chez vous le temps a perdu ses ailes. Voltaire à soixante & dix ans est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune, vous le possédez seul. Charles Quint radotoit à cinquante ans, beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie; le fameux Clarcke, le célèbre Swift étoient tombés en enfance, le Tasse, qui pis est, devint fou, Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non

*Feeling*

*ditel*



plus: pour Homère, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint Aulaire, ne faisoient aussi bien des vers, ni n'avoient l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney; aussi enterrera-t-on le Parnasse françois avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrois de Grimm, de la Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ses feuilles ne valoit pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques. Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paroît un art de la raserie dédié à Louis XV, des essais de tactique par de jeunes militaires qui ne savent pas épe-ler Végèce, des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrues, des dictionnaires comme s'il en pleuvoit, enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales & d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reste au demeurant ne vaut rien? Voilà ce qui me

fait renoncer à ces feuilles. Le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière; en un mot quand vous aurez des Fontenelles, des Montesquieux, des Greffets, surtout des Voltaires, je renouerais cette correspondance; mais jusques-là je la suspendrai. Je ne connois point ce Morival dont vous me parlez; je m'informerai pour avoir de ses nouvelles; toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon service il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie; tant de fiel n'entre point dans l'ame des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du Landgrave de Hesse avec ma nièce. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout.

En attendant tout s'achemine à la paix; elle fera conclue dans peu: alors il restera à pacifier la Pologne, à quoi l'Impératrice de Russie, qui est heureuse en toutes ses entreprises, réussira immanquablement. Je me trouve à présent contre ma coutume dans le tourbillon du grand monde; ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je ferai rendu à moi-mé-

me, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je souhaite fanté & longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

Le 10 Janvier 1773.

---

Solon avoit raison; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non-lisible d'extraits de mauvais livres, Thiriot auroit dû me régaler de vers devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire, baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisoit la gloire de dédaigner d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces. Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Être jugé par des ingrats & estimé par des imbécilles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendroient les actions vertueuses & louables, si nous ne chérissions pas la gloire? Les Dieux font pour César, mais

Caton fuit Pompée: ce font les fuffrages de Caton que les honnêtes gens défirerent de mériter; tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation; mais il eft effentiel pour le bien de l'humanité qu'on ait une idée nette & déterminée de ce qui eft louable. On peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. Faites du bien aux hommes, & vous en ferez béni. Voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auffi indifférent que ce qui s'eft dit à la conftruction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exifter, nous ne foyons fenfibles aux jugemens de la poftérité: les rois doivent l'être plus que les particuliers, puiſque c'eſt le feul tribunal qu'ils ayent à redouter. Pour peu qu'on foit né fenfible, on prétend à l'eſtime de ſes compatriotes, on veut briller par quelque choſe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet inſtinct eft une fuite des ingrédiens dont la nature s'eſt ſervie pour nous pétrir: j'en ai ma part; cependant je vous affure qu'il ne m'eſt jamais venu dans

l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec Mustapha, ni avec aucun autre; ce seroit une vanité puérile & bourgeoise, je ne m'embarasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier je me mets en parallèle avec le Tocalon, avec l'archétype des stoïciens, & je confesse alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous ne sont pas formés pour atteindre à la perfection. Si l'on vouloit recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, ce catalogue rempliroit un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, & ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables. Cependant quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, ne pensez pas que je me flatte que les princes auront le plus de part à la réputation. Je crois au contraire que les grands auteurs qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront de la gloire la plus durable; parce que la vie des bons princes se passe toute en action, & la vicissitude & la foule des événemens qui suivent ceux-là effacent les précédens; au lieu que les grands auteurs sont non seulement les bienfaiteurs de

leurs contemporains, mais de tous les siècles. Le nom d'Aristote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre; on lit & relit plus souvent Cicéron que les commentaires de César. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du Cardinal Bembe, du Tasse, de l'Arioste, l'emportent sur ceux de Charles Quint & de Léon X, tout vice-Dieu que ce dernier prétendoit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide pour une fois qu'on parle d'Auguste, & encore n'est-ce que rarement en son honneur. S'agit-il de l'Angleterre? On est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbrocke, que de la cour molle & voluptueuse de Charles II, de la lâche superstition de Jaques II, & de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la Reine Anne. De sorte que vous autres précepteurs du genre humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie; au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos con-

temporains & que vous travaillez pour tous les siècles. On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; au lieu que l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité, qui nous parlent par leurs livres. Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je mourir à la peine, parce qu'on est incorrigible à soixante & un an, & parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains, en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, & de ce que la nature a voulu que je fusse. Si le patriarche de Femey, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence, & même s'il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins. Puiffe-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation! il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-Souci.

Le 26 Janvier 1773.

J'ai reçu votre lettre, & vos vers charmans, qui démentent fans doute votre âge. Non, je ne vous en croirai point sur votre parole : ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au temps ses ailes. Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers ; mais vous savez que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouveroit en d'autres. Un certain Cotys, Roi d'un pays très-barbare, entretint une correspondance en vers avec Ovide lorsque celui-ci étoit exilé dans le Pont ; il doit donc être permis aujourd'hui à quelque souverain d'un pays moins barbare, d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage Welche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puristes de son académie.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les musulmans chassés de l'Europe. La paix vient de manquer pour la seconde fois ; de nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Welches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle en

*Wesley Cochran*



bon apôtre de feu l'abbé de Saint Pierre, & peut-être ne réuffirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des caufes nous entraîne malgré nous, & se joue de nos projets comme un vent impétueux d'un fable mouvant; cela n'empêche pas que le train ordinaire des chofes ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, & nos évêques confervent vingt-quatre mille écus de rentes, les abbés fept mille; les apôtres n'en avoient point autant. On s'arrange avec eux fur un tel pied, qu'on les débarraffe des foins mondains, pour qu'ils s'attachent fans diftraCTION à gagner la Jérufalem célefte, qui est leur véritable patrie.

Je vous fuis obligé de la part que vous prenez à l'établiffement de ma nièce; elle a une figure fort intéreffante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle fera heureufe, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux la Barre que je n'ai pas l'honneur de connoître, & s'il a de la conduite, il fera facile de le placer; votre recommandation

ne lui fera pas inutile. Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on fouhaite, mais non pas ce qui existe; enfin ce qu'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être étoit possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement présent.

*lip.*  
*retract.*

Hé bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas; vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Souvenez-vous de la maxime de l'Empereur Auguste, *festina lente*; ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney en attendant les lois de Minos.

Le 27 Février 1773.

---

**V**ous savez que tous les princes ont des espions; j'en ai jusqu'aux pieds des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont

vous avez été menacé. Je ne fais s'ils m'ont annoncé juſte, (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés;) mais ils ſoutiennent que votre mal a dégénéré en goutte, ce qui m'a doublement réjoui, parce que cette maladie à votre âge pronoflique une longue vie, & que je ſuis bien aïſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède, & cela vous a fourni la matière d'un drame: je crois que ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez de nouvelles de gazettes des ſujets de tragédie; celle-ci eſt certainement très-nouvelle & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques anciens ou modernes ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être; mais ſ'il eſt permis à un *dilettante*, ou pour nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paroît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perſonne, & que ſi Aſtérie ou Teucer

avoient péri par les complots des pontifes, on auroit été plus remué & plus attendri. Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je le suis, vous avez en fans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose. Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature; nous aimons mieux dans ce pays n'avoir que des sujets comiques; les autres nous les avons eus par le passé, mais nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci, qui est le vieux Pœlnitz: il a été fort mal & je vous envoie l'histoire de sa convalescence, il a actuellement 85 ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière à un âge aussi avancé, & de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme. L'autre pièce, qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales: j'ai fort recommandé qu'on ait soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste

que vous payiez un fatras de fadaïses qui vous *fooleries.*  
ennuiera peut-être. Vous me parlez de vos  
Welches & de leurs intrigues; elles me font  
toutes connues; il ne m'échappe rien de ce  
qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constanti-  
nople; mais il faut attendre jusqu'au bout  
pour voir qui rira le dernier. Votre Impéra-  
trice a bien des ressources; le nord demeurera  
tranquille, ou ceux qui voudront le troubler,  
tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.  
Voilà ce que je prends la liberté de vous an-  
noncer, & que vos Welches, pour trouver  
des souverains trop crédules, pourront peut-  
être les précipiter eux-mêmes dans de plus  
grands malheurs que ceux qu'ils ont courus  
jusqu'à présent.

Mais je ne fais de quoi je m'avise; les pro-  
nostics ne vont point à l'air de mon visage, &  
ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant,  
aussi peu qu'à un échappé de Teuton à faire  
des vers Welches. Je me sauverai de ceci  
comme Pilate, qui dit *scriptum scripsi*. On  
peut mal prévoir, on peut faire de mauvais  
vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit  
sensible au destin des grands hommes & que le

philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

Le 4 d'Avril 1773.

---

Si je n'étois pas surchargé d'affaires, j'aurois répondu à votre charmante lettre au sujet de toutes les trinités infernales auxquelles vous avez heureusement échappé, ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages, ce qui sera expédié à peu près vers le milieu du mois prochain. Quelque pressé que je sois, je ne saurois pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois: on suppose des raisons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou pour mieux dire à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous surpasserez Méthusalem en toute chose; il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je vous réponds  
bien

bien qu'il ne fit jamais de bons vers. Le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney.

Le 17 Mai 1773.

---

---

Puisque les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt, mon voyage de Prusse, l'usage des eaux minérales & l'arrivée de ma nièce la Princesse d'Orange. Je n'en prends pas moins part à votre convalescence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée dont personne encore n'est revenu. Le vieux Baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paroïssoit pas qu'il eût 86 ans. S'il s'est échappé de la fatale barque faute de payer le passage, vous avez à l'exemple d'Orphée adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer, & en tout sens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté comme exécuté sur le Chevalier la Barre; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival dont vous me parlez est inconnu; je m'informerai de sa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Je vois que le public se complaît à exagérer les événemens. Thorn ne se trouve point compris dans la partie qui m'est échue de la Pologne. Je ne vengerai point le massacre des innocens dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Warmie un monument sur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir, rendre des hommages au génie que venger des atrocités déjà depuis long - temps commises.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius sur l'éducation. Je suis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger de pensées fausses & de



*concetti* qui me semblent on ne fauroit plus déplacés dans un ouvrage de philosophie: il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, & que l'éducation peut tout; malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui est contraire & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avoit de ma personne; je voudrois la mériter.

Je ne fais pas comment pense le Roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume. Vous vivrez encore long - temps l'honneur des lettres & le fléau du fanatisme, & si je ne vous vois pas *faciem ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne & mes vœux vous accompagnent partout.

Le solitaire de Sans - Souci.

Le 7 d'Août 1773.

---

**J**e m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt années que vous êtes parti d'ici. Votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étois alors; cependant si vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté des nouvelles. Les observateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre des vieux militaires finissent par rader, & que les gens de lettres se conservent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le Prince Eugène ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps; je pourrois bien avoir un même desin, sans avoir possédé leurs talens. On fait qu'Homère, Varron, Fontenelle & tant d'autres ont atteint un grand âge, sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'esprit, sans m'embarrasser du sort qui m'attend,

de quelques années de plus ou de moins d'existence qui disparoissent devant l'éternité.

On va faire la dédicace de l'église catholique de Berlin; ce fera l'évêque de Warmie qui la consacra. Cette cérémonie étrangère pour nous attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandoit de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles: il fut heureux, il ne fut point persécuté; le jeune Étallonde, Lieutenant à Wéfel, l'a été, il mérite qu'on pense à lui; muni de votre protection & du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce Roi de Pologne dont vous me parlez. Je fais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne, est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage comme à l'unique moyen d'éviter une

*Lott's*

guerre générale. Les apparences font trompeuses & le public ne juge que par elles; ce que je vous dis est aussi vrai que les 48 propositions d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'Empereur & moi ne nous mêlions pas des troubles de l'orient. C'est au Prince Kaunitz à vous répondre pour l'Empereur, il vous révélera les secrets de sa politique; pour moi je concours depuis longtemps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paye, & vous devez favoir qu'un allié ne fournit pas des troupes & de l'argent en même temps: je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'Impératrice de Russie; quant à ma personne, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes. J'ai lu l'article *guerre*, questions encyclopédiques Tome VI, page 339, & j'ai frémi. Comment un prince dont les troupes sont habillées d'un gros drap bleu & les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite & à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire, sans mériter le titre honorable de chef de brigands, puisqu'il n'est suivi

que d'un tas de fainéans, que la nécessité oblige à devenir des bourreaux mercenaires, pour faire sous lui l'honnête métier de voleurs de grands chemins? Avez-vous oublié que la guerre est un fléau, qui les rassemblant tous, y ajoute encore tous les crimes possibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces sages maximes, un homme, pour peu qu'il ait sa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils scélérats. Vous ferez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à présent empêché qu'il n'y ait eu de discorde entre les deux États, & qu'il faut qu'un souverain soit condamnable à mort, (s'il étoit particulier,) pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes. Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige la propre défense sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure & même barbare, je confesse que surtout la Grèce est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais fou-

venez - vous de l'injuste sentence de l'aréopage contre Socrate, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui ayant gagné une bataille navale ne purent dans une tempête enterrer leurs morts. Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis & avilis par les barbares. Est-ce à moi de les délivrer? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit durer? Moi qui ne suis que cendre & que poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la providence? Que de raisons pour maintenir la paix dont nous jouissons! Il faudroit être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par ce que j'ai marqué ci-dessus; ne le pensez pas: une raison aussi valable que celles que je viens d'alléguer, est, qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage de secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre. Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non - interrompus qui ont signalé

toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre; la difficulté consiste à passer ce fleuve avec sûreté; elle trouve à l'autre bord un terrain excessivement coupé, une difficulté infinie de subsister; ce n'est qu'un désert & des montagnes hérissées de bois qui mènent vers Andrinople; la difficulté d'amasser des magasins, de les conduire avec soi, rend cette entreprise hasardeuse; mais comme jusqu'à présent rien n'a été difficile à l'Impératrice, il faut espérer que ses généraux mettront heureusement à fin une aussi pénible expédition.

*thick, etc.*

Voilà des raisonnemens militaires qui m'échappent, dont je demande pardon à la philosophie. Je ne suis qu'un demi-quaker jusqu'à présent; quand je le serai comme Guillaume Pen, je déclamerai comme d'autres contre ces assassins privilégiés qui ravagent l'univers. En attendant donnez-moi mon absolution d'avoir osé faire mention de projets de campagne en vous écrivant: c'est dans l'espoir de recevoir votre indulgence plénière que le philosophe de Sans-Souci vous assure qu'il ne

ceffe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 9 Octobre 1773.

Si il m'est interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en suis pas moins aise que la Duchesse de Wurtemberg vous ait vu. Cette façon de converser par procuration ne vaut pas le *faciem ad faciem*; des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a possédé en personne. J'applaudis aux larmes vertueuses que vous avez répandues au souvenir de ma défunte sœur; j'aurois sûrement mêlé les miennes aux vôtres, si j'avois été présent à cette scène touchante. Soit foiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que Cicéron projetoit pour sa Tullie, je lui ai érigé un temple dédié à l'Amitié; sa statue se trouve au fond, & chaque colonne est chargée d'un mascaron contenant le buste des héros de l'amitié; je vous en envoie le dessein. Ce temple est placé dans un des bosquets de mon jardin; j'y vais souvent me rappeler mes pertes, & le bonheur dont je jouissois autrefois.

*thicketts,  
Shrubberies.*



Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le servage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables, ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Netze, la Warta, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même étoit inconnu; de là j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces, où je les conserve & les rends utiles à la patrie, en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement: de plus j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la haute Silésie, où il restoit des terres incultes; chaque village a vingt familles: j'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes incendiées, dans les montagnes, qui étoient de bois, & qui seront de briques & même de pierre de taille. Je ne vous parle point de troupes; cette manière est trop prohibée à Ferney pour que je

la touche. Vous sentirez qu'en faisant tout cela je n'ai pas été les bras croisés.

A propos de croisés, ni l'Empereur ni moi nous ne nous croiserons contre le croissant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jérusalem. Nous espérons que la paix se fera cet hiver, & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit, *il faut vivre & laisser vivre*. À peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conserver autant qu'on le pourra sans risque, & ni plus ni moins se mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'assassins à gage. Ce système n'est celui ni de Richelieu, ni de Mazarin, mais il est celui de bien des peuples, objet principal des magistrats qui les gouvernent. Je vous souhaite cette paix accompagnée de toutes les prospérités possibles, & j'espère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philosophe de Sans-Souci, qui admire & admirera son génie jusqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

Le 11 Octobre 1775.

---

Faut-il écrire en mauvais vers  
Au Dieu qui préside au Parnasse ?  
C'est aux orgueilleux non-experts  
A s'armer d'une telle audace.  
Pour moi, qui né sous un ciel de frimats,  
Loin des bords fleuris de la Seine,  
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,  
Si je tentois dans mes ébats  
De rimer encor pour Voltaire,  
Je mériterois pour salaire  
Le traitement de Marfias.

Mr Guibert m'a vu avec de jeunes yeux qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe & ma chaleur s'éteint; il n'est donné qu'à Voltaire de rajeunir; les protégés d'Apollon sont plus favorisés que ceux de Mars. Au lieu de vingt campagnes que Mr Guibert me donne libéralement, il ne m'en reste qu'une à faire, c'est celle du dernier décampement. Dans cette situation on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace & la Scythie, & soyez sûr que l'Impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura

bien faire la paix sans secours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'Impératrice de Russie, si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas, comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Ces Grecs pour lesquels vous vous intéressez si vivement sont, dit-on, si fort avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous & les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui fera assez hardi pour risquer l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands & de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière de la part des philosophes. Déformais ces Messieurs vont gouverner l'Europe comme

les papes l'assujettirent autrefois; je crois même que Mr Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains, & qu'il se fera ou capucin ou philosophe, pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosophes ayent des missionnaires, pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les États de ces grosses armées qui les abyment, & successivement il ne restera personne pour se battre. Tous les souverains & les peuples n'auront plus ces malheureuses passions dont les suites sont si funestes, & tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique. Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle, de l'aurore duquel je ne jouirai pas même, & l'on plaindra mes contemporains comme moi d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée. Tout dépend pour l'homme du temps où il vient au monde. Quoique j'y sois venu trop tôt, je ne le regrette pas; car j'ai vu Voltaire, & si je ne le vois plus, je le lis & il m'écrit. Continuez

long-temps de même, & jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due & de tous les biens que vous fouhaite le philosophe de Sans-Souci.

Le 21 Novembre 1773.

---

**I**l étoit bien juste qu'un pays qui avoit produit un Copernic ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie en tout genre où la tyrannie des puissans l'avoit plongé. Cette tyrannie alloit si loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avoient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple instruit. On ne peut comparer les provinces polonoises à aucun Etat de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada; il faudra par conséquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaise administration a négligé pendant tant de siècles.

Vos vœux ont été exaucés; les Turcs sont battus par les Russes, Silistria est prise & le Vizir fuit du côté d'Andrinople. Mustapha appren-

apprendra à trembler dans son férail, & peut-être que ses malheurs le rendront plus souple, qu'il signera une paix que les conjonctures rendent nécessaire. Si les armes victorieuses des Russes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'Impératrice de vous envoyer la plus jolie Circassienne du férail; elle fera escortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au férail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelques expériences physiques, en animant par le feu de Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la Landgrave de Darmstadt est de retour de Pétersbourg; elle ne tarit point sur les éloges de l'Impératrice, sur les choses utiles qu'elle a exécutées & les grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y passeront l'hiver. Cette cour réunit le faste, la magnificence & la politesse, & l'Impératrice surpasse encore le reste par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jésuites? Ce n'est qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai conservés; le pape leur a coupé

la queue, & ils ne peuvent plus servir comme les renards de Samfon à embraser les maisons des Philistins. D'ailleurs la Silézie n'a produit ni de père Guignard, ni de Malagrida: nos Allemands n'ont pas les passions aussi vives que les peuples méridionaux. Si toutes ces raisons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte; j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeureroit *in statu quo* dans mes provinces; or j'ai eu des jésuites; donc il faut les conserver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition, qui les absout de leur serment par la plénitude de sa puissance; pour moi, personne ne peut m'absoudre; je suis obligé de garder ma parole, & le pape se croiroit pollué, s'il me bénissoit; il se feroit couper les doigts dont il auroit donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe. Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos pique-puces. Nous sommes à deux de jeu; mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tour-nemine votre recteur; les capucins se targuent de saint Cucufino, dont ils peuvent s'applaudir



à leur aise; mais vous protégez ces gens, & vous feul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur. Ainfi j'admire & me tais, en affurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admira jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

Le 11 Décembre 1773.

---

**L**a Dame de Paris avoit certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherois pas de tout ce que vous venez d'écrire. L'amour & la haine ne se commandent point, & chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimoient pas la guerre, ménageoient plus les termes que nos philosophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilège de noblesse & l'emploient indifféremment dans leur prose; mais je vous avoue que j'aimerois autant déclamer contre la fièvre quarte que contre la guerre, c'est du temps perdu:

*banal.*  
 les gouvernemens laissent brailler les cyniques & vont leur train; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reste de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conservez cet esprit rajeuni, & duffiez-vous faire ma satire en vers sanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 4 Janvier 1774.

---

Votre tactique m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je fais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui est Officier à Wéfel; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas; mais je

vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sûreté à Verfoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le Chevalier de la Barre & lui ont été accusés du même délit; il est contre la dignité du Roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paroître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que les juges du Chevalier la Barre ayent été punis; je n'ai point entendu dire qu'on ait sévi contre aucun des assesseurs du tribunal d'Amiens; ainsi à moins que du fond de Ferney vous ne gouverniez la France, je ne saurois me persuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le seul profit qu'il pourra tirer de son voyage, ce sera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de son métier; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertissiez, il ne me sera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il se trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été soldats dans le régiment de Picardie, & à

*See boys.*

Berlin un perruquier qui a servi dans les armées de Mr de Broglio; ils sont très-fort à votre service, si vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établissez. C'est sur quoi j'attends votre résolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre disgrâce, je prie Apollon, & Esculape son fils, Dieu de la médecine, de vous conserver dans leur sainte garde.

Le 10 Février 1774.

Vous devez favoir que je suis Teuton de naissance & que par conséquent la langue françoise n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous foyez donnée pour m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurois voulu, soit par la distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener; j'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la tactique, & je n'ai jamais cru que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun

diCTIONNAIRE de billets doux, à moins qu'il ne fût écrit par Tifiphone, Mégère ou Alecto. Mais qu'à cela ne tienne, vous avez le privilège de tout dire, & d'anoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit

Que le vainqueur de l'Euphrate  
 Dans la place de Socrate  
 Est le dernier des mortels.

il n'a pas tant tort dans un sens, parce que Socrate étoit le plus sage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus dissolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avoit tué Clytus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avoit fait tuer un philosophe, & par foiblesse pour les caprices d'une courtisane avoit brûlé Persépolis. Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvoit en aucune façon être comparé à Socrate; mais il est vrai aussi, que si Socrate s'étoit trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'auroit peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations. J'aimerois autant déclamer contre

la fièvre pourprée que contre la guerre: on empêchera aussi peu l'une de faire ses ravages, que l'autre d'exciter les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde est monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permission pour un an de se rendre en Suisse. Je suis persuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en sa faveur; mais enfin il vous verra, il pourra apprendre l'exercice prussien à la garnison françoise que vous ferez mettre à Verfoy. On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à Mr de Choiseul sa nouvelle existence. Ce fera sans doute Mr d'Aiguillon, nouveau Ministre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage. En attendant j'ai toujours la goutte & je n'écris point contre elle; & que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en souhaite pas moins longue vie & prospérité.

Le 16 Février 1774.

---

---

Votre éloquence est semblable à celle du fameux orateur Antoine des Romains, qui favoit si bien plaider ses causes, quoique injustes, qu'il les gaignoit toutes. Je me sens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puissiez me faire. Bientôt vous me persuaderez qu'il fait nuit en plein jour. Je suppose que Morival est à présent à Ferney. Vous entendez mieux les lois de France que moi, & vous concilierez la présence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenant à cet empire. Vous lui ferez obtenir sa grâce, & une récompense de ce qu'il a eu assez d'esprit pour se dérober au supplice que ce malheureux la Barre a souffert. Je veux croire qu'il y a des gens sensés, même à Amiens, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges; mais que le fanatisme crie que la religion est offensée, & vous verrez ces mêmes juges, emportés par leur fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges françois font commes les nôtres, lorsque ces derniers ont la fièvre chaude; & malheur à la victime qui se présente pendant qu'ils ont des transports au cerveau. Mais c'est au protecteur des Calas & des Syrven à secourir Morival, & à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Amiens & de Touloufe.

En écrivant je reçois votre seconde lettre; elle me trouve sans goutte, & je ne vous en suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que je suis très-persuadé que le monde est très-bien allé avant mon existence, & qu'il ira de même quand je serai confondu dans les élémens dont j'ai été composé. Qu'est-ce qu'un homme, un individu en comparaison de la multitude d'êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foison, mais rarement des Virgiles & des Voltaires. Nous connoissons ici le Taureau blanc, mais point le dialogue dont vous me parlez du Prince Eugène & de Marlborough. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs font la Vierge & la Pompadour. Je

*plenty.*



trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Ces ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage. Demeurez jeune long-temps, haïſſez - moi encore long - temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & fachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

Le 29. Mars 1774.

---

**M**orival vous a les plus grandes obligations; fans le connoître, son innocence seule a plaidé pour lui, & rougissant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légéretés qu'on ne fauroit qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité & le faux zèle se maintiennent dans l'église, & son nom est encore le

mot de ralliement de tous les pauvres en esprit & de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très-chrétien il faut que les sujets soient très-chrétiens, & on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer la pâte que l'on adore comme un Dieu, ou à s'agenouiller devant elle. Le seul moyen d'obtenir grâce pour Mörival est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque église la torche à la main, de se faire fesser par les moines aux pieds du maître autel, & au sortir de là de se faire moine lui-même. Ni vous ni lui ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du Dieu des vengeances, ni les juges auxquels rien ne coûte autant que de se rétracter. Cependant l'entreprise vous fera honneur, & la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité aux pieds du trône, & contraint les puissans de la terre à réformer des abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée aux pieds impérieux de

l'arrogance titrée, & foyez perfuadé que personne ne vous fouhaitera plus de prospérités que le philofophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 15 Mai 1774.

Aucun cheval ne m'a jeté à bas, je ne fuis point tombé, je n'ai point eu l'aventure de votre faint Paul, qui étoit un déteftable cavalier; mais j'ai eu la fièvre avec une forte éréfipèle: cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries, point de troifième ciel; j'ai encore moins entendu des paroles ineffables que la langue des hommes ne fauroit rendre. Mon aventure toute commune s'est réduite à une éréfipèle, comme tout le monde peut en avoir. Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de fa faveur, a brodé ce conte à plaifir; il a l'imagination poétique, il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique. Pour le bon Louis XV, il est allé en pofté chez le père éternel. J'en ai été fâché; c'étoit un honnête homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui d'être Roi. Son fuccesseur débute avec beaucoup de fa-

1774

geffe, & fait espérer aux Welches un gouvernement heureux. Je voudrois qu'il eût traité la du Barry plus doucement, par respect pour son bifaïeul. Si la gent monacale influe sur ce jeune homme, les petits maîtres feront en rofaire & les initiées de Vénus couvertes d'agnus-dei. Il faudra que quelque évêque s'intéresse pour Morival & qu'un pique-puce plaide sa cause. On prétend qu'un orage se forme & menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés & les événemens que ce nouveau règne va produire, disposé à admirer tout ce qui sera admirable, & à faire mes réflexions sur ce qui ne le fera pas, ne m'intéressant qu'au fort des philosophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sans-Souci a été, est, & fera le sincère admirateur. *Vale.*

Le 19 Juin 1774.

---

---

**J**e ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions, il faut

suivre ses démarches, & cela pendant quelques années, ou pour s'être précipité & avoir décidé à la hâte, on se trompe. Vous qui avez des liaisons en France, vous pouvez savoir sur le sujet de la cour des anecdotes que j'ignore. Si le parti de la superstition l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Welches; ils risqueront d'être gouvernés par quelque caffard en froc ou en foutane, qui leur donnera la discipline d'une main & les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes sciences: la rouille de la superstition achevera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la société; mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des Capets. *ypocrite*

Laissez en paix les manes de Louis XV. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste. Il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. Cette passion sombre & atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement oublier nos fot- *balls.*

tises, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte. Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis; vouloir corriger des injustices & vouloir faire le bien sont des inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez pour rien le crédit que je puis avoir en France; je n'y connois personne; j'ai vu Mr de Vergennes il y a vingt ans, comme il passoit pour aller en Pologne, & ce n'en est pas assez pour s'affurer de son appui. Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer Aufrène sur notre théâtre; il a joué les rôles de Couffi & de Mithridate. On m'a dit qu'il avoit été à Ferney; aussitôt je l'ai fait venir pour l'interroger sur votre sujet; il m'a dit qu'il vous avoit trouvé alité & urinant du sang; ces paroles m'ont saisi, mais ayant ajouté que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, je me suis rassuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez, & je ne croirai votre fin prochaine que

que lorsque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui risquent leur fanté, leurs membres & leur vie pour conferver celle de leurs concitoyens. Puisque nous vous perdrons, si vous ne lâchiez de ces sarcasmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège exclusif de vous égayer sur leur compte. Mais représentez - vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney, ne regarderiez - vous pas comme votre Dieu sauveur le brave qui défendrait vos possessions & qui écarteroit cet ennemi de vos frontières? Je prévois votre réponse: vous avancerez qu'il est juste de se défendre, mais qu'il ne faut attaquer personne: exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes, de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs souverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, si le Maréchal de Belle-Isle dans la dernière guerre osa proposer de faire un désert de la Hesse; ces sortes d'ex-  
 ces sont l'opprobre éternel de la nation françoise, qui, quoique très-polie, s'est quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares. Observez cependant que ce

*enlevé**Palatinat**esse.**Note.*

Louis XV rejeta la proposition du Maréchal de Belle-Isle, & qu'en cela il se montre supérieur à Louis XIV. Mais je ne fais où je m'égaré. Est-ce à moi à suggérer des réflexions à ce philosophe solitaire qui de son cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre esprit inépuisable; il vous dira sans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle que contre la guerre; que ce sont des maux nécessaires, & qu'il n'est pas digne d'un philosophe d'entreprendre des choses inutiles. On demande d'un médecin qu'il guérisse la fièvre, & non qu'il fasse une satire contre elle. Avez-vous des remèdes? donnez-nous-les. N'en avez-vous point? compatissez à nos maux. Disons comme l'ange Ituriel: Si tout n'est pas bien dans ce monde, tout est passable, & c'est à nous de nous contenter de notre fort.

Vos héros russes en attendant entassent victoire sur victoire sur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du Sultan; ils lisent vos libelles & vont se battre; & votre Impératrice, comme vous l'appellez, a fait passer



une nouvelle flotte dans la Méditerranée. Et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. Nous avons reçu ici les vers d'un foi-difant Russe à Ninon Lenclos, Pégase & le Vieillard, & nous attendons Louis XV aux champs élysées: tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

Le 30 Juillet 1774.

---

**L**e Chancelier de France est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques: il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir; mais je ne me mêle pas du parlement, & je m'en repose sur la prudence du XVI des Louis, qui saura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire. Je rends justice à vos

beaux vers sur la tactique, comme aux injures élégantes qui selon vous sont des louanges ; & quant à ce que vous ajoutez sur la guerre, je vous assure que personne n'en veut en Europe, & que si vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre Impératrice de Russie, comme à celui de l'Impératrice Reine, elles attesteront toutes deux que sans moi il y auroit eu un embrasement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes : & voilà pour les affaires de Pologne. Je pourrois plaider cette cause devant tous les tribunaux, assuré de la gagner ; cependant je garde le silence sur des événemens si récents, dont il y auroit de l'indiscrétion à parler.

Votre lettre m'est parvenue à mon retour de la Silésie, où j'ai vu ce Comte Hoditz, auparavant si gai, à présent triste & mélancolique ; il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, & qui sont une suite nécessaire de l'âge : je lui ai adressé cette épître sur laquelle vous jeterez un coup d'œil, si vous voulez. Elle ne vaut pas celle de Ninon ; mais je soupçonne fort que le rabot de

Voltaire a passé sur cette dernière : j'ai beaucoup vu de Russes, mais je n'en ai vu aucun qui s'exprimât ainsi, ou qui eût le tour de gaieté dont cette épître est animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïsse point, & je ne saurois m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort personne ne vous remplacera ; c'en fera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres ; je vois avec douleur leur dépérissement, soit faute de génie ou corruption de goût, ce qui paroît gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici, l'on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès & d'Auguste. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous naîtront avec moins d'enthousiasme pour ces chef-d'œuvres de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé ; ils se bornent aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété, & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvai-

fes. Vivez donc autant que cela sera possible, & soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'esprit humain. Ce font les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

Le 13 Septembre 1774.

---

**L**es négociations de la paix de Westphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, Comte de Mesme & au fameux Oxenshiern, qu'il ne nous en coûte à solliciter la grâce de Jaques Marie Bertram d'Étalonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps possibles. Voilà un Chancelier sans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connoissez pas, qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs, avant d'entamer l'affaire de Jaques Marie, enfin un témoignage que vous me demandez qui n'est pas selon le style de la chancellerie; on prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment du-

quel il sert, est suffisant, & que les princes ne doivent pas s'abaisser à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les servent, ou il faut en faire une affaire ministérielle. Voilà ce qu'on dit. Pour moi, qui ne suis exercé ni au style de chancellerie, ni profondément instruit du *puntilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à Mr d'Alembert, & je ferai écrire à mon ministre à Paris, qu'il dise un mot en faveur du jeune homme au nouveau Chancelier. Si les anciens usages barbares prévalent contre les bonnes intentions de Marie Arouet de Voltaire & de son associé Mons de Sans-Souci, il faudra s'en consoler; car ce n'est pas une raison pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit: il faut vivre & laisser vivre. C'est ainsi que pense votre Impératrice; elle se contente d'avoir humilié la Porte; elle est trop grande pour écraser ses ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra. Les anciens Grecs sont ressuscités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marseille; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'existe plus. Le destin des choses humaines est

de changer; la Grèce & l'Égypte font barbares, mais la France, l'Angleterre & l'Allemagne qui commencent à s'éclairer nous dédommagent bien du Péloponnèse. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus; peut-être que dans quelques siècles il faudra puiser les belles connoissances chez les Russes. Tout est possible, & ce qui n'est pas, peut arriver encore. Vous n'avez donc point fait Louis XV aux champs élysées? Cela m'a encouragé à traiter ce sujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuse de mon loisir; mais cela m'amuse & ne fait de mal à personne. Voici la pièce; peut-être en rirez-vous. Je fais des vœux pour que l'être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable, qu'il vous conserve long-temps pour la consolation des malheureux, & pour la satisfaction de l'humble philosophe de Sans-Souci.

*Vale.*

Le 8 Octobre 1774.

---

L'art de vous autres grands poètes  
Rehauffe les petits objets ;  
De maigres & foibles squélettes,  
Maniés par vos mains adroites,  
Deviennent charnus & replets.

Voltaire & sa grâce efficace  
M'égaleront avec Horace,  
Si son génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudesque,  
Qui dans l'école foldatesque  
Nourri depuis ses jeunes ans,  
A passé chez les vétérans,  
Sans se guinder avec Racine  
Au haut de la double colline,  
Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.

Suffit que le Ciel m'ait fait naître  
Dans cet âge où j'ai pu connoître  
Tant de chef-d'œuvres immortels  
Auxquels vous avez donné l'être,  
Qui mériteroient des autels,  
Si dans ces temps de petiteffe  
On pensoit comme à Rome, en Grèce,  
Où tout respiroit la grandeur.

Mais notre siècle dégénère,  
 Les lettres font sans protecteur.  
 Quand on aura perdu Voltaire,  
 Adieu beaux arts, sacré vallon;  
 Et vous, Virgile & Cicéron,  
 Vous irez avec lui sous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts; pour les vivans, cela est plus difficile, parce que tout ne se fait pas, & une seule circonstance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avoit condamné auparavant. On a blâmé Louis XIV de son vivant, de ce qu'il avoit entrepris la guerre de succession; à présent on lui rend justice, & tout juge impartial doit avouer que ç'auroit été lâcheté de sa part de ne pas accepter le testament du Roi d'Espagne. Tout homme fait des fautes, & par conséquent les princes; mais le vrai sage des stoïciens & le prince parfait n'ont jamais existé & n'existeront jamais. Des princes comme Charles le téméraire, comme Louis XI, comme Alexandre VI, comme Louis Sforce, font les fléaux de leurs peuples & de l'humanité: ces fortes de princes



n'existent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons nombre de souverains foibles, mais non pas des monstres comme au XIV & XV siècle. La foiblesse est un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, mais non pas à la personne. Je conviens qu'ils font du mal par foiblesse, mais dans tout pays où la succession du trône est établie, c'est une chose nécessaire qu'il y ait de ces fortes d'être à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une suite non - interrompue de grands hommes. Croyez que les établissemens humains ne parviendront jamais à un certain degré de perfection; il faut se contenter d'à peu-près, & ne pas déclamer violemment contre des abus irrémédiables.

J'en viens à présent à votre Morival. J'ai chargé le ministre que j'ai en France d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des attestations de la vie des supplians se produisent dans des causes judiciaires; elles seroient déplacées dans des négociations, où l'on suppose toujours comme de raison que le souverain qui fait agir

son ministre, n'emploieroit pas son intercession pour un misérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un pareil certificat à d'Alembert, signé par le commandant de Wéfel; on en pourra faire usage, si on le juge à propos.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas: à la suite d'une longue vie les veines commencent à se durcir, & il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui vous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrez - vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne résistent pas aussi long-temps que ceux qui par une vie réglée ont été ménagés & conservés. C'est le moindre de mes embarras; car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il est égal d'avoir vécu six siècles ou dix jours; il est plus important d'avoir bien vécu & de n'avoir aucun reproche considérable à se faire. Voilà ma confession, & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'absolution *in articulo mortis*; je lui souhaite longue vie, santé &

prospérité, & pour mon agrément puisse fa  
veine demeurer intarissable! *Vale.*

Le 16 Octobre 1774.

---

**N**e me parlez point de l'élysée, puisque Louis XV y est, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux, Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Salluste, Cicéron & Démosthène: tous ces gens ne vous verroient arriver qu'à contrecœur; au lieu qu'en restant chez nous, vous pouvez conferver une place que personne ne vous dispute, & qui vous est due de bon droit. Un homme qui s'est rendu immortel, n'est plus assujetti à la condition du reste des hommes; ainsi vous vous êtes acquis un privilège exclusif. Cependant, comme je vous vois fort occupé du sort de ce pauvre Étallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque espérance; vous y verrez les termes dans lesquels le vice-Chancelier s'est exprimé, & vous verrez en même temps que Mr de Vergennes se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire

fera suivie par Mr de Goltz, & j'espère à présent que ce ne fera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercimens d'Étallonde & les miens. Si je ne vous croyois pas immortel, je consentirois volontiers à ce qu'Étallonde restât jusqu'à la fin de son affaire chez votre nièce; mais j'espère que ce fera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé; je ne saurois m'accoutumer à vous perdre tout à fait, & il me semble qu'il manqueroit quelque chose à notre Europe, si elle étoit privée de Voltaire. Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas: j'en ai parlé à un fameux médecin anglois qui se trouve actuellement ici, qui traite la chose de bagatelle, & qui dit que vous pouvez encore vivre long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voudrez bien ne pas m'ôter l'espérance qui étoit le dernier ingrédient de la boîte de Pandore. C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à son fils Esculape, pour la conservation du patriarche de Ferney.

---

Non, vous ne mourrez pas fitôt. Vous prenez les suites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous soutiendra & vous conservera encore long-temps. Il faut, Monseigneur, que vos sermons baissent, (comme disoit Gil-Blas à l'archevêque de Tolède) pour qu'on préface votre décadence. Jusqu'à présent vos sermons ne baissent pas; récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Senez & l'autre à l'abbé Sabatier, qui marquoient de la vigueur & de la force d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux, & à la finesse des sucs qui se distillent & se préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration se fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez & verrez la fin du procès de Morival. J'aurois sans doute dû penser plutôt à lui; mais la multitude & la diversité des affaires m'en a empêché; je vous ai l'obligation de m'en avoir fait souvenir; peut-être ce délai de dix ans ne nuira-t-il pas à nos folli-

citations. Nous trouverons les esprits moins échauffés, par conséquent plus raisonnables; peut-être y aura-t-il de bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie dans le dix-huitième siècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétrissure, en cessant de persécuter le compagnon de ce malheureux la Barre. Vous ferez l'auteur de cette bonne action. Je m'affoierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occasion de soutenir l'innocence & de délivrer les opprimés: c'est le devoir de tout souverain d'en user ainsi chez lui; & selon les cas, il peut en user quelquefois de même en d'autres pays, surtout s'il mesure ses démarches selon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brisé un crucifix & d'avoir chanté des chansons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, si d'ailleurs il avoit du mérite; les sentences du parlement ne pourroient lui nuire non plus, car c'est le véritable crime qui diffame & non la punition, lorsqu'elle est injuste. Il faudra voir si l'ancien parlement réhabilité voudra obtempérer aux insinuations de Mr de Vergennes. Ce ministre qui a résidé

long-temps en pays étrangers, a entendu le cri public de l'Europe à l'occasion de ce massacre de la Barre; il en a honte, & il tâchera de réparer cette affaire autant qu'elle est réparable; mais le parlement peut-être ne fera pas docile; ainsi je ne répons encore de rien.

Prenez bien soin de votre santé pendant le froid rigoureux qui commence, & comptez que le philosophe de Sans-Souci s'intéresse plus que personne à la conservation du patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 10 Décembre 1774.

---

Vous ne mourrez point; je n'y puis consentir. Vous vivrez & verrez la fin du procès d'Étallonde; mais je ne garantirai pas qu'il le gagne. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence, & d'Étallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des desseins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres & que vous habitez. Vous me parlez d'un jeune homme qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la du Barry. Si Louis XV n'étoit pas mort, il auroit joué un rôle subalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu: il est fort éventé, & je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens, on l'en a cru d'abord sur sa parole: il lui faut une quinzaine de printemps pour parvenir à maturité; il se peut qu'alors il devienne quelque chose. Les siècles où les nations produisent des Turennes, des Condés, des Colberts, des Bossuets, des Bayles & des Corneilles, ne se suivent pas de proche en proche. Tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV; il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence; il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout



à la fois la fécondité & son abondance. Aucun souverain ne peut contribuer à l'existence d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte, que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde; & très-souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien. Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États; les richesses y portent la mollesse & la corruption; non pas qu'une république comme celle de Sparte puisse subsister de nos jours; mais en prenant un juste milieu entre le besoin & le superflu, le caractère national conservera quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des la- *Misere*  
dres ou des prodiges. Vous me comparerez peut-être au renard de la Fontaine, qui trouvoit trop aigres les raisins auxquels il ne pouvoit atteindre. Non, ce n'est pas cela, c'est le

fruit des réflexions que la connoissance de l'histoire & ma propre expérience me fournissent. Vous m'objecterez peut-être que les Anglois sont opulens & qu'ils ont produit de grands hommes. J'en conviens, mais les insulaires ont en général un autre caractère que ceux de notre continent, & les mœurs angloises sont moins molles que celles des autres Européens; leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre, & tout cela joint ensemble forme d'autres combinaisons; sans mettre en considération que ce peuple étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui se voit chez nous autres animaux terrestres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre; l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'est possible. Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conversation. Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV, & si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de faillant dans la littérature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez, car après la mort *nihil est*. C'est avec ces sentimens que le phi-

Iosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 27 Décembre 1774.

---

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris: je doute cependant que votre parlement réintégré veuille obtempérer pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé, & s'il étoit en France, je ne jurerois pas qu'on ne le fît encore brûler à petit feu. Si Louis XV a eu du foible pour le clergé, cela paroît tout simple; il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, & a été environné toute sa vie de gens dévots, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit: Sire, Dieu vous a placé sur le trône pour protéger l'Église; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre, vous ne portez le nom de très-Chrétien que pour être le fléau de l'hérésie & de l'incrédulité; l'Église est le

vrai foutien du trône; les prêtres font les organes divins qui prêchent la foumiffion aux peuples, ils tiennent les confciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos fujets par leur voix que par vos armées? Qu'on répète fouvent de tels difcours à un homme qui vit dans la diffipation & qui n'emploie pas un moment de fa vie pour réfléchir, il les croira & agira en conféquence. C'étoit le cas de Louis XV. Je le plains fans le condamner; le pauvre d'Étallonde en fouffre, & je prévois que je ferai fon feul refuge. On a fait à la manufacture de porcelaine votre bufte; je fais qu'il mériteroit d'être d'une matière moins périffable; vous voyez cependant par l'empreflement qu'on a de pofféder votre reflemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buftes qui vous refsembloient autrefois; il vous refsemble peut-être encore. Je vous le répète; vivez, confervez vos vieux jours, & fi la vie vous eft indifférente, fongez au moins que votre exiftence ne l'eft point au philofophe de Sans - Souci. *Vale.*

Le 5 Janvier 1775.

---

---

J'étois préparé à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des Cannibales & des anthropophages. Morival me revient comme Alexandre; ce dernier étoit disciple d'Aristote, le premier l'est de Voltaire, & quoique sous l'école des plus grands philosophes, ils auront tous deux quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut espérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à l'excès où le poussa Alexandre. Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'est qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choses avec étonnement, sans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raison de trouver la géométrie pratique préférable à la transcendante; l'une est utile & nécessaire, l'autre n'est qu'un luxe de l'esprit; cependant ses abstractions font hon-

neur à l'esprit humain, & il semble que les génies qui la cultivent, se dépouillent de la matière autant qu'il est en eux, & s'élèvent dans une région supérieure à nos sens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il se fraye, & quoiqu'un géomètre soit un sage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance & je ne l'en estime pas moins. Ce Maupertuis que vous haïssez encore, avoit de bonnes qualités; son ame étoit honnête; il avoit des talens & de belles connoissances; il étoit brusque, j'en conviens, & c'est ce qui vous a brouillés ensemble. Je ne fais par quelle fatalité il arrive que jamais deux François ne font amis dans les pays étrangers; des millions se comportent ensemble dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il est bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commises n'existent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Josaphat, où rien ne vous presse d'arriver. Jouissez encore long-temps de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie. De votre couchant répandez ces rayons

de goût & de génie que vous seul pouvez transmettre du siècle de Louis XIV auquel vous tenez de si près; répandez ces rayons sur la littérature, empêchez-la de dégénérer, &, s'il se peut, tâchez de réveiller le goût des sciences & des lettres, qui me paroît passer de mode & se perdre. Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de Fontenelle; car vous avez trop d'ame pour mourir sitôt. Nous avons ici Milord Maréchal, âgé de 85 ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme. Nous avons Pœllnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore sur dix années de vie; pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis n'iroit-il pas aussi loin? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière, & qui en eut plus que vous? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderions encore; je lui ai fait mon humble prière & lui ai dit: O ma seule Divinité! conservez votre *Carnt do* fils de Ferney pendant longues années pour *without one!* l'avantage des lettrés & la satisfaction de l'hermite de Sans-Souci. Vale.

Le 27 Janvier 1775.

Votre Muse est dans son printemps ;  
 Elle en a la fraîcheur, les grâces ;  
 Et des hivers les froides glaces  
*withered.* N'ont point fané les fleurs qui font ses orne-  
 mens.

Ma Muse sent le poids des ans,  
 Apollon me dédaigne ; une lourde Minerve,  
*Whim* A force d'animer ma verve,  
 En tire des accords foibles & languissans.

Pour vous, le Dieu du jour, Apollon votre  
 père  
*concealed, covered* Vous obombra de ses rayons,  
 De ce feu pur, élémentaire  
 Dont l'ardeur vous soutient en toutes les fai-  
 sons.

Le feu que jadis Prométhée  
 Ravit au souverain des Dieux,  
 Ce mobile divin dont l'ame est excitée,  
 M'abandonne, & s'élançe aux cieux.



Le génie éleva votre vol au Parnasse ;  
    Au chantre de Henri le grand  
    Au dessus d'Homère & d'Horace  
Les Muses & les Dieux assignèrent le rang.

Mars auquel je vouai ma jeunesse imprudente  
M'éblouit par l'éclat de ses brillans héros ;  
    Mais usé par ses durs travaux  
    Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,  
Que la mort suit de près le tonnerre qui gronde,  
Héros de la raison vous écrasez l'erreur,  
    Et vos chants consolent le monde.

Un guerrier vieillissant, fut-il même Annibal,  
    En paix voit sa gloire éclipcée ;  
    Ainsi qu'une lance cassée,  
On le laisse rouiller au fond d'un arsenal.

Si le destin jaloux n'eût terminé son rôle,  
On auroit vu le Tasse en dépit des censeurs  
    Triompher dans ce capitole  
Où jadis les Romains couronnoient les vain-  
    queurs.

Mais quel spectacle, o Ciel! je vois pâlir l'envie;  
Furieuse elle entend chez les Sybaritains

Que la voix de votre patrie

Vous rappelle à grands cris des bords helvétiques.

Hâtez vos pas, volez au Louvre.

Je vois d'ici la pompe & le jour solennel

Où la main de Louis vous couvre

Aux vœux de ses sujets d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Versailles que celui de la vallée de Josaphat. Mais voici une seconde lettre qui survient. On me demande de quel officier elle est? c'est, dis-je, du Lieutenant-Général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de son invention. Vous passerez pour l'émule de Vauban; dans la suite on construira des bastions, des ravelins & des contre-gardes à la Voltaire, & l'on attaquera les places selon votre méthode.

Pour le pauvre d'Étallonde, je n'augure pas bien de son affaire, à moins que votre séjour à Paris & le talent de persuader que vous pos-

fédez si supérieurement, n'encouragent quelques ames vertueufes à vous affifter; mais le parlement ne voudra pas obtempérer, & revêche à l'égard de fon reflituteur Maurepas, que ne fera-t-il pas envers vous?

Je viens de lire votre traduction du Taffe qu'un heureux hafard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avoit vu cette traduction, il auroit adouci la fentence rigoureuſe qu'il prononça contre le Taffe: vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préfent l'Europe ne produit rien, il ſembble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moisſons les fiècles paſſés. Il paroît une tragédie de Dorat; le ſujet m'a paru fort embrouillé, l'intérêt partagé entre trois perſonnes, & les paſſions n'étant qu'ébauchées m'ont laiffé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, & que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. Pepin, votre Maire du palais, en eſt le héros; il y a des ſituations ſuſceptibles de pathétique, elles ne ſont pas naturellement amenées, & il me ſembble que le poète manque de chaleur. Vous nous avez gâté le goût.

Quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, & combien le philosophe de Sans-Souci fouhaite de bénédictions à l'Épictète de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait?

Je l'ai commandé incessamment pour vous satisfaire, c'est cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

Le 11 Février 1775.

Aucun monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume! & quel vieillard, quel esprit pour les composer! Vous êtes immortel, j'en conviens. Moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps, qu'on appelle ame, vous me forcerez de le croire; toutefois ferez-vous le seul des êtres pensans

qui ait conservé à 80 ans cette force, cette vigueur d'esprit, cet enjouement & ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages : je vous en félicite, & j'implore la Nature universelle pour qu'elle daigne conserver longtemps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complue.

Je trouve d'Étallonde bien heureux d'être à la source d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvres ; il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable, pour l'aider à fauver les débris de sa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injustices d'un moment. Si cela est, il faudra se munir de patience ; à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit, & qu'à force d'employer les grands talens que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à fauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante. La scène fera à Ferney, un malheureux qui manque de protecteurs, y fera appelé par un sage ; il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parens ; le philosophe de

Ferney par humanité travaillera si efficacement pour lui, que Louis XVI dira: puis qu'un sage le protège, il faut qu'il soit innocent, & lui enverra sa grâce; une arrière-cousine dont Étallonde étoit amoureux, fera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte, le philosophe humain célébrera ses noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfaisance de cet homme divin, auquel d'Étallonde érigea un autel comme à son Dieu secourable. Ce sujet entre des mains habiles pourroit produire beaucoup d'intérêt, & fournir des scènes touchantes & attendrissantes. Mais ce n'est pas à moi d'envoyer des sujets à celui qui possède un trésor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de Déeses armées. Enfin quelque part que vous soyez, soit à Ferney, soit à Versailles, n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci, qui vous sera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

Le 23 Février 1775.

---

L'esprit républicain, esprit d'égalité,  
Respire dans les cœurs des grands & du vul-  
gaire;

Le mérite éclatant blesse leur vanité;  
Sa splendeur qui les défespère,  
Redouble leur obscurité.

Aussi l'envie usa des lois du despotisme:  
Athènes, le berceau des sciences, des arts,  
Bannit du ban de l'ostracisme

Ses plus chers nourrissons de Mercure & de *Rose Childron*  
Mars;

Le besoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur  
absence

Les firent bientôt regretter;  
Le peuple, plein de bienveillance,  
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.  
Quiconque fièrement sur son siècle s'élève,  
Peut s'encenser lui-même & jouir d'un beau  
rêve;

Mais bientôt les vapeurs de malins, d'envieux  
Les fucs empoisonnés obscurcissent les cieus,  
Et sur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincennes, au Havre détenu,

Eugène fut chassé, des François méconnu,  
 Bayle chez les Nerviens trouve enfin un asile;  
 L'émule généreux d'Homère & de Virgile,  
 Dont le nom illustra tous ses concitoyens,  
 Transporta ses foyers chez les Helvétiens.  
 Ame de demi-Dieu, de la gloire enflammée,  
 Si vous voulez jouir de votre renommée,  
 Passez si vous pouvez du vieux Nestor les ans;  
     Les mâles efforts du génie  
     Vous serviront peu, si le temps  
     Ne vous fait survivre à l'envie.  
     Ainsi l'univers enchanté  
 De Voltaire à Berlin court acheter le buste,  
 Et s'il jouit vivant de l'immortalité,  
     Convenons que le public est juste.

Ce n'est point un conte, on se déchire à la  
 fabrique de porcelaine pour avoir votre buste;  
 on en achève moins qu'on n'en demande. Le  
 bon sens de nos bons Germains demande des  
 impressions fortes, mais quand ils les ont re-  
 çues, elles sont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez du Maré-  
 chal de Saxe m'est connu, & j'ai écrit pour en  
 avoir un exemplaire; les faits sont récents &



connus; il n'y a que les cartes qui intéressent, parce que le terrain est l'échiquier de nous au-*chessboard* tres anthropophages, & que c'est lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre est pour le Lieutenant Général Voltaire qui me comprendra bien; le reste est pour le patriarche de Ferney, pour le philosophe humain qui protège d'Étallonde, & qui veut à toute force casser un arrêt atroce. Je ne refuserai aucun titre à d'Étallonde, si par cette voie je puis le sauver; ainsi qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour son avantage. Vous me croyez plus vain que je ne le suis. Depuis la guerre je n'ai pensé ni à plans de batailles, ni à toutes ces choses qui se sont passées; il faut penser à l'avenir & oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir. Ce discours sent un peu le jeune homme; songez pourtant que les États sont immortels, & que ceux qui sont à leur tête ne doivent pas vieillir tant qu'ils les gouvernent. Si vous allez à Versailles, d'Étallonde est sauvé. Si votre santé ne vous per-

met pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès; car vous avez à la vérité quelques philosophes en France; mais les superstitieux font le grand nombre, ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands catholiques & huguenots ne connoissent que l'intérêt, chez les François c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes; ils mettent de l'honneur à leur délire, & l'innocence demeure opprimée. Cet ancien parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, fera-t-il souple à la raison pure, agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs, à ses véritables intérêts? Mais qui pensera à d'Étallonde, quand il s'agit de remettre en vogue les pourpoints de Henri IV? Il faut changer sa garde-robe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet est bien plus important que celui d'un procès jugé; hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen nommé d'Étallonde a échappé aux punitions injustes & cruelles qu'on vouloit lui infliger, & qui n'étoient point proportionnées au délit, qui proprement étoit une polissonnerie.

Je salue le patriarche de Ferney; je lui souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragédie, qui n'est point mauvaise du tout; je hasarderois peut-être quelques petites remarques d'un ignorant, mais ne pouvant pas dire comme le Corrège, *son pittore anch'io*, je garde le silence, en vous priant de ne point oublier le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 28 Février 1775.

**L**e Baron de Poëllnitz n'est pas le seul octogénaire qui vive ici & qui se porte bien; il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous ressouviendrez, qui a dix ans de plus que Poëllnitz; le bon Milord Maréchal approche du même âge, & l'on trouve encore de la gaieté & du sel attique semé dans sa conversation. Vous avez plus de ce feu élémentaire ou céleste que tous ceux que je viens de nommer; c'est ce feu que les Latins appeloient *anima*, qui fait durer notre frêle machine. Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore,

*I rather think  
vanity preserves  
longer than wit*

que votre esprit conservera cette force & cette gaieté, il ne périlitera point.

Vous me parlez de dialogues polonois qui me sont inconnus. Je pense sur les fatires comme Épictète: *Si l'on dit du mal de toi & qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en.* J'ai appris avec l'âge à devenir bon cheval de poste; je fais ma station & je ne m'embarasse pas des roquets qui aboient en chemin.

Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées; je ne fais des vers que pour m'amuser. Il faut être où Boileau, ou Racine, ou Voltaire pour transmettre ses ouvrages à la postérité, & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'auroit jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'étoit la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, & on les a fait imprimer au moment où ils auroient pu me nuire. Il est permis de se délasser & de s'amuser dans les occupations d'une agréable littérature; mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaïses. Ce poëme des confédérés dont vous parlez, je l'ai fait pour me défennuyer;

*Shock dogs*

*Trash*

*Trifles.*

*Fooleries*

j'étois alité de la goutte & c'étoit une agréable distraction; mais dans cet ouvrage il est question de bien des personnes qui vivent encore, & je ne dois ni ne veux choquer personne. Ni plus ni moins la diète de Pologne tire vers sa fin; on termine actuellement l'affaire des dissidens. L'Impératrice de Russie ne vous a point trompé; ils auront pleine satisfaction, & l'Impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les Polonois tolérans que vous & moi à rendre votre parlement juste.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes. Je conviens qu'elles y font; cependant pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne font pas si faillantes, parce que *prominent* leur tempérament est plus flegmatique, mais chez les François, plus vifs, plus fougueux, ces contradictions font plus marquées. D'autant plus respectables font pour eux ces précepteurs du genre humain qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité,

la tolérance & toutes les vertus. Je connois un de ces sages qui bien loin d'ici habite à ce qu'on dit à Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions & toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

Le 1 Mars 1775.

**N**on, vous n'entendrez plus les aigres siffle-  
mens

Des monstres que nourrit l'envie,  
J'étouffe leurs cris discordans  
Par l'éloge de votre vie.

J'irai vous cueillir de ma main  
Des fleurs dans les bosquets de Flore,  
Pour en parfumer le chemin  
Que l'aveugle arrêt du destin  
Veut bien vous réserver encore.

Vous avez charmé mon loisir,  
J'ai pu vous voir & vous entendre;

Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les ap-  
prendre.

D'un cœur reconnoissant le plus ardent  
désir

Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de  
plaisir,

Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge, n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts & des sciences, n'en possédant que la superficie, mais qui sont pourtant rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues & j'en ai approfondi l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un Anglois nommé Lindsey, théologien de profession, & précepteur du jeune Prince Poniatowsky, neveu du Roi de Pologne; c'est à l'instigation des Czartorinsky, oncles du Roi, qu'il a composé sa satire en anglois; l'ouvrage achevé, on s'est apperçu que personne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'étoit traduit en françois; ce qui s'est exécuté tout de suite; mais comme le traducteur n'étoit pas habile, on envoya les dialogues à un certain Gérard à Danzig, qui pour lors y étoit Consul de la part de la France, & qui à pré-

*Gérard*  
 sent est Commis du bureau des affaires étrangères auprès Mr de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché les dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paroître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des grossièretés & des platitudes infipides, mais il y a des traits de bonne plaisanterie. Je n'irai point ferrailler à coups de plume contre ce syncophante; il faut s'en tenir à ce que disoit le Cardinal Mazarin: *laissons chanter les François, pourvu qu'ils nous laissent faire.*

J'en reviens au pauvre d'Étallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement: comme j'ai été celui qui lui a procuré son premier asile, je ferai sa dernière ressource. Un ingénieur formé sous les yeux de Voltaire est un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si long-temps qu'elle s'est donnée, qu'à peine je m'en ressouviens. D'Étallonde pourra vous servir à conduire les travaux au siège de \* \* \*, à former les batteries des ballistes & des catapultes, pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asyle des vieilles femmes & des



tonfurés. Je vois que vous préférez le séjour de Ferney à celui de Versailles; vous le pouvez faire fans risque; les distinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie, tourneroient plus à son honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don, vous vous l'êtes donnée vous-même. Les bonnes intentions de la Reine de France font cependant son éloge; il est beau qu'une jeune princesse pense à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, surtout qu'elle rende justice au mérite éclatant. Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui est plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet; je voulois qu'on lui mît un habit d'anachorète; cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvoit parler, il vous diroit que personne ne vous souhaite plus de bénédictions, ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans - Souci.

*Vale.*

Le 26 Mars 1775.

---

---

Vous ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes; ce sont eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment, que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre de la part du parlement de Paris. Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire. Le parti le plus sûr fera de se défilter, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que la superstition & le fanatisme ont eu moins de part à cette boucherie d'Amiens, que l'opiniâtreté; il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, & qui se feroient plutôt lapider que de reconnoître l'excès où leur précipitation les a fait tomber. A présent on ne pense à Paris qu'au sacre de Rheims; y eût-il mille d'Étallonde, on ne les écouterait pas, pour ne point se distraire des otages de la sainte ampoule, de l'entrée du Roi, de la curiosité de savoir qui portera la couronne, qui le sceptre, qui le globe, & qui le soir portera le bon soir du Roi.

Ce font des choses bien plus attrayantes que de justifier un innocent. Vos conseillers de la grand'chambre penseront ainsi; & Voltaire, le protecteur de l'innocence; sans pouvoir la sauver, muni des consultations des juriconsultes les plus intègres, n'aura de ressource que celle de flétrir par les suffrages de l'Europe entière les bourreaux de la Barre & de ses compagnons. J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inspirent une mélancolie sombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été, & je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi. Nous eûmes l'année passée *Aufrène* dont le jeu noble, simple & vrai, m'a fort contenté. Il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais avant que d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaisir de vous écrire, pour favoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le solitaire de Sans-Souci ne cesse de faire des vœux. *Vale.*

Cinq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre semaines me serviroient d'excuse de vous devoir réponse à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds selon les dates.

Le portrait que vous avez reçu est l'ouvrage de Madame Terbusch, qui pour ne point avilir son pinceau, a rajusté des grâces de la jeunesse ma figure éraillée. Vous savez qu'il suffit d'être quelque chose pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtisans les plus raffinés.

L'artiste qu'Apollon inspire,  
S'il veut par ses talens orner votre château,  
Doit en imitant l'art dont vous savez écrire  
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on se jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendoit de moi seul, il y a long-temps qu'elle seroit terminée à sa satisfaction. J'ai douté, vous le savez,

que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infallibles, ne réforment jamais leur jugement. Les formalités du parlement, & les bigots, dont le nombre est plus considérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obstacles invincibles pour réhabiliter Morival dans sa patrie. Je vous ai promis d'être sa dernière ressource & je vous tiendrai parole; il n'a qu'à venir ici, il aura brevet en pension de Capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occasion de se perfectionner ici, & le fanatisme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous fauvons de ses griffes un jeune garçon qui n'a pas observé le *puntilio* & le cérémonial ecclésiastique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connois point, mais que je regarde comme un secours indispensable pour vous dans votre retraite. Je suis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je ferai au courant & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre Impératrice se signale à Moscou par ses bienfaits & par la douceur dont elle

traite le reste des adhérens de Pugatschef: c'est un bel exemple pour les souverains; j'espère, plus que je ne le crois, qu'il sera imité. Adieu, mon cher Voltaire; conservez un homme que toute l'Europe trouveroit à dire, moi surtout, s'il n'existoit plus; & n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci.

Le 17 Mai 1775.

*lich*  
 Vous croyez donc, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent? Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je lèche mes petits, pour achever de les former; trente ans de différence rendent plus difficile, & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. Voilà pour mes occupations.

Quant à Morival d'Étallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suf-

fisantes

filantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidens à mortier; il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit que de composer la Henriade.

Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici: je le placerais dans le génie à votre recommandation. *Taper*

Il vaut mieux étudier Vauban & Cœhorn que de s'avilir, surtout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font plus rapidement sentir en Allemagne qu'en France; la raison en est, ce me semble, que beaucoup d'ecclésiastiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs superstitieux usages, au lieu qu'en France le clergé fait un corps de l'État, & toute grande compagnie reste attachée aux anciens usages, lors même qu'elle en connoît les abus.

On n'a parlé ici que du sacre de Rheims, des cérémonies bizarres qui s'observent & de la sainte ampoule dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage & éclairé pourroit abolir & la sainte ampoule & le sacre même. J'ai vu ici deux jeunes François bien aimables; l'un est un Mr de Laval Montmorency & l'autre un

Clermont Gallerande; ce dernier surtout joint la vivacité de l'esprit à une conduite mesurée & sage. Au lieu d'affister au sacre ils voyagent; ils ont été avec moi en Prusse, d'où ils se sont rendus à Varsovie, dans le dessein d'aller à Vienne. Le Kain est venu ici; il jouera Oedipe, Orosmane & Mahomet; je fais qu'il a été à Ferney; il fera obligé de me conter tout ce qu'il fait & ne fait pas de celui qui rend ce bourg si célèbre. Je vis jouer Aufrène l'année passée; je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maison pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux; il faut leur donner des spectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner dans la compagnie d'un vieillard. Il faut se rendre justice & se rendre supportable à la jeunesse. Ceci me regarde. Vous avez le privilège exclusif de ne jamais vieillir, & quand même quelques infirmités attaqueroient votre corps, votre esprit triomphe de leurs atteintes & semble acquérir tous les jours des forces nouvelles. Que Minerve, qu'Apollon, que les Muses, que les Grâces veillent sur leur plus bel ouvrage & conservent



encore long-temps celui dont des siècles ne pourroient réparer la perte! Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 14 Juillet 1774.

---

---

Je viens de voir le Kain; il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne & que vous avez plus encore de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, le principe vital, est le premier qui s'affoiblit lorsque les années minent & sapent le mécanisme de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant, & je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire; ce qui me fait grand plaisir. Le Kain a joué les rôles d'Oedipe, de Mahomet & d'Orosmane; pour

l'Oedipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très-habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble & il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il n'en a; mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi? Je le voudrois un peu moins outré & alors je le croirois parfait. L'année passée j'entendis Aufrène; peut-être lui faudroit-il un peu du feu que l'autre a de trop; je ne consulte en ceci que la nature & non ce qui peut être d'usage en France; cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe ni dans Zaïre: c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière de ces pièces & d'autres si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une & que l'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène! Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations, ma Sœur Amélie, la Princesse Ferdinand, la Landgrave de Hesse & la Princesse de Wurtemberg votre voisine, qui est venue ici de Montbeillard pour entendre le Kain. Ma nièce

de Montbeillard m'a dit qu'elle pourroit bien entreprendre un jour le voyage de Ferney, pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité.

Oh que les belles lettres sont utiles à la société! elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, elles sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse. Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts; ils s'efforcent d'égaliser Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne ferois dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent, la langue & le goût. La langue est trop verbeuse, la bonne compagnie parle françois; & quelques cuistres de l'école, & quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse & les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde.

Ajoutez à cela la diversité des dialectes; chaque province soutient le sien, & jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent surtout; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste; ils font un mélange vicieux du goût romain, anglois, françois & tudesque, & ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, & fait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, & les appliquer chacun à leurs places convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux, & pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés: pour l'histoire, ils n'omettroient pas la moindre circonstance, quand même elle seroit inutile. Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie, depuis le génie de Leibnitz & la grosse monade de Wolf, personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre, mais jusqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne en est précisément à présent où en étoit la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à se répandre; il

faut attendre que la nature fasse naître de vrais génies, comme sous le ministère des Richelieu & des Mazarin. Le fol qui a produit un Leibnitz, en peut produire d'autres. Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent & que je fais le prophète tout à mon aise en étendant le plus que je puis le terme de ma prédiction. C'est ma façon de prophétiser & la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera un démenti. Pour moi, je me console d'avoir vécu dans le siècle de Voltaire, cela me suffit; qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, & surtout qu'il n'oublie pas le solitaire de Sans-Souci! *Vale.*

Le 24 Juillet 1775.

---

**J**e pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Silésie; je ne puis être de retour que le 6 de Septembre. Si Morival veut se rendre vers ce temps ici, il pourra s'adresser au Colonel Cocceji, qui me le présentera. J'ai faisi

avec empressement cette occasion de vous faire plaisir, & en meme temps de fixer le sort d'un homme qu'une étourderie de jeunesse a perdu pour jamais dans sa patrie. Comme les hommes abusent de tout! Les lois, qui devoient constater la sûreté & la liberté des peuples, infectées en France du poison du fanatisme, sont devenues cruelles & barbares. Mais la France est un pays civilisé, comment concilier un pareil contraste? Ce sol qui a produit des de Thou, des Gassendi, des Descartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, comment a-t-il produit des furieux assez imbécilles pour condamner à mort de jeunes gens qui ont manqué à faire la révérence devant une statue? La postérité trouvera cette énigme plus difficile à déchiffrer que celle du sphynx qu'Oedipe expliqua. Je vous avoue de même que la sainte ampoule & ses otages, & la guérison des écrouelles ne font guère honneur au XVIII siècle. On parloit ces jours-ci de ces soi-disant miracles opérés par les rois très-Chrétiens, & Milord Maréchal conta que pendant sa mission en France il avoit vu des étrangers qui lui paroïssent Espagnols, que par

*Mings Weil*

attachement pour cette nation où il avait passé une partie de sa vie, il leur avoit demandé ce qu'ils venoient faire à Paris, et que l'un d'eux lui répondit : nous avons su, Monsieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles; nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté, mais pour notre malheur nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de retourner infructueusement sur nos pas ; c'étoit Louis XV. L'âge et les mœurs austères de Louis XVI auront certainement inspiré plus de confiance , lors de la cérémonie de son sacre.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au sujet de le Kain; il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. Guibert le tacticien ; je n'ai point vu le drame. Le Kain prétend que la Reine de France protège la pièce ; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudissemens des camps, des théâtres et des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité. Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney l'a encouragé dans

cette carrière périlleuse, où de mille qui l'entrent, à peine un seul remporte la palme. Il est toujours louable de se proposer de grands exemples et un grand but, et M. Guibert en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connoît ses propres talens qu'après en avoir fait l'essai; vos preuves sont faites depuis long-temps. Il ne faut pour vous qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps; c'est à quoi je m'intéresse plus que Madame Denis, et votre ménagère suisse, qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé; elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une précise. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de quatre ou cinq grands hommes, d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien et d'un Salluste; dans la renaissance des lettres c'est la même chose, il faut englober un Guichardin, un Tasse, un Arétin, un Dante, un Arioste; encore ce n'en est pas assez, et dans le siècle de Louis XIV il manquera toujours pour l'épique quelqu'un qui rende l'assemblage complet. Voilà comme on pense de



vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie. N'oubliez pas ces bons Germains, qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé & qui vous célèbrent autant qu'il est en eux. *Vale.*

Le 27 Juillet 1775.

---

---

C'est à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on auroit voulu faire à Morival. Le protecteur de Calas & de Syrven méritoit de réussir de même en cette occasion. Vous avez eu le rare avantage de réformer de votre retraite les sentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui placés près du trône auroient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne à empêcher dans mon pays que le puissant n'opprime le foible, & à adoucir les sentences qui quelquefois me paroissent trop rigoureuses: cela fait une partie de mes occupations, lorsque je parcours les provinces; tout le monde vient à moi, j'examine & par moi-même & par d'autres toutes les plaintes,

& je me rends utile à des personnes dont j'ignorois l'existence avant d'avoir reçu leur mémoire. Cette révision rend les juges attentifs & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ses ministres. Les peuples, a dit un ancien, ne feront heureux que lorsque les sages feront rois. Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout à fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre Roi a les meilleures intentions du monde, il veut le bien; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes des cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps: il est bien jeune, il ne connoît point les ruses & les raffinemens dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine ou leur ambition: il a été dès son enfance à l'école du fanatisme & de l'imbécillité; cela doit faire appréhender qu'il ne manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui apprend à adorer.

Vous avez prêché la tolérance; après Bayle vous êtes sans contredit un des sages qui ont

fait le plus de bien à l'humanité; mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition ont rejeté vos lumières, & ceux-là dominant encore sur les peuples. Pour moi, en fidelle disciple du patriarche de Ferney, je suis à présent en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissemens & des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli halla* sans nous scandaliser; c'étoit la seule secte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Pœllnitz est mort comme il a vécu, c'est à dire en friponnant encore la veille de son décès; personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable & bon Milord, il se porte à merveille; son ame honnête est gaie & contente; je me flatte que nous le conserverons encore long-temps. Sa douce philosophie ne s'occupe que du bien; tous les Anglois qui passent ici vont chez lui en pèlerinage; il loge ici vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'est que trop vrai ; ils s'engraissent des dixmes de Sion ; mais vous savez aussi que dans le saint Empire romain, l'ancien usage, la bulle d'or & telles autres antiques sottises font respecter les abus établis ; on les voit, on lève les épaules & les choses continuent leur train. Si l'on veut diminuer le fanatisme, il ne faut pas toucher aux évêques ; mais si l'on parvient à diminuer les moines, surtout les ordres mendiants, le peuple se refroidira, & moins superstitieux il permettra aux puissances de disposer les évêques à ce qui convient au bien des États. C'est-là la seule marche à suivre. Miner sourdement & sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'obliger de s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la situation où il se trouve, est obligé de donner des brefs & des bulles comme ses chers fils les exigent de lui : ce pouvoir, fondé sur le crédit idéal de la foi, perd à mesure que celle-là diminue. S'il se trouve encore à la tête des nations quelques ministres au dessus des préjugés vulgaires, le saint père fera banqueroute. Déjà ses lettres de changé & ses billets au porteur sont à demi décrédités. Sans

doute que la postérité jouira de l'avantage de pouvoir penser librement, qu'elle ne verra point comme nous des horreurs telles qu'en a produit Toulouse & en dernier lieu Amiens. Les Morivals de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur le Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici; je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou pour mieux dire du bourreau. Je pars pour la Silésie, je ne pourrai être de retour que le 4 ou le 5 du mois prochain; ainsi il aura le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux feront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin faisant je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale.*

Le 13 Août 1775.

---

Je vous suis très-obligé du plaisir que vous m'avez fait dans mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie & qu'on s'instruit en s'amusant avec vous.

Voltaire & moi, nous avons fait tout le tour de la Silésie, & nous sommes revenus ensemble. Quant à le Kain

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame  
 Avec plaisir je reconnois  
 La force, la noblesse & l'ame  
 De l'auteur de ses grands portraits;  
 Il fait par d'invincibles charmes  
 Me communiquer ses alarmes,  
 Il émeut, il perce le cœur  
 Par la pitié, par la terreur,  
 Et mes yeux se fondent en larmes.  
 Ah! malheur au cœur inhumain  
 Que rien n'ébranle & rien ne touche!  
 Ce mortel, ou vain, ou farouche  
 Ne voit nos maux qu'avec dédain.  
 Est-on fait pour être impassible?  
 J'existe par le sentiment,  
 Et j'aime à sentir vivement  
 Que mon cœur est encor sensible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaisir que m'ont fait la représentation de vos tragédies. Le Kain a sans doute aidé dans le récit, dans l'action, mais quand même un moins bon acteur

auteur les eût représentées, le fond l'auroit emporté sur la déclamation. Je pourrois servir de souffleur à vos pièces; il y en a beaucoup que je fais par cœur. Si je ne fais pas fortune dans le monde autrement, ce métier fera ma dernière ressource; il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc. Je ne suis point au fait de ce qui se passe à la cour de Versailles; je ne le fais qu'en gros. Je ne connois ni les Turgot, ni les Malesherbe. S'ils font de vrais philosophes, ils font dans leur place; il ne faut ni préjugé, ni passion dans les affaires; la seule passion qui soit permise est celle du bien public. Voilà comme pensoit Marc-Aurèle, & comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir. Pour votre jeune Roi, il est ballotté par une mer bien orageuse; il lui faut de la force & du génie pour se faire un système raisonné & pour le soutenir. Maurepas est chargé d'années & aura bientôt un successeur, & il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera, & si le vieux proverbe se dément: *dis-moi qui tu hantes & je dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Silésie un Mr de Laval Montmorency & un Clermont Gallerande qui

m'ont dit que la France commençoit à connoître la tolérance, qu'on vouloit rétablir l'édit de Nantes si long-temps supprimé; je leur ai répondu tout uniment que c'étoit moutarde après diner. Vous me prendrez pour \* \* \* la bête qui s'exprimoit en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'est pas une négociation, & il est permis de se dérider quelquefois en société; vous ne voudriez pas sans doute que j'arborasse l'air empesé de vos robins & de nos graves députés de Ratisbonne: les uns sont les bourreaux des la Barre & les autres font des sottises d'un autre genre avec leurs visitations.

Vous avez raison de dire que nos bons Germains en sont encore à l'aurore des connoissances. L'Allemagne est au point où se trouvoient les beaux arts du temps de François I; on les aime, on les recherche, des étrangers les transplantent chez nous; mais le sol n'est pas encore assez préparé pour les produire lui-même. La guerre de trente ans a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, ensuite par les manufactures, enfin par un foible



commerce. A mesure que ces établissemens s'affermissent, il naît un bien-être qui est suivi de l'aifance, sans laquelle les arts ne sauroient prospérer. Les Muses veulent que les eaux du Pactole arrosent les pieds du Parnasse; il faut avoir de quoi vivre pour pouvoir s'instruire & penser librement: aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte en fait de connoissances & de beaux arts. Le goût ne se communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs classiques tant grecs que romains & françois; deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliseront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers. Pour moi, dont la carrière tend à sa fin, je ne verrai pas cet heureux temps; j'aurois voulu contribuer à sa naissance; mais qu'a pu un être tracassé dans les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles avoient causées, & né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'Épicure; Gassendi, Newton, Locke l'ont rectifiée: je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'est vous qui défilant les yeux de l'univers

Remplissez dignement cette vaste carrière,  
Ou bien en prose ou bien en vers.

Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,

Délivré les mortels de leur vaine terreur.

La raison dans vos mains a déposé son foudre;

Vous avez su réduire en poudre

Et le fanatisme & l'erreur.

C'est à Bayle votre précurseur & à vous sans doute que la gloire est dûe de cette révolution qui se fait dans les esprits; mais disons la vérité, elle n'est pas complète; les dévots ont leur parti, & jamais on ne l'écrasera que par une force majeure. C'est du gouvernement que doit partir la sentence. Des ministres éclairés y peuvent beaucoup contribuer; mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps; ni vous ni moi ne serons spectateurs de cet événement tant désiré.

J'attends ici d'Étallonde. Vous aurez à présent reçu mes réponses, & je le crois en chemin; je ferai pour lui ou pour vous ce qui

dépendra de moi ; c'est un martyr de la superstition qui mérite d'être sanctifié par la philosophie. Ne me tirez point de l'erreur où je suis, j'en crois le Kain : je veux, je désire que nous vous conservions le plus long-temps possible ; vous ornez trop votre siècle pour que je puisse être indifférent sur votre sujet. Vivez, & n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci.  
*Vale.*

Le 8 Septembre 1775.

---

La meilleure recommandation de Morival sera s'il m'apprend qu'il a laissé le patriarche de Ferney en parfaite santé. Morival sera longuement interrogé sur ce sujet ; car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéressans : j'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, la construction d'un nouveau théâtre, & surtout ce qu'il fait du philosophe chez lequel il a passé dix-huit mois, temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival ; ensuite

j'en viendrai à sa propre histoire, dont je ne fais que ce qui se trouve dans un mémoire de Loiseau. Il est vrai que ce jugement d'Amiens révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome même auroit été moins sévère: mais les hommes se croient tout permis, quand ils pensent combattre pour la gloire de Dieu; ils fouillent les autels d'un être bienfaisant du sang de victimes innocentes. Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme; mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles se commettent dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le XVIII<sup>e</sup> siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature & de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés; il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Amiens. Un Roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques: ils ne voudront pas que les lois de la France & de la Tauride soient les mé-

mes; cependant ils auront toujours contre eux le clergé, armé du saint nom de la religion catholique apostolique & romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe, qui s'adressant au XVI des Louis, lui dit: *Sire, vous êtes le seul Roi dans l'univers qui portiez le titre de très- Chrétien; le glaive dont Dieu arme votre bras, vous est donné pour défendre l'Église; la religion est outragée, elle réclame votre assistance; il faut que le sang du coupable soit versé en expiation pour le premier & le plus ancien royaume du monde.* Je vous assure que quand tous les encyclopédistes se trouveroient présens à cette harangue, ils n'arracheroient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auroient résolu d'immoler. Si d'aussi horribles scandales que ceux d'Amiens & de Toulouse se commettent ailleurs moins qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation, qui s'emporte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration & les autres le blâme. Je crois qu'il en est de même partout. L'homme étant imparfait lui-même, comment produiroit-il des ou-

vrages parfaits? Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglois & par la superstition. Ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudroit détruire pour édifier; ceux qui l'entreprendroient, trouveroient contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens usages, sans qu'il fache les apprécier, qui croit que toucher à ces usages ou bouleverser le royaume, c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensylvanie tel qu'il est établi à présent: il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, & vous ne le reconnoîtrez plus, tant il est vrai que l'instabilité est une des lois permanentes de l'univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort; ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri des erreurs? N'en ont-ils pas débité eux mêmes, témoin les formes substantielles d'Aristote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirai-je pas des paradoxes dont Jean Jaques a régélé

l'Europe, (si l'on peut le compter parmi les philosophes,) qui cependant ont bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille au point, qu'ils donnent à leurs enfans l'éducation d'Émile. Il résulte de tous ces exemples que malgré les bonnes intentions & les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit; mais je me suis abandonné au flux de ma plume, j'ai la logodiarrhée, & je barbouille inutilement du papier, pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse pour moi, c'est que si on ne devoit vous écrire que des choses que vous ignorassiez, on n'auroit rien à vous dire: cependant en voici une. Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie? Vous saurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & lorsque les cahots de la voiture étoient trop violens, j'apprenois par cœur les morceaux qui m'avoient paru les mieux frappés. C'est ainsi que je me suis occupé en route en m'écriant parfois, que béni soit cet heureux génie qui présent ou absent me cause toujours un égal plaisir! Il y a long-temps

*doub**Tolts*

que j'ai lu & relu vos œuvres; les ouvrages polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps où ils ont été écrits; mais les des Fontaine, les Fréron, les Paulian, les la Beaumelle n'empêcheront jamais que la *Henriade*, *Oedipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mé-  
rope*, *Sémiramis*, le *Comte de Foix*, *Électre* & *Mahomet* n'aillent grandement à la postérité, & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature: c'est une vérité dont tous les connoisseurs conviennent & non pas un compliment que je vous fais.

Le vieux Pœllnitz a voulu payer généreusement son passage à Caron; il a fait quelques friponneries le jour même de son décès, pour qu'on dise qu'il est mort comme il a vécu; il n'est regretté que de ses créanciers. Mais Milord Maréchal, plus âgé que l'autre, a l'esprit aussi présent que dans sa jeunesse, il a de la gaieté & de l'enjouement, & jouit d'une estime universelle. Tel, dit le Kain, est le patriarche de Ferney; j'ajoute qu'il sera immortel comme ses ouvrages. Qu'il terrasse l'hydre du fanatisme, qu'il protège l'innocence opprimée, qu'il



soit encore long-temps l'ornement du siècle & une source de contentement pour ceux qui lisent ses ouvrages! *Vale.*

Le 29 Septembre 1775.

Ces jours passés le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron sont les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui respirent plutôt l'amour de nuire que celui de la justice & de l'impartialité. Je croyois que ces Zoïles avoient épuisé tout leur venin dans ces notes: mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur composition, qu'ils prétendoient insérer dans ce poëme! Ces vers d'un style sec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui suis bien loin de posséder les connoissances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur versification est détestable. La bêtise, la basse jalousie & la méchanceté de ces insectes du Parnasse me firent imaginer la fable que voici:

*lean*

*Stupidity*

Un beau jour certain âne en paissant dans  
les bois

Entendit préluder la tendre Philomèle,  
Qui célébroit l'amour dans la saison nou-  
velle;

Admirateur jaloux des charmes de sa voix  
L'âne ose imaginer de l'emporter sur elle;  
Sa voix rauque aussitôt se prépare à chanter;  
(Tout jusqu'à l'âne même incline à se flat-  
ter,)

Mais comment réussit son désir téméraire?

Tout s'envola d'abord quand il se mit à  
braire.

Petits auteurs, apprenez tous  
A demeurer dans votre sphère,  
Ou l'on se moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de Messieurs vos critiques; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourroient leur faire rabattre de leur amour propre excessif; mais laissons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on

vient de vous revêtir, & sur l'érection en marquisat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner sa reconnoissance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de se souvenir quelquefois du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 24 Octobre 1775.

---

Aucune de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir; elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avoit causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive long-temps pour la gloire des lettres & pour honorer le XVIII siècle. J'ai survécu vingt-fix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749. J'espère que vous ferez de même. Ce qu'on appelle semi-apoplexie n'est pas si dangereux, & en observant un bon régime, en renonçant aux soupers, je me flatte que nous pourrons vous conserver encore pour la satisfaction de tous ceux qui pensent.

Vous me demandez ce que c'est que l'esprit? Hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'est pas; j'en ai si peu moi-même, que je serois bien embarrassé de le définir. Si cependant vous voulez pour vous amuser que je fasse mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience me donne. Je suis très-certain que je ne suis pas double; de là je me considère comme un être unique; je fais

*How confident,* que je suis un animal matériel animé & orga-  
*He never had considered matter* nisé qui pense; d'où je conclus que la matière  
*or spirit enough to know & receive nothing of the essence of either.* animée peut penser, ainsi qu'elle a la propriété  
 d'être électrique. Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement; je soupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourroit bien être la cause de l'un & de l'autre de ces mouvemens. J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés; les connoissances qu'ils nous communiquent s'impriment dans ces nerfs qui en font les messagers; ces impressions que nous appelons mémoire, nous fournissent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le sang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occasionne l'imagination: selon que ce

mouvement est vif & facile, les pensées s'y succèdent rapidement; si le mouvement est lent & embarrassé, les pensées ne viennent que de loin à loin. Le sommeil confirme cette opinion; quand il est parfait le sang circule si doucement, que les idées sont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement se détendent & que l'âme demeure comme anéantie: si le sang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes, ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverse les idées; si quelque légère obstruction se forme dans les nerfs du cerveau, il occasionne la folie; si une goutte d'eau se dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'ensuit; si enfin une goutte de sang extravasé presse le cerveau & les nerfs de l'entendement, elle cause l'apoplexie. Vous voyez que j'examine l'âme plutôt en médecin qu'en métaphysicien: je me contente de ces vraisemblances, en attendant mieux. Je me borne à jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaissante, de votre beau génie, sans m'embarasser si ces dons admirables vous viennent d'idées innées, ou si Dieu vous inspire toutes vos pen-

*... this is all  
... redi ragn, it  
... well enough*

fées, ou si vous êtes une montre dont le cadran montre sur Henri IV, tandis que votre carrillon sonne la Henriade. Qu'un autre se fasse un labyrinthe pour s'y égarer; je me délecte dans vos ouvrages & je bénis l'être des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps, je fors de mon quatorzième accès de goutte; jamais elle ne m'a plus maltraité, je suis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival & de m'entretenir longuement sur votre sujet; il faut bien que nous fêtions nos martyrs; ils souffrent pour la vérité; les autres ne sont que les victimes des superstitions. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles; le plus grand seroit de confondre les juges iniques qui l'ont condamné, & de leur causer des remords. J'ai pris part à la faveur que le Roi de France a faite à Mr de Saint Germain. Ce brave officier m'est connu depuis long-temps; il ne se rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue, il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & pour le bien public un zèle bien louable qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes

nêtes gens. Je vous félicite en même temps, mon cher Voltaire; on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex, que vous réduirez toutes les taxes sous un titre, & que l'exemple que vous donnerez de cette simplification sera introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois; un raisonnement juste, des idées nettes & un peu de travail servent également d'instrumens pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce. Il sera donc dit que celui dont l'imagination enfanta la *Henriade* & *Oedipe*, le traducteur de Newton, l'auteur de l'essai sur l'histoire universelle, l'oracle de la tolérance, l'émuie de l'*Arioste*, a encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts. Nous ne connoissons pas trop Homère, mais Virgile n'étoit que poète, Racine n'écrivoit pas bien en prose, Milton n'avoit été qu'esclave du tyran de sa patrie; il n'y a donc que vous seul qui ayez réuni tous ces genres si différens. Vivez donc encore pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière; cette patrie vous devra son goût, sa raison, & les laboureurs leur

conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le folitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas? *Vale.*

Le 4 Décembre 1775.

**J**e vous ai mille obligations de la semence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui auroit dit que notre correspondance rouleroit sur l'art de Triptolème & qu'il s'agiroit de savoir qui de nous deux cultive le mieux son champ? C'est cependant le premier des arts, & sans lequel il n'y auroit ni marchands, ni courtisans, ni rois, ni poètes, ni philosophes. Il n'y a de vraie richesse que celles que la terre produit: améliorer ses terres, défricher des champs incultes, saigner des marais, c'est faire des conquêtes sur la barbarie, & procurer de la subsistance à des colons, qui se trouvant en état de se marier, travaillent gaiement à perpétuer l'espèce & augmentent le nombre des citoyens laborieux. Nous avons imité ici les prés artificiels des Anglois, ce qui réussit très-bien; &

*clear*



par là nous avons augmenté les bestiaux d'un tiers; leur charrue & leur femoir n'ont pas eu le même succès; la charrue, parce qu'en partie notre terre est trop légère; le femoir, parce qu'il étoit trop cher pour le peuple & pour les payfans. En revanche nous sommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins; elle conserve toutes ses propriétés, & ne diffère point pour l'usage de celle qu'on fait venir des pays orientaux. Nous avons recueilli cette année dix mille livres de soie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers. Ce sont là les hochets de ma vieillesse, & des plaisirs qu'un esprit dont l'imagination est éteinte peut goûter encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'être immortel comme à vous. Notre bon patriarche est toujours le même. Pour moi, j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avois, avec mes jambes, sur les bords du Cocyte; le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le suive; c'est une disposition d'arrière-garde à laquelle Feuquières & Mr de saint Germain donneroient leur approbation. J'espère que vous continuerez à me donner de bon-

*Seed Bag.*

*Hives  
Chills Coral.*

nes nouvelles de votre fanté, qui certainement ne m'est pas indifférente; & que vous vous fouviendrez quelquefois du folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 5 Décembre 1775.

*Mauverson* Le courrier du bas-Rhin écrit de Clèves fouvent des sottises & rarement de bonnes choses; on s'est borné jusqu'ici à contenir sa plume, quelquefois trop hardie sur le sujet des souverains. Comme je ne lis point ses feuilles, j'ignore parfaitement leur contenu. S'il s'est avisé de faire l'apologie des juges & du procès de ce malheureux la Barre, il donnera au public une mauvaise opinion de son caractère moral, ou de son jugement; il étoit permis chez les Romains de plaider les causes d'accusés dont le crime étoit douteux, mais les avocats abandonnoient celles des scélérats. Hortensius se défista de la défense de Verrès convaincu de méchantes actions, & Cicéron nous apprend qu'il abandonna par la même raison un esclave d'Oppianicus pour lequel il avoit commencé à

plaider. Je ne puis citer de plus illustres exemples au gazetier de Clèves que ceux de deux Consuls romains; pour les égaler il faudra qu'il se résolve à chanter la palinodie, & j'espère que les ministres auront assez de crédit sur lui pour qu'il prenne généreusement le parti de se rétracter. Morival est à Berlin, où il étudie la géométrie & la fortification chez un habile professeur; il pourra fournir le mémoire aux ministres, qui s'en serviront pour condamner les mensonges du gazetier.

Mais vous me demandez des nouvelles de ma fanté & vous ne m'en donnez pas de la vôtre. Cela n'est pas bien. Je n'ai que la goutte, qu'on chasse par le régime & la patience; mais malheureusement vous avez été atteint d'un mal plus dangereux. Vous croyez qu'on ne prend qu'un intérêt tiède à votre fanté; cela vous trompe. Il y a quelques bons esprits qui craignent avec moi que le trône du Parnasse ne devienne vacant. J'ai reçu une lettre de Grimm, qui vous a vu: cette lettre ne me rassure pas assez; il faut que le vieux patriarche de Ferney m'écrive qu'il se trouve soulagé, & qu'il me tranquillise lui-même. Croyez que vous

me devez cette consolation, comme à celui de tous vos admirateurs qui vous rend le plus de justice. *Vale.*

Le 13 Décembre 1775.

---

Votre lettre m'est venue bien à propos. Les gazetiers nous avoient tous alarmés par les nouvelles qu'ils débitoient de votre maladie. Je suis charmé qu'ils ayent menti sur ce sujet comme felon leur coutume. Le dernier accident qui vous est arrivé, vous oblige à vous ménager dorénavant plus que par le passé. Je pense qu'il faudroit se contenter d'un repas par jour; dîner à midi pour laisser à l'estomac le temps d'achever sa digestion avant les heures du sommeil. J'ai reçu du grand seigneur un présent de baume de la Mecque; il est de la première main. Si votre médecin juge que l'usage de ce baume vous puisse estre utile, je vous en enverrai très-volontiers une fiole. Voici le livre que vous me demandez; le traducteur se plaint de l'obscurité de son original; il a eu toutes les peines du monde à deviner le

fens de quelques passages. Messieurs nos académiciens se mettent à traduire; en quoi ils me font plaisir, parce qu'ils me mettent en état de lire des ouvrages des anciens, qui jusqu'ici ont été ou mal traduits, ou traduits en vieux françois, ou point du tout. Les livres sont les hochets de ma vieillesse, & leur lecture le seul plaisir dont je jouisse. J'avoue qu'excepté la Lybie peu d'États peuvent se vanter de nous égaler en fait de fable; cependant nous défrichons cette année soixante & seize mille arpens de prairies; ces prairies nourriront sept-mille vaches, ce fumier engraissera & corrigera notre fable & les moissons en vaudront mieux. Je fais qu'il n'est pas donné aux hommes de changer la nature des choses; mais je pense qu'à force d'industrie & de travail on parvient à corriger un terrain stérile, & qu'on peut en faire une terre médiocre; & voilà de quoi nous contenter.

J'ai lu à l'abbé Pauw votre lettre; il a été *Pauw* pénétré des choses obligeantes que vous écrivez sur son sujet; il vous estime & vous admire, mais je crois qu'il ne changera pas d'opinion au sujet des Chinois; il dit qu'il en croit plus

l'ex-jésuite Parenin, qui a été dans ce pays-là; que le patriarche de Ferney, qui n'y a jamais mis les pieds. Vous voudrez bien que je garde la neutralité, & que j'abandonne les Chinois & leur cause aux avocats qui plaident pour & contre eux. L'Empereur de la Chine ne se doute certainement pas que sa nation va être jugée en dernier ressort en Europe, & que des personnes qui n'ont jamais mis le pied à Peekin, décideront de la réputation de son empire; il faut l'avouer, les Européens sont plus curieux que les habitans des autres parties de notre globe; ils vont partout, ils veulent tout savoir, ils veulent convertir tous les peuples chez lesquels ils pénètrent, & ils apprécient le mérite de chaque province.

J'attends avec impatience les ouvrages que vous voulez bien m'envoyer. Vous savez le cas que je fais de tout ce qui part de votre plume; mais j'avoue en même temps mon extrême ignorance sur les mœurs des peuples du Mogol, du Japon & de la Chine; j'ai borné mon attention à l'Europe; cette connoissance est d'un usage journalier & nécessaire. Ce que je pourrois ramasser d'érudition sur le Mogol,

l'Arabie & le Japon, feroit l'objet d'une vaine curiosité. Je ne connois de l'Empereur de la Chine que les mauvais vers qu'on lui attribue; s'il n'a pas de meilleurs poètes à Peckin, personne n'apprendra cette langue pour pouvoir lire de pareilles poésies; & tant que la fatalité ne fera pas naître le génie d'un Voltaire dans ce pays-là, je m'embarrasserai peu du reste. Vivez donc, mon cher Marquis, mon cher Intendant, pour foulager le pays de Gex, pour donner un exemple à votre patrie d'un gouvernement philosophique, & pour la satisfaction de tous ceux qui s'intéressent vivement comme moi à la conservation du Protée de Ferney. *Vale.*

Le 10 Janvier 1776.

---

---

La fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du rossignol; l'aigle troqueroit volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvoit s'approprier les rares talens du dernier; mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même n'est pas Protée qui veut.





pôts, il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra servir à établir le bonheur des Welches. Je finirai ma lettre comme Boileau : *je l'admire et me tais. Vale.*

Le 13 Février 1776.

---

IL est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avoit inventées avant eux ; je leur pardonne encore les vierges, en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque nation que ce soit, n'a imaginé rien de plus extraordinaire et qui confonde plus la raison et nos sens, que ce qu'ils appellent l'Eucharistie. Ce dogme, tel qu'ils le présentent, semble offrir des contradictions sans nombre. Les gentils, il est vrai, faisoient jouer à leurs Dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les passions et les foiblesses humaines. Les Indiens font incarner toutefois leur Samonocodon, à la bonne heure ; cependant tous ces

peuples ne mangeoient pas les objets de leur adoration ; il n'auroit été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur Dieu Apis, et c'est ainsi que les chrétiens traitent l'autocrate de l'univers.

Je vous abandonne , ainsi qu'à l'abbé Pauw , les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européennes me donnent tant d'occupation , que je ne sors guère dans mes méditations de cette partie la plus intéressante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaisir les dissertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui sort de votre plume ? L'abbé Pauw prétend savoir que l'Empereur Kin-long est mort, et que son fils gouverne à présent ; il dit que ce défunt Empereur a exercé d'énormes cruautés contre les jésuites ; peut-être veut-il que je prenne fait et cause contre Kin-long, d'autant plus qu'il sait combien je protège les débris du troupeau de saint Ignace ; mais je demeure neutre , plus occupé à apprendre si la colonie de Pen continue de pratiquer ses vertus pacifiques, ou si tout quakers qu'ils sont , ils voudront défendre leur liberté et combattre pour leurs foyers ; si cela

*Americans*

arrive, comme il est apparent, vous ferez obligé de convenir qu'il est des cas où la guerre devient nécessaire, puisque les plus humains de tous les peuples la font. Ammien Marcelin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'est un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne surpassons pas les anciens en autre chose, du moins écrit-on mieux qu'on n'écrivoit à Rome après les douze Césars: la méthode, la clarté, la netteté régnerent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épisodes comme les Grecs en avoient l'habitude. Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fussent-ils même empereurs de la Chine; mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney; l'antiquité nous en fournit quelques uns de la même trempe. Il faut par toutes ces raisons que vous ne mouriez point, & que tandis que le parlement qui radote, vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confon-

dre les tuteurs des rois & ceux qui empoisonnent les ames. Ce font les vœux d'un pauvre goutteux, qui se réjouit de sa convalescence, jouissant par là du plaisir de vous admirer encore. *Vale.*

Ce 9 Mars 1776.

J'ai lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote au sujet d'Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Pauw est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous pour le fond des choses; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connoît les principes de la morale, que les lois y sont équitables; mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois & cette morale les hommes sont les mêmes à Peckin qu'à Paris, Londres & Naples: ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans, c'est la fri-

ponnerie invétérée de ce peuple, ce font les supplices plus atroces que ceux dont on ne se fert encore que trop en Europe. Je lui dis: mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de Tacite? Ce Romain, pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposoit pour modèle de frugalité & de candeur nos anciens Germains, qui certainement ne méritoient pas alors d'être imités de personne. Monsieur de Voltaire de même se tue de dire à ses Welches: apprenez des Chinois à récompenser les actions vertueuses, encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleuse, fécondée par vos travaux, produire d'abondantes moissons; faites de vos encyclopédistes des mandarins & vous serez bien gouvernés. Si les lois sont uniformes & les mêmes dans tout le vaste empire de la Chine, ô Welches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume vos lois changent à chaque poste, & qu'on ne fait jamais par quelles coutumes on est jugé? L'abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'est ni si heureuse, ni si sage que vous

le foutenez, & qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre continent. Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci: Est - il permis d'employer des menfonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra foutenir le pour & le contre, & les avis ne se réuniront jamais fur cette question.

Pour moi, pauvre Achille, qui pourtant ne fuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains, madame la goutte se promène fucceffivement dans tout mon corps & m'a donné une bonne leçon de patience; il n'y a que ma tête qui foit demeurée hors d'atteinte. A préfent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'efpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine foit détruite par les années, qui abforbent tout. Mes fondemens font déjà fapés; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achevera par quelque affaut bien préparé; mais tout cela ne m'embarrafte guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques fuccès contre la fuperftition, qu'il éclaire

encore

*Voltaire  
maintenant  
the pour by  
his practice.*

encore la littérature, la raison, les finances &c. &c. &c., cela me suffit, & j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avoit eu la curiosité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il passoit pour être fort ignorant & pour avoir peu d'esprit. L'abbé Pauw triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, & qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre vingt dix millions de bêtes & d'imbécilles, & que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce ait fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

Le 8 Avril 1776.

---

L'abbé Pauw, qui marque une foi sincère pour toutes les relations des jésuites de la Chine, est sûr de la mort de l'Empereur King-long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'est ni mort ni vivant. La curiosité s'affoiblit avec l'âge, l'on se resserre dans une sphère plus bornée. Walpole disoit: *j'abandonne l'Europe à mon frère, je ne me réserve que l'Angleterre.* Pour moi, je me contente d'être instruit de ce qui s'est fait, de ce qui se fait & de ce qui pourra arriver dans notre Europe. Louis XVI attire bien autrement ma curiosité que l'Empereur King-long. J'ai lu un placet ou plutôt un remerciement du pays de Gex adressé à ce monarque, & dans l'intérieur de mon ame j'ai béni le bien que le souverain a fait, ainsi que ceux qui lui ont donné d'aussi bons conseils. Le parlement auroit dû applaudir aux édits de son souverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules; mais le parlement est composé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines se cache moins dans les délibérations



de grands corps, que dans les résolutions prises entre peu de personnes. Si notre espèce n'abusoit pas de tout généralement, il n'y auroit point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils feroient sur le point de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. Mr Turgot a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conseillers de son parlement, afin de leur faire enrégistrer sans opposition je ne fais quels édits. Comme vos François sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité en se laissant corrompre ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les ré-*execrable*publicains prétendent avoir le droit de vendre leurs voix; mais des juges, mais des gens de justice, mais ceux qui se disent les tuteurs des rois . . . . . Pour nous autres Obo- trites, nous sommes en comparaison de l'Europe ce qu'est une fourmière pour le parc de Versailles; nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres

pour les hivers, nous travaillons & végétons dans le silence.

Ma fourmi voisine, le bon Milord Maréchal, dont vous me demandez des nouvelles; a présentement 86 ans passés; il lit l'ouvrage du père Suarez *de matrimonio* pour s'amuser, & il se plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracassent quelquefois. Comme il a quatre ans de plus que le protecteur des capucins à Ferney, je me flatte que ce dernier pourroit encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût, & ce seroit une bonne œuvre.

L'ex-jésuite de Sans-Souci est encore occupé à recouvrer ses forces, qui reviennent lentement. Il a reçu des remarques sur la bible, un ouvrage de morale, un autre sur les lois; il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne fera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné, & les remerciemens s'enfuivront comme de raison. J'implore tous mes saints, Ignace, Lainés, Xavier &c. &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours,

afin qu'il confomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-Souci.  
Vale.

Le 20 Avril 1776.

Je reviens, après avoir visité mes demi-fauvages de la Prusse, & pour me corroborer j'ai trouvé ici la lettre que vous voulez bien m'écrire. Je vous remercie du catéchisme des souverains, production que je n'attendois pas de la plume de Mr le Landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il étoit forti de mon école, il ne se feroit pas fait catholique, & n'auroit pas vendu ses sujets aux Anglois, comme on vend du bétail pour le faire égorger; ce dernier trait ne s'affimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt fordide est l'unique cause de cette démarche. Je plains ces pauvres Hessois, qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres françois. Je ne m'en étonne point. Je me représente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups; il sera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouveroit de la besogne en France; épié & séduit par des détours fallacieux, on lui feroit faire des faux pas; il est donc tout simple qu'un jeune monarque sans expérience se soit laissé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales; mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'asile ou le dernier retranchement de la superstition; il y a trop de connoissances & trop d'esprit en France, pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre des atrocités dont les temps passés fournissent tant d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire, a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme. La raison se développe journellement dans notre Europe, les pays les plus stupides en ressentent les secousses; je n'en excepte que la Pologne. Les autres États rougissent des bêtises où l'ex-

*of B Count*

reur a entraîné leurs pères. L'Autriche, la Westphalie, tous jusqu'à la Bavière tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélepole de la bonne plaifanterie a ruiné les remparts de la superstition, que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre. Jouissez de votre triomphe; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 18 Juin 1776.

---

On me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, & les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles. Je fus malade, il est vrai, l'hiver passé; mais depuis ma convalescence je me porte à peu près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop

long - temps, qui calomnient ma fanté dans l'espérance qu'à force d'en parler je pourrai peut - être faire le faut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. Louis XIV & Louis XV lassèrent la patience françoise par leur long règne. Il y a trente six ans que je suis en place; peut - être qu'à l'ur exemple j'abuse du privilège de vivre, & que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi. Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même; plus on se soigne, plus le corps devient délicat & foible: Mon métier veut du travail & de l'action; il faut que mon corps & mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse; je m'en suis toujours bien trouvé: cependant je ne prescriis cette méthode à personne & me contente de la fuivre.

Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand Duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour lui adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content. Nous

le favons de retour à Pétersbourg en parfaite santé; la promesse y fera le 12 de ce mois, & après quelques simagrées en faveur de saint *grimaud* Nicolas, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand Duc; il vous a vu malade, cela m'a inquiété; ensuite, après avoir supputé les temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney; elles assurent que notre vieux patriarche s'y fait moine de Clugny; en tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé; mais je m'intéresse peu à ce dernier, & beaucoup au fort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney: j'ai bâti des villages; défriché des marais, établi des manufactures & rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslau un Mr de Ferrière, ingénieur du cabinet; il prétend vous connoître, il fait sans doute que cela vaut une recommandation chez moi: il a été employé en Alsace, il a servi en Corse, actuellement il est cavalier à la suite de Mr de Breteuil à Vienne. Vous

l'aurez vu ou peut-être oublié, car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles faisoient autrefois des pèlerinages à Jérusalem ou à Lorette; à présent quiconque se croit de l'esprit, va à Ferney, pour dire de retour chez lui, *je l'ai vu*. Jouissez long-temps de votre gloire, Marquis de Ferney, moine de Clugny, ou Intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira; mais n'oubliez pas qu'au fin fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

Le 7 Septembre 1776.

---

Voici près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique; les soi-disantes Muses & les habitans de notre Parnasse sablonneux dessèchent à vue d'œil, & ils feroient déjà diaphanes, si certains commentaires sur je ne fais quel livre ne leur étoient tombés entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent



l'existence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il falloit entendre l'Égypte, & par l'Égypte Nazareth. Cet éclat de rire s'est porté par écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel; il a dissipé les humeurs noires & rapporté la joie dans nos contrées. Que le Ciel bénisse le plaifant commentateur de ce profond ouvrage! Je le crois aussi habile à expliquer des traités entre les nations que les visions hébraïques; & peut-être que si les François & les Anglois s'étoient fervis de lui pour terminer leur anciens démêlés sur le Canada, il les auroit accordés; on se feroit épargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un songe - creux avoit fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire; ceux qu'il fera à présent sont plus gais; il se propose de démontrer que 30 ans & 20 sont la même chose, & cela par l'exemple de personnes qui ne vieillissent point & dont l'hiver des ans ressemble au printemps de leur jeunesse.

Vos Welches se préparent à faire la guerre sur mer à je ne fais qui; ils ont acheté beau-

coup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les bénisse! Voilà comme la chaîne des événemens lie ensemble différens objets. Il falloit que les Portugais fissent les impertinens dans le Paraguay, pour que Don Carlos se mît en colère; il falloit qu'un pacte de famille obligéât par conséquent Louis XVI à se fâcher, pour qu'il fît racommoder sa flotte, & que pour avoir du bois & de la mâture il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez aussi commenté du temps de Madame du Châtelet, sans cependant adopter tous les brillans écarts de Leibnitz. Ça, commentez ou ne commentez pas, selon votre bon plaisir, mais faites-moi au moins savoir quelques nouvelles de la santé du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie sur son compte; je me flatte que le quart-d'heure de Rabelais sonnera pour nous deux à la même minute, & que nous pourrons métaphysiquer ensemble là-bas, ou du moins que je n'aurai pas le chagrin d'apprendre sa perte & d'y survivre; c'en sera une pour toute l'Europe. Ceci est sérieux; ainsi je vous recommande à la sainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent ja-

mais, & des Muses qui veillent autour de vous.  
*Vale.*

Le 22 Octobre 1776.

---

J'ai été affligé de votre lettre, & je ne faurois deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes, les lettres de Genève & de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne, de sorte que je devine en gros que plus que jamais on s'acharne à persécuter vos vieux jours; mais vous avez Genève, Lausanne, Neuchâtel dans le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage. Je ne devine pas les procès perdus, vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix; il est sûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusques-là. Vous auroit-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex? La valetaille de Plutus se feroit-elle liguée avec les charlatans de la messe pour vous susciter des affaires? Je n'en fais rien, mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir. En attendant j'ai

écrit dans le Wurtemberg, pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son altesse sérénissime, & plus encore que la dite altesse a une forte fluxion sur les oreilles chaque fois que ses créanciers la haranguent. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'Alembert; je vous en donnerois volontiers de même, si je connoissois votre mal à fond; mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie est à votre service; il vaudroit mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement & votre longue conservation. *Vale.*

Le 25 Novembre 1776.

---

---

**P**our écrire à Voltaire il faut se servir de sa langue, c'est celle des Dieux; faute de me bien

exprimer dans ce langage, je bégayerai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte  
Au dévot qui vous persécute  
A l'envieux obscur ébloui de l'éclat  
Dont vos rares talens offusquent son état?  
Quelqu'odieux que soit cet indigne manège  
Les exemples en sont nombreux;  
On a poussé le sacrilège  
Jusqu'au point d'insulter les Dieux.  
Ces Dieux dont les bienfaits enrichissent la  
terre  
Ont été déchirés par des blasphémateurs;  
Est-il donc étonnant que l'immortel Voltaire  
Ait à gémir des traits des calomniateurs?

Je ne m'en suis pas tenu à composer ces mauvais vers, j'ai fait écrire dans le Wurtemberg pour solliciter vos arrérages. Voici la réponse que je reçois. Je crois que sans faire remarquer au Duc le peu de confiance que vous avez au présidial de Befançon, il seroit peut-être utile de lui faire insinuer que faute d'obtenir de lui les sommes que vous répétez, vous seriez obligé de recourir à l'assistance de

la justice; la peur prendra le Duc, & il vous satisfera, il fera plus touché de cette menace que des meilleures raisons que vous pourriez lui alléguer. Voilà tout ce que j'imagine de mieux à l'égard du Duc. Au reste je crois que pour vous soustraire à l'âpreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suisse, où vous seriez à l'abri de toute persécution.

Pour les désagrémens dont vous vous plaignez à l'égard de vos nouveaux établissemens de Ferney, je les attribue à l'esprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïssent à cause du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérochant pendant un temps à la voracité de ces commis. Quant à ce point, je vous avoue que je suis embarrassé d'y trouver un remède, parce qu'on ne sauroit inspirer des sentimens raisonnables à des drôles qui n'ont ni raison ni humanité. Toutefois soyez persuadé que si la terre de Ferney appartenoit à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de persécuter un homme unique, qu'un destin favorable a fait naître dans son sein, un homme dont dix royaumes se disputeroient

à qui pourroit le compter parmi ses concitoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce foutenoient qu'Homère étoit né chez elles? Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère, & je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus réels que le souverain mépris que j'ai pour vos persécuteurs. Mais Maurepas n'est pas dévot, la Reine n'est rien moins que cela, Mr de Vergennes se contente d'entendre la messe quand il ne peut pas se dispenser d'y aller, Necker est hérétique; de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? Mr l'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, & j'ignore si son Mentor ex-jésuite est encore auprès de lui; personne ne connoît le nom du confesseur du Roi. Le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy auroit-il excité cette tempête? Enfin plus j'y pense & moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine dont vous me parlez; j'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est bien embarrassé souvent

sur ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe. Cependant foyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est de vivre en dépit d'eux : je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être persuadé que personne ne s'intéresse plus à la conservation du vieux patriarche de Ferney que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 26 Décembre 1776.

---

**I**l vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le Duc de Wurtemberg, que s'il avoit fallu recourir à mon assistance. Je jouis de peu de crédit à cette cour, & son altesse sérénissime, surchargée de dettes, a une fluxion d'oreilles qui l'affourdit toutes les fois qu'elle entend le mot *payez*; & prononcé par ma bouche, ce mot lui répugneroit encore plus que par celle d'un autre. Il étoit réservé à votre éloquence victorieuse d'amollir le cœur de bronze dudit Duc, & de le persuader à délier en votre faveur les cordons de sa bourse. Je vous félicite d'avoir cet embar-



ras de moins, & je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis souvent dit, comment se peut-il que ce Voltaire qui fait l'honneur de la France & de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute? Quel découragement pour la race future! Quel François voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnoît les grands hommes qu'elle a produits, & qui les punit au lieu de les récompenser? Le mérite persécuté me touche, & je vole à son secours, fût-ce jusques au bout du monde. S'il faut renoncer à l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagoras. Nous philosopherons ensemble, votre nom fera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triste dessein des hommes qui par faiblesse d'esprit & par stupidité retombent dans le fanatisme. Deux dominicains qui ont le Roi d'Espagne à leurs pieds, disposent de tout le royaume; leur

faux zèle fanguinaire a rétabli dans toute sa splendeur cette inquisition que Mr d'Aranda avoit si sagement abolie. Selon que le monde va, les superstitieux l'emportent toujours sur les philosophes, parce que le gros des hommes n'a l'esprit ni cultivé, ni juste, ni géométrique. Le peuple fait qu'avec des présens on apaise ceux qu'on a offensés; il croit qu'il en est de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'est un moyen infallible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, les déclamations des moines, les applaudissemens des amis & la dévotion de la multitude, & vous trouverez qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages. Les philosophes pouvoient prospérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avoit point de dogmes; mais les dogmes gênent tout, les auteurs sont obligés d'écrire avec une circonspection gênante pour la vérité, la prêtraille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie, l'on n'ose montrer la vérité à

découvert, & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule. Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur; & de même qu'on ne reproche pas au fameux Boërhaave de n'avoir détruit ni la fièvre chaude, ni l'étisie, ni le haut mal, mais qu'il s'est borné de son temps à guérir quelques uns de ses contemporains, aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des ames de Ferney, de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, & de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étoient guérissables. Mon individu, qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois, en lui souhaitant longue vie & prospérité. C'est dans ces sentimens que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale.*

Le 10 Février 1777.

---

Le talent est un don des Dieux  
Qu'en nos jours leur main trop avare

Rend plus estimable & plus rare  
 Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.  
 Né sur les bords de la Baltique  
 Sous un ciel chargé de frimats,  
 Admirateur du chant lyrique,  
 Mon esprit épais, flegmatique,  
 En s'efforçant n'en produit pas.  
 Que me restoit-il donc à faire ?  
 Ne pouvant être bon auteur,  
 Je me rendis l'humble éditeur  
 D'Épicure & de Deshoulière.

Si j'étois Voltaire ou Apollon, j'aurois peut-être refferré le volume, en le réduisant à moins de pages; mais m'auroit-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurois ainsi mutilés? Il me seroit arrivé comme à la Beaumelle & à Fréron; ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y substituer des vers, & il n'y avoit à critiquer que ce qu'ils avoient très-mal à propos ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins & à vos peines. Souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abrégier vos jours, & jouez-leur le tour de vivre à leur dam &

de vous porter mieux qu'eux. Nous sommes ici tranquilles & aussi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du Général Howe, dont chaque chien en aboyant prononce le nom; nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des insurgens d'Amérique; les uns vantent la force de la flotte angloise, d'autres disent que la France & l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires. Actuellement la politique des gazetiers se repose, & il n'est plus question que du séjour du Comte de Falckenstein à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public, on applaudit à son affabilité, & l'on est surpris de trouver tant de connoissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avois porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la françoise. Ce soi-disant Comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du siècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connoissances ne vous feront

pas oublier les anciennes, & que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs, il existe un solitaire à Sans-Souci qu'il faut distinguer de la multitude. *Vale.*

Le 1 Juin 1777.

---

**J**e reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Silésie, de sorte que je me hâte de vous répondre. J'avois cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inspiroit tous les poètes; mais il n'inspire que les Voltaire & les Virgile, & les poètes obotrites prédifent de travers, comme il m'est quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'Empereur, s'il ne vous a pas vu: des ports de mer, des vaisseaux, des arsenaux se trouvent partout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre siècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'Impératrice a défendu à son fils de voir le vieux patriarche de la tolérance,

Les Suiffes font fagement de réformer leurs loix, fi elles font trop févères; cela est déjà fait chez nous: j'ai auffi médité fur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle fur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour fous le fceau du fecret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raifon, je m'y prête-rai avec plaifir. La banque vous fera paffer par Neuchâtel l'argent néceffaire pour le prix propofé par Meffieurs les Suiffes. Tout homme doit s'intéreffier au bien de l'humanité.

Vous favez que je ne me fuis jamais rendu garant du Duc de Wurtemberg; je le connois pour ce qu'il est; fi vous croyez que mon interceffion puiſſe vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous fachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puiffances il a embrouillé le fyſtème de fes finances de telle forte, que peut-être fes arrière-héritiers feront occupés à payer fes dettes. J'attends votre réponſe fur cet article.

Je parts pour la Siléſie, où je m'occuperai de la juſtice, qui veut être veillée & furveillée; j'aurai des arrangemens de finance à prendre,

des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir & des malheureux à foulager: je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponse. Si ma lettre est courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudroit avoir le cerveau bien defféché & bien stérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, surtout quand on chérit ses ouvrages & l'estime autant que le fait le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 13 Août 1777.

**V**ous aurez sûrement reçu à présent le prix pour celui qui aura le mieux apprécié la justice des punitions pour les Suisses; mais il me semble que Mr Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui; il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle. Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne, qu'on y rétablisse l'inquisition, qu'on se



gendarme contre le bon sens, en un mot qu'on y fasse des sottises. Au lieu du philosophe d'Arinda c'est un confesseur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le Roi & la monarchie, *ex ungue leonem*.

Je reviens de la Silésie, dont j'ai été très-content; l'agriculture y fait des progrès sensibles, les manufactures prospèrent: nous avons débité à l'étranger pour cinq millions d'écus de toile & pour douze cent mille écus de draps; on a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit toute la Silésie; nous faisons du vitriol aussi bon que l'étranger; un homme fort industrieux fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus simplement que de la façon que Réaumur le propose; notre population est augmentée depuis 1756, qui étoit l'année de la guerre, de cent quatre vingt mille ames: enfin tous les fléaux qui avoient abymé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avoient jamais été, & je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier, & pour

épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries, dont je vous en envoie une. Je n'ai eu le temps que de faire une esquisse; cela devrait être plus étendu, mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne feront peut-être pas toujours de mon avis; chacun peut avoir le sien; toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu & sur mes réflexions. Vivez, patriarche des êtres pensans, & continuez comme l'astre de la lumière à éclairer l'univers. *Vale.*

Le 4 Septembre 1777.

---

Si j'exécute votre commission, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean Jaques à Venise; j'aurai comme Bacchus fait jaillir une fontaine d'un rocher; mais ce rocher sur lequel je dois faire mes opérations est plus dur que le diamant, & vous voulez que j'en fasse sourdre les eaux du Pactole? Je crains que mon foi-

disant pupille ne me perde de réputation & qu'il n'en soit de moi comme de ces prophètes des Cévennes qui voulurent à Londres ressusciter un mort, & qui n'en purent venir à bout; cependant j'ai recueilli tout mon Cicéron, tout mon Démosthène, pour composer une lettre bien pathétique à son altesse sérénissime, où par une belle péroraison je m'efforce d'amollir ses entrailles d'airain, lui représentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaissance de toute l'Europe, & qu'ainsi c'est une double dette dont il doit s'acquitter envers lui; je lui parle d'une vieille respectabile qu'il faut honorer & soulager, & de la réputation qui réjaillira sur lui d'avoir aidé à tranquilliser sur la fin de sa carrière ce patriarche des êtres pensans & un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la forêt noire & du Wurtemberg. Enfin, si des images peuvent puiser dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus; mais je n'en réponds pas; car *ex nihilo nihil fit*, comme vous savez. Grimm est arrivé ici de Pétersbourg; nous avons beaucoup parlé de votre autocratrice, de ses lois & des grandes mesures

qu'elle prend pour civiliser sa nation. Grimm est devenu Colonel; je vous en avertis, pour que vous n'omettiez pas ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'Impératrice; mais l'incertitude où je suis sur ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout cela. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille, qui jaloux de ma réputation me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & conservez-vous pour la consolation des êtres pensans & pour le plus grand contentement du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 24 Septembre 1777.

---

Je suis très-persuadé que si Marc-Aurèle s'étoit avisé d'écrire sur le gouvernement, son ouvrage auroit été bien supérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avoit acquise en gouvernant cet immense empire romain, devoit être bien au dessus des notions que peut avoir réunées

un chef des Obotrites & des Vandales; & Marc-Aurèle personnellement étoit si supérieur par sa morale pratique aux souverains, & j'ose dire aux philosophes mêmes, que toute comparaison qu'on fait avec lui est téméraire. Laissons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, sans pouvoir atteindre à sa perfection; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaissons-nous à la stérilité de notre siècle, qui s'épuise pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suisses pensent sérieusement à réformer leurs lois. Ce code Carolin m'est connu; j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorsque j'ai cru nécessaire de réformer les lois des habitans des bords de la Baltique. Ces lois étoient des lois de sang, ainsi qu'on nommoit celles de Dracon; & à mesure que les peuples se civilisent, il faut adoucir leurs lois. Nous l'avons fait & nous nous en sommes bien trouvés. J'ai cru, en suivant les sentimens des plus sages législateurs, qu'il valoit mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir; cela m'a réussi, & pour vous en donner une idée nette, il faut

vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille âmes. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à peu près le quart; depuis donc que nos lois ont été modérées, nous n'avons année commune que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que personne ne peut-êtré arrêté sans ma signature, ni personne justicié, à moins que je n'aye ratifié la sentence. Parmi ces délinquans la plupart sont des filles qui ont tué leurs enfans; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en usent si cruellement envers leur postérité, ce ne sont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui sont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuses de se défaire de leur fruit. Les maîtres sont obligés de dénoncer leurs servantes dès qu'elles sont enceintes; autrefois on avoit assujetti ces pauvres filles à faire dans les églises des pénitences publiques, je les en ai dispensées; il y a des maisons dans chaque province, où elles peuvent accoucher, & où l'on se charge d'élever leurs enfans. Nonobstant toutes ces

facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur esprit le préjugé dénaturé qui les porte à se défaire de leurs enfans; je suis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épousoient des créatures qui étoient mères sans être mariées; je ne fais si peut-être cela ne me réussira pas. Pour la question, nous l'avons entièrement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus usage; mais dans des États républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui sont des crimes de haute trahison; comme, par exemple, s'il se trouvoit à Genève des citoyens assez pervers pour former un complot avec le Roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Supposé qu'on découvrit un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir nécessairement de ses complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas je crois que le bien public voudroit qu'on donnât la question au délinquant. Dans les matières civiles il faut suivre la maxime qui veut qu'on sauve un coupable plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude sur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté

que de l'exécuter? La vérité est au fond d'un puits; il faut du temps pour l'entirer, & elle est souvent tardive à paroître; mais en suspendant son jugement jusqu'à ce qu'on soit entièrement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on assure la tranquillité de sa conscience, ce à quoi chaque honnête homme doit penser. Pardon de mon bavardage de légiste. C'est vous qui m'avez mis sur cette matière; je ne l'aurois pas hasardé de moi-même. Ces sortes de matières font mes occupations journalières; je me suis fait des principes d'après lesquels j'agis, & je vous les expose.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la *Henriade*; je crois adresser ma lettre à feu le Président de Lamoignon; mais vous réunissez toutes ces connoissances; ainsi nulle matière ne vous est étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites vous n'avez qu'à parler; je vous donnerai toutes les notions que vous désirez. C'est en faisant des vœux pour la conservation du patriarcat de la tolérance que le solitaire de Sans-Souci espère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*



---

**M**r Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent. Chacun veut voir cet homme singulier qui fait la gloire de notre siècle. Le Comte de Falckenstein a senti la même attraction; mais dans sa course l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui de tangente en tangente l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, & muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade, & celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages. Bitaubé vous a dit vrai; j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de Voltaire étoient trop mauffadement logées auparavant. Un laboratoire chimique qui se trouvoit au rez de chauffée, menaçoit d'incendier toute notre collection. Alexandre le grand plaça bien les œuvres d'Homère dans la cassette la plus précieuse qu'il eût trouvée parmi les dépouilles

de Darius; pour moi, qui ne suis ni Alexandre ni grand, & qui n'ai dépouillé personne, j'ai fait selon mes petites facultés construire le plus bel étui possible pour y placer les œuvres de l'Homère de nos jours. Si, pour compléter cette bibliothèque, vous voulez bien y ajouter ce que vous avez composé sur les lois, vous me ferez d'autant plus de plaisir que je ne crains pas les ports.

Je crois vous avoir donné dans ma dernière lettre des notions générales à l'égard de nos lois & du nombre des punitions qui ont lieu annuellement; je dois y ajouter nécessairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police est ce que les moralistes appellent le principe réprimant; si l'on ne vole point, si l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être incontinent découvert & faisi; cela retient les scélérats timides; ceux qui sont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offrent des afiles en quantité.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue pas même l'argent qu'on a emprunté des

philosophes. Je vous envoie ci-joint la copie de la réponse que j'ai reçue de Mr le Duc de Wurtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances, & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Autriche sont surchargées de dettes, il veut ranger son duché de Wurtemberg dans la même catégorie; & s'il arrive qu'une de ces puissances fasse banqueroute, je garantirois presque que piqué d'honneur il en feroit autant; cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les États du Wurtemberg ont garanti les dettes de son altesse sérénissime, & qu'au demeurant il vous est libre de vous adresser aux parlemens de Lorraine & d'Alsace. J'avois bien prévu que son altesse sérénissime feroit récalcitrante sur le fait des remboursemens, & je vous assure de plus que ce soi-disant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi mes conseils. Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours: tranquille, du palais des sages vous pouvez contempler les défauts & les foiblesses du genre humain, les égaremens des uns & les folies des autres, & heureux dans la possession de vous-

même, vous conserver pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels & en première ligne vous compterez, comme je l'espère, le folitaire de Sans - Souci. *Vale.*

Le 9 Novembre 1777.

---

**J'**attends avec impatience votre ouvrage instructif sur les abus de la législation, persuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paroît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus sur le bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Welches, sur lesquels vous glosez, je croirois qu'en les prenant en masse, ils sont à peu-près semblables aux autres habitans de ce globe; ils ont peut-être quelque chose de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en frivolité; d'ailleurs l'homme est une espèce méchante, à laquelle il faut partout des principes réprimans, ou sa mechanceté foncière ren-

verse toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienfiance. Souvenez-vous que si vos François vont de l'échafaud au spectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catullus assistoient au spectacle barbare des combats des gladiateurs, d'où ils alloient entendre jouer les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. C'est l'habitude qui gouverne les hommes; la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps. Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui ayent acquis assez de connoissances pour se former le goût; quelques personnes qui passent pour habiles décident du sort des pièces, & des ignorans incapables de juger par eux-mêmes répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas au théâtre; ils se font remarquer universellement & constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes; & voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée: vanité des vanités.

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous? J'ignorois l'anecdote du régiment levé de cet ordre & qui probable-

ment aura eu sa part à l'aventure des chèvres ; mais comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, & pis encore incrédule. En voici les raisons : on ne trouve dans notre contrée aucun catholique lettré ; nous n'avons ni pères de l'oratoire, ni piaristes ; le reste des moines est d'une ignorance crasse ; il falloit donc conserver les jésuites, ou laisser périr toutes les écoles ; il falloit de plus que l'ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venoit à en manquer, & la fondation pouvoit fournir à ces frais ; mais elle n'auroit pas été suffisante pour payer des professeurs laïques : de plus c'étoit dans l'université des jésuites que se formoient des théologiens destinés à remplir les cures. Si l'ordre avoit été supprimé, l'université ne subsistoit plus, & l'on auroit été nécessité d'envoyer des Silésiens étudier la théologie en Bohême ; ce qui auroit été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement. Toutes ces raisons valables m'ont fait le paladin de cet ordre, & j'ai si

bien combattu pour lui, que je l'ai foutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent, sans général, sans le troisième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le Pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en a été dans sa jeunesse. Ce Mr de Saint Germain avoit de grands & de beaux desseins, très-avantageux à vos Welches; mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se proposoit de faire auroient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnoit; il lui falloit de l'argent pour supprimer la maison du Roi, on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvoit augmenter ses forces, sans payer un fol de plus, perdus pour vos Welches, afin de conserver dix mille faiméans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais concitoyens qui l'ont contrecarré. Souvenez-vous, je vous prie, du père Tournemine votre nourrice, chez lequel vous avez sucé le doux lait des Muses, & réconciliez-vous avec un ordre qui l'a porté & qui le

siècle passé fournit à la France des hommes du plus grand mérite. Je fais très-bien qu'ils ont cabalé & se sont mêlés d'affaires, mais c'est la faute du gouvernement; pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends pas au père le Tellier, mais à Louis XIV. Mais tout cela m'embarresse moins que le patriarche de Ferney; il faut qu'il vive, qu'il soit heureux, & qu'il n'oublie pas les absens. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 18 Novembre 1777.

---

J'ai reçu la brochure d'un sage, d'un philosophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modestement le gouvernement sur les défauts des lois de sa patrie, & qui démontre la nécessité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raison il n'y a qu'un sentiment, qui est celui de la vérité, lequel vous avez lumineusement démontré. Pourquoi ne le suivra-t-on pas? A cause qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cause de



l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philosophe a su se faire en usant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avoit doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaît, y tiendra aussi son petit coin en qualité de Prussien; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confesse que je n'entends rien à son vide ni à son attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que ses devanciers le mouvement des corps célestes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'est une absurdité en forme de soutenir l'existence du rien. Ne forçons pas des bornes que nous donnent le peu de connoissances que nous avons de la matière. A mon sens la doctrine du vide, & des esprits qui existent sans organes, sont le comble de l'égarément de l'esprit humain. Si un pauvre ignorant de ma classe s'avisoit de dire: entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'existence existe, on lui riroit au nez; mais le sieur Isaac

*Bodies and  
Attraction with  
organs are  
equally incon-  
prehensible.*

qui dit la même chose, a hérissé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont suivi; ils aiment mieux l'en croire sur sa parole & admettre des contre-vérités, que de se perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infinitésimal. Les Anglois ont construit des vaisseaux sur la coupe la plus avantageuse que Newton avoit indiquée, & leurs amiraux m'ont assuré que ces vaisseaux étoient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui sont fabriqués selon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un bassin, d'où elle devoit retomber par des canaux afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du bassin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu systématique de Lisle que notre pays; s'il s'y pend, il fera regardé dans peu comme le plus bel esprit de Stockholm; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphysiciens, & adoucir les mœurs fau-

vages des habitans des rivages polaires. Descartes a long-temps habité ce royaume; pourquoi de Lisle ne s'y fixeroit-il pas? Je crois de plus que les glaces septentrionales pourront calmer l'ardeur d'un sang provençal qui l'expose souvent à des attaques de fièvre chaude. Ce conseil physico-politique & la religion universelle pourront très-bien s'amalgamer avec le système des tourbillons.

Voici la première fois que mon foi-difant élève se conduit bien; c'est une belle chose de payer quand on doit, une plus belle encore est de ne point usurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'Électeur de Bavière pourroit donner lieu à tels procédés qui pourroient causer de violentes convulsions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Westphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'est à présent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curiosité du public. Ces grandes distractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort; tout ce

qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur; mais vous avez surpassé le héros du christianisme, il ressuscita le troisième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma satisfaction & pour celle de tous les êtres qui pensent. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 25 Janvier 1778.

**B**on jour & bon an au patriarche de Ferney \*), qui ne m'envoie ni la prose ni les vers qu'il m'a promis depuis six mois. Il faut que vous autres patriarches vous ayez des usages & des mœurs en tout différentes des profanes; avec des bâtons marquetés vous tachez des brebis & trompez des beaux-pères; vos femmes sont tantôt vos sœurs tantôt vos femmes, selon que les circonstances le demandent; vous promettez vos ouvrages & ne les envoyez point: je conclus de tout cela qu'il ne fait pas

\*) Les lettres suivantes sont sans date. (Cette lettre-ci n'a pas été envoyée).

bon se fier à vous autres, tout grands saints que vous êtes. Et qui vous empêche de donner signe de vie? Le cordon qui entouroit Genève & Ferney est levé, vous n'êtes plus bloqués par les troupes françoises, & l'on écrit de Paris que vous êtes le protégé de Choiseul. Que de raisons pour écrire! Sera-t-il dit que je recevrai clandestinement vos ouvrages & que je ne les tirerai plus de source? Je vous avertis que j'ai imaginé le moyen de me faire payer; je vous bombarderai tant & si long-temps de mes pièces, que pour vous préserver de leur atteinte vous m'enverrez des vôtres. Ceci mérite quelques réflexions. Vous vous exposez plus que vous ne le pensez. Souvenez-vous combien le dictionnaire de Trévoux fut fatal au père Bertier; & si mes pièces ont la même vertu, vous bâillerez en les recevant, puis vous sommeillerez, puis vous tomberez en léthargie, puis on appellera le confesseur, & puis &c. &c. &c. Ah! patriarche, évitez d'aussi grands dangers, tenez-moi parole, envoyez-moi vos ouvrages, & je vous promets que vous ne recevrez plus de moi ni d'ouvrages soporifiques ni de poisons léthargiques, ni de

médifances sur les patriarches, leurs sœurs, leurs nièces, leurs brebis & leur inexactitude, & que je ferai toujours avec l'admiration dûe au père des croyans &c.

---

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Qu'en feroit-il des belles lettres, si elles vous perdoient? Vous n'avez point de successeurs. Vivez donc le plus long-temps que cela fera possible. Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé. Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailland dont vous me parlez proche de Clèves, a été ruinée par les François, & autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurois passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail est terminée. Cela n'empêchera

pêchera pas que votre colonie ne s'établisse, & je crois que le moyen le plus simple seroit que ces gens envoyassent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui seroit de leur convenance & de quoi je puis disposer en leur faveur: ce fera le moyen le plus court & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourroient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité; pour moi, qui par les devoirs de mon état connois beaucoup cette espèce à deux pieds sans plumes, je vous prédis que ni vous ni tous les philosophes du monde ne corrigerez le genre humain de la superstition à laquelle il tient; la nature a mis cet ingrédient dans la composition de l'espèce; c'est une crainte, c'est une foiblesse, c'est une crédulité, une précipitation de jugement qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le système du merveilleux; il est peu d'ames philosophiques & d'une trempe assez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon sens détrompé des erreurs

populaires se révoltent contre les absurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent superstitieux par crainte, & meurent en capucins; vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion bonne ou mauvaise. Il ne suffit donc pas à mon sens de détromper les hommes; il faudroit pouvoir leur inspirer le courage de l'esprit; ou la sensibilité & la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts & les plus méthodiques. Vous pensez parce que les quackers & les fociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore un peu davantage, on pourroit sur ce plan fonder une nouvelle créance; mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit, & je suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvoit considérable, il enfanteroit dans peu quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît pour le composer que des âmes exemptes de crainte & de foiblesse; cela ne se trouve pas communément; cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps;

*Amen*



& c'est beaucoup gagner. On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus *rather to*  
cruelle, de la plus barbare folie qui les ait pos- *Lock.*  
sédés, & dont les suites font horreur. Le fanatisme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se font faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie, six mille cinq cents en Poméranie & dans la nouvelle Marche, ce qui fait selon Newton & d'Alembert quatorze mille cinq cents habitations. La plus grande partie a été brûlée par les Russes. Nous n'avons pas fait une guerre aussi abominable, & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons affligées; cela ne va certainement pas à mille maisons. Le mauvais exemple ne nous a pas séduits, & j'ai de ce côté - là ma conscience exempte de tout reproche. A présent que tout est tranquille & rétabli, les philosophes par préférence trouveront des afiles chez moi partout où ils voudront; à plus forte raison l'ennemi de Baal ou de ce culte que dans le

pays où vous êtes on appelle la prostituée de Babylone. Je vous recommande à la sainte garde d'Épicure, d'Aristippe, de Locke, de Gassendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendues des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

P. S. Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

Cal. 4. 1766

---

**V**ous présumez mieux de moi que je ne le fais moi-même; vous me soupçonnez d'être l'auteur d'un abrégé de l'histoire ecclésiastique & de sa préface. Cela n'est guères plausible. Un homme sans cesse occupé de guerres ou d'affaires n'a pas le temps d'étudier l'histoire ecclésiastique. J'ai plus fait de manifestes durant ma vie que je n'ai lu de bulles. J'ai combattu des croisés, des gens avec des toques bénites, que le saint père avoit fortifiés dans

le zèle qu'ils marquoient pour me détruire; mais ma plume moins téméraire que mon épée respecte les objets qu'une longue coutume a rendus vénérables. Je vois avec étonnement par votre lettre que vous pourriez choisir une autre retraite que la Suisse & que vous pensez au pays de Clèves. Cet asile vous sera ouvert en tout temps. Comment le refuserois-je à un homme qui a tant fait d'honneur aux lettres, à sa patrie, à l'humanité, enfin à son siècle? Vous pouvez aller de Suisse à Clèves sans fatigue, si vous vous embarquez à Bâle; vous pouvez faire ce voyage en quinze jours sans presque fortir de votre lit.

J'ai lu avec plaisir la petite brochure que vous m'avez envoyée; elle fera plus d'impression qu'un gros livre; peu de gens raisonnent, au lieu que chaque individu est susceptible d'émotion à la narration simple d'un fait. Il ne m'en falloit pas tant pour assister ces malheureux que le fanatisme prive de leur patrie dans le royaume le plus policé de l'Europe; ils trouveront des secours, & même un établissement, s'ils le veulent, qui pourra les soustraire aux

atrocités de la persécution & aux longues formalités d'une justice que peut-être on ne leur rendra pas. Voilà ce que je puis faire & ce que je m'offre d'exécuter tant en faveur de l'auteur de la Henriade que de sa nièce, de son jésuite Adam, & de son hérétique Servet. Je prie le ciel qu'il les conserve tous dans sa sainte garde.

---

**J**e compte que vous aurez déjà reçu ma réponse à votre avant-dernière lettre, & je ne puis trouver l'exécution d'Amiens aussi affreuse que l'injuste supplice de Calas. Ce Calas étoit innocent; le fanatisme se sacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut servir d'excuse aux juges; bien loin de là ils se soustraient aux formalités des procédures & ils condamnent au supplice, sans avoir des preuves, des convictions, ni des témoins. Ce qui vient d'arriver à Amiens est d'une nature bien différente. Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays;

or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation : la discrétion , la décence , surtout le respect que tout citoyen doit aux lois , oblige donc de ne point insulter au culte reçu & d'éviter le scandale & l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devoit réformer en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies , les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement. Les dévots en France crient contre les philosophes & les accusent d'être les causes de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre il y eut des insensés qui prétendirent que l'encyclopédie étoit cause des infortunes qu'effuyoient les armées françoises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent , & il sacrifie au clergé , qui en promet , des philosophes qui n'en ont point & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédictions , j'offre des ailes aux philosophes , pourvu qu'ils soient sages & qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se pa-

rent l'exige; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerois que les hommes fussent raisonnables, & surtout qu'ils fussent tranquilles. Nous connoissons les crimes que le fanatisme dans la religion a fait commettre; gardons-nous d'introduire ce fanatisme dans la philosophie; son caractère doit être la douceur & la modération, elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier & ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils n'ont fait. Socrate n'adoroit pas les *Dei majores & minores*; toutefois il assistoit aux sacrifices publics. Gassendi alloit à la messe & Newton au prône. La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser

1799. This was foresight.

l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qui assure la liberté & la sûreté publique, premier objet de toute législation. Je parie que vous pensez en lisant ceci, cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées. Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux en comparaison des François; aussi n'avons-nous produit ni la Jérusalem délivrée, ni la Henriade; depuis que l'Empereur Charlemagne s'avisa de nous faire chrétiens en nous égorgeant, nous le sommes restés, à quoi peut-être ont contribué notre ciel toujours chargé de nuages & les frimats de nos longs hivers. Enfin prenez-nous tels que nous sommes. Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tmes, & j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube se jette par ses sept embouchures dans la mer noire.

Sur ce &c.

---

**J**e suis bien aisé que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé de Fleury qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'index à la cour de Rome, & il faut avouer que cette histoire de l'Église est plutôt un sujet de scandale que d'édification. L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décele dans toute la conduite des prêtres, qui altèrent de concile en concile cette religion simple en elle-même, la surchargent d'articles de foi, puis la tournent toute en pratiques extérieures, & enfin finissent par saper les mœurs par leurs indulgences & leurs dispenses, qu'ils semblent inventer pour soulager les hommes du poids de la vertu; comme si la vertu n'étoit pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvoit être tolérée aussitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs? Il y auroit de quoi composer des livres sur cette matière, & les petits ruisseaux que je pourrois



fournir, se perdroient dans les immenses réservoirs & les vastes mers de votre seigneurie de Ferney; vous écrire sur ce sujet, ce seroit porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vous, pauvres Genevois. Selon ce que disent les papiers publics, il paroît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur leur sujet; je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver? pourquoi tracasser? & certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. Ce font les Anglois qu'il faut vaincre, c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner, car ces gens sont fiers & savent se défendre. Je ne fais si on réussira en France à établir une banque. L'idée en est bonne, mais moi qui vois ces choses de loin & qui puis me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir; il faut avoir du crédit pour en former une, & selon les bruits populaires le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbarismes &

mes folécismes vis-à-vis de l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les causes bonnes, & si vous vous le proposez, vous me donneriez assez d'amour propre pour me croire infallible comme un des quarante. Tant l'art de persuader est un don précieux; je voudrois l'avoir pour persuader aux Polonois la tolérance. Je voudrois que les dissidens fussent heureux, mais sans enthousiasme, & de façon que la république fût contente. Je ne fais point comment pense le Roi de Pologne; mais j'espère que tout cela pourra s'ajuster doucement, en modérant les prétentions des uns & en portant les autres à se relâcher sur quelque chose. Le saint père a envoyé un bref dans ce pays-là qui ne parle que de la gloire du martyr, de l'assistance miraculeuse de Dieu, de fer, de feu, de défense de la foi, de zèle &c. Le saint esprit l'inspire bien mal & lui a fait faire depuis son pontificat tout à contre-temps. A quoi bon être donc inspiré?

Il y a ici une Comtesse polonoise, qui se

*Lady*

nomme Crazinska, & qui est une espèce de

phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le françois, l'italien & l'anglois; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue & les possède bien; l'ame d'un bénédictin réside dans son corps; avec cela elle a beaucoup d'esprit & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en françois, langue dont l'usage ne lui est pas aussi familier que l'intelligence. Avec une pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie; elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées & aucune des frivolités de son sexe: & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle a passés à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne. Je prêche son exemple à toutes nos femmes, qui auroient bien une autre facilité que cette Polonoise à se former; mais elles ne connoissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres, & parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnoissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge

avancé, vous devez encore les plus heureux momens de votre vie aux lettres; quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste; c'est le fidelle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes. Puissiez-vous en jouir encore long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles & pour défendre mes barbarismes! Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale.*

16. 20. 1767.



